

VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

DE

SATURNIN FARANDOUL.

LE TOUR DU MONDE EN PLUS DE 80 JOURS.

A. ROBIDA.



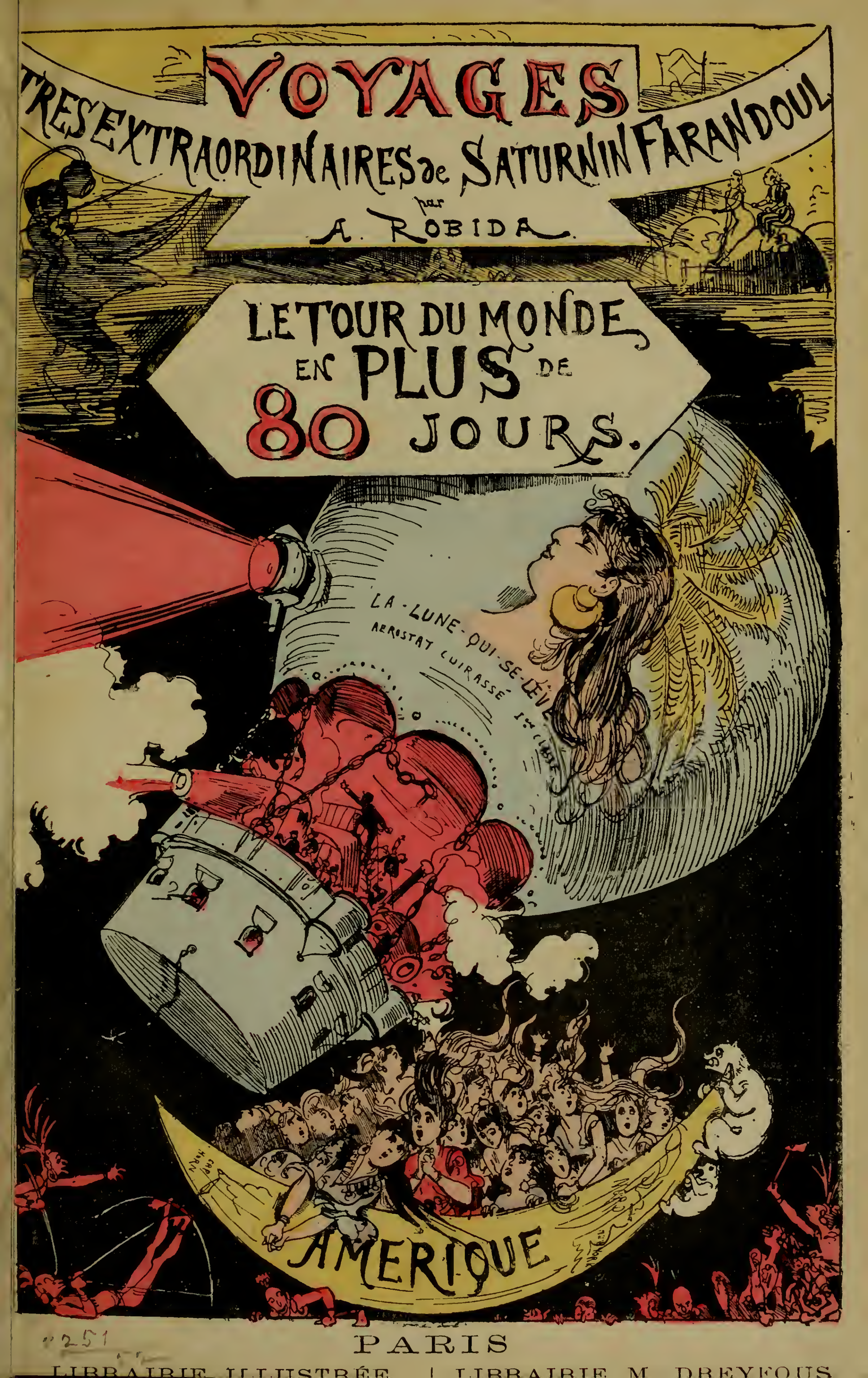
CROM
A
BOO
Carton Library

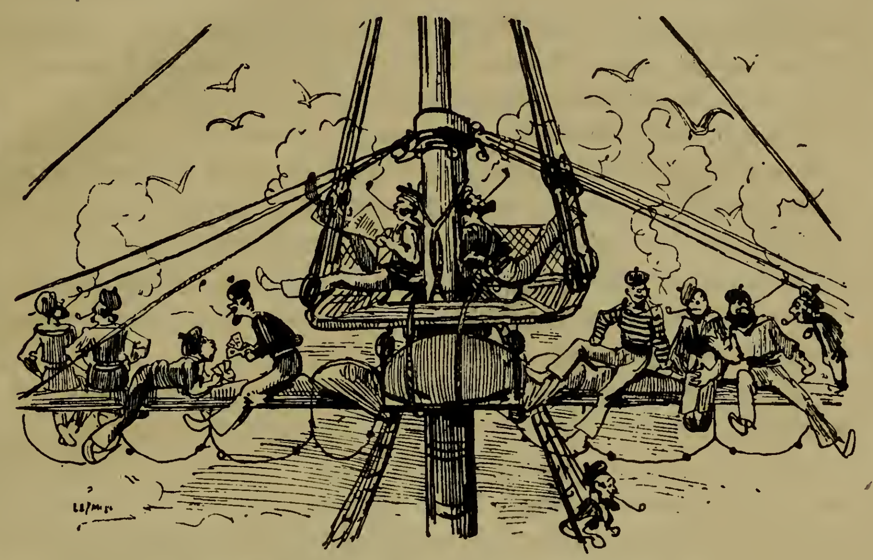
VOYAGES TRÈS EXTRAORDINAIRES

LE TOUR DU MONDE

EN PLUS DE 80 JOURS

IMP. D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN.


VOYAGES
TRÈS EXTRAORDINAIRES de SATURNIN FARANDOUL
par
A. ROBIDA
LE TOUR DU MONDE EN PLUS DE 80 JOURS.
LA-LUNE-QUI-SE-LÈV
AEROSTAT CUIRASSÉ
AMERIQUE
PARIS
LIBRAIRIE ILLUSTRÉE | LIBRAIRIE M. DREYFOUS



Les marins de la Belle-Léocadie passagers à bord de l'Hudson.

DEUXIÈME PARTIE

LES DEUX AMÉRIQUES

LE TOUR DU MONDE EN PLUS DE 80 JOURS

I

Grandes chasses aux serpents à sonnettes.
Le cœur de Farandoul bat encore!
Belle réception chez les Mormons.

L'*Hudson*, navire de la Compagnie transatlantique, filait sur New-York avec une rapidité favorisée encore par une magnifique brise de sud-est.

Saturnin Farandoul, monarque en disponibilité, comme il s'appelait lui-même, et l'ex-général Mandibul, employaient le temps de la traversée du Havre à New-York en longues causeries sur l'instabilité des choses humaines, en dissertations sur la fragilité des empires et sur les déboires de la politique.

— Mon cher Mandibul, disait presque toujours Farandoul en terminant, j'abandonne à jamais toute idée de réformation sociale, je me lance toutes

voiles dehors dans la grande industrie! Les affaires, le commerce, voilà ce qu'il me faut, et puisque les grandes entreprises sont nécessaires à ma santé, en avant les grandes entreprises commerciales!

— Bravo, sire!.... Pardon.. bravo, mon cher Farandoul!

C'est dans ces dispositions que notre héros aborda sur la terre américaine.

Bien entendu, tous les matelots de la *Belle Léocadie*, les anciens généraux australiens, avaient voulu suivre la fortune de leur capitaine; l'équipage était encore au grand complet et prêt à partager ses aventures. Farandoul devait donc chercher avant tout une entreprise dans laquelle il pût utiliser ces bras et ces cœurs dévoués.

Mandibul, qui conservait une dent contre l'Angleterre, proposa d'envahir le Canada

— Pas de politique, répondit Farandoul, pas de politique, des affaires! Moi aussi je garde rancune à l'Angleterre, et j'ai peut-être trouvé le moyen de satisfaire cette rancune tout en restant sur le terrain industriel. Voici mon idée : Les fameuses chutes du Niagara situées à la frontière appartiennent pour moitié aux États-Unis et pour moitié au Canada. Elles sont beaucoup trop éloignées de New-York pour la commodité des touristes, pourquoi ne les rapprocherait-on pas? Nous creusons un canal se ramifiant au canal Erié, et, par des moyens que je me réserve d'étudier plus à fond si l'affaire aboutit, nous ramenons peu à peu la chute, l'île américaine et la grotte des Vents jusqu'à l'Hudson, à quelques lieues de New-York; le Canada n'a plus qu'une petite chute sans importance, une cascatelle, et les Etats-Unis possèdent seuls la merveille de l'Amérique. Nous ne demandons rien à l'État pour cela, mais nous construisons et exploitons seuls un chemin de fer entre New-York et la chute rapprochée, chemin de fer dont les bénéfices immenses suffisent à couvrir nos frais! Voilà l'idée, il ne nous manque que des actionnaires.

— J'ai encore une autre idée, poursuivit Farandoul, je sais que New-York voudrait posséder un obélisque comme Paris, comme Rome, comme Londres, comme Munich qui en a un en zinc. Je vais proposer à New-York une des grandes pyramides; seulement, comme l'entreprise sera difficile à monter, c'est encore une affaire à mettre en actions.

— Et la crise financière? observa Mandibul.

— Oui, la crise financière qui sévit depuis deux ans sur l'Amérique va nous gêner beaucoup, les capitaux vont se faire tirer l'oreille... Eh bien! comme je veux me lancer sans retard dans les affaires, je chercherai une

troisième idée, une troisième affaire de moindre importance où nous ne nous heurtions pas à cet obstacle.

En effet, les affaires étaient bien stagnantes à cette époque et les capitalistes, éprouvés par de trop nombreux désastres, refusaient de se lancer dans les aventures. Enfin, grâce à son étoile, Farandoul mit la main sur une affaire suffisamment importante, mais un peu vulgaire. Il s'agissait de fournir à une grande usine de cordonnerie de luxe les peaux de serpents à sonnettes nécessaires à sa consommation. La fourniture des peaux de crocodiles étant prise par des chasseurs de la Floride, il ne restait plus que la fourniture des peaux de serpents, pour laquelle on ne trouvait pas d'amateurs en raison des immenses dangers à courir.

Farandoul réfléchit, une idée lumineuse traversa son esprit et il accepta



Rapprochement du Niagara. — Projet à l'étude.

l'affaire. Cependant, comme il lui répugnait de paraître s'occuper de simple cordonnerie, il fit habilement courir le bruit qu'il avait obtenu, sur soumission cachetée, la fourniture des sonnettes de président pour les assemblées délibérantes américaines, et que les besoins de ce genre de commerce plus relevé l'entraînaient au Brésil, dans la patrie des boicinongas, des soucourouyous et autres serpents à sonnettes.

Les journaux de New-York, et après eux ceux de Londres, annoncèrent au monde que l'ancien conquérant de l'Australie, mû par une pensée à la fois humanitaire et commerciale, allait débarrasser le Brésil de ses serpents à

sonnettes et fournir les assemblées de toutes les républiques américaines, États-Unis, Mexique, Guatemala, Costa-Rica, Honduras, Niacaragua, Vénézuela, etc., etc...

Pendant que l'ancien et le nouveau monde s'occupaient de la nouvelle entreprise de Farandoul, l'expédition organisée par celui-ci débarquait à Macapa, à l'embouchure de l'Amazone, dans la partie nord du Brésil sous l'équateur.

Nous passerons rapidement sur la carrière commerciale de notre héros; elle fut brillante, mais de courte durée, et des événements beaucoup plus importants, des entreprises bien autrement hasardeuses nous attendent. Nous dirons seulement de quelle façon se fit la chasse aux serpents à sonnettes et comment la société Farandoul, Mandibul and C° réalisa en peu de temps de gigantesques bénéfices.

Le centre des opérations de la société fut porté sur le point où l'Amazone reçoit le plus important de ses affluents de la rive droite, le Rio Madeira, sur le territoire des Indiens Iguarahnas, des Mundurucus et des Tacahunas, braves sauvages vêtus de plumes de perroquets fichées dans les cheveux et de tatouages très-élégants de couleurs variées. Quels coloristes que ces sauvages ! C'est là que le gouvernement devrait envoyer nos prix de Rome!

Saturnin et sa petite troupe s'enfoncèrent hardiment dans l'immense forêt vierge qui couvre des centaines de lieues de ces territoires; il fallut se frayer un passage à coups de hache à travers la végétation ardente et furieuse, éclose sous les brûlants rayons que le soleil brésilien dardait depuis des centaines de siècles sur cette bienheureuse terre; les lianes mille et mille fois entrelacées aux gigantesques arbres d'essence inconnue, embrouillées comme un écheveau sans fin, furent attaquées bravement par les matelots. Enfin, bien au centre d'un territoire fourmillant de reptiles, les vraies opérations commencèrent.

Que pouvaient contenir les grandes caisses charriées à travers la forêt par des indigènes engagés par Farandoul? Les matelots l'ignoraient et le demandaient souvent à Mandibul; celui-ci leur avait toujours répondu : Attendez et vous verrez! Le jour vint où chacun put voir.

A la grande stupéfaction des marins et surtout des indigènes, les caisses ouvertes laissèrent voir une pacotille de bottes superbes et vernies, et un lot de petits ballons rouges!

Pour comble d'étrangeté, ces bottes merveilleuses, armées d'éperons d'une longueur invraisemblable, n'étaient pas appareillées ; le matelot Tournesol,

le plus intrigué de tous, constata même qu'il n'y avait que dix-sept pieds gauches contre quatre-vingts pieds droits! Quel était ce mystère?

Farandoul prit la parole:

— Mes chers amis, dit-il, le moment est venu de vous détromper! Vous avez cru jusqu'à présent que nous allions chasser les serpents à sonnettes comme on chasse les lapins, l'œil au guet et le fusil à la main? Non, non, non! En hommes courageux, vous étiez disposés à affronter les terribles reptiles, mais sachez que je n'ai jamais eu la pensée de risquer des existences précieuses dans une entreprise simplement commerciale! J'ai trouvé le moyen de rendre cette chasse aussi facile et aussi dépourvue de dangers que celle du lapin de garenne. Nos armes, les voici; ce sont ces bottes si bien vernies! Les indigènes qui nous entourent ne connaissent pas l'usage de ces chefs d'œuvre de la cordonnerie améri-

Les bottes mystérieuses de Farandoul.

caine ; l'un d'eux, que je soupçonne d'être quelque ancien anthropophage, vient même de goûter à l'une de ces bottes. Les serpents à sonnettes les connaissent encore moins et se laisseront prendre plus facilement aux piéges, car ces bottes fallacieuses sont tout simplement des piéges à serpents à sonnettes!

Et Farandoul se livra à l'explication minutieuse du procédé aux hommes qui allaient être chargés de son application. Comme nous allons le voir à l'œuvre, nous nous dispenserons de dévoiler le secret avant le temps.

Les reptiles, d'ailleurs, ne furent pas longtemps à faire connaissance avec les bottes de Farandoul. Aussitôt après le déballage des piéges à serpents, toute la troupe s'engagea dans la forêt, la hache à la ceinture et le fusil en bandoulière.

En quelques heures, une quinzaine de piéges furent placés aux bons endroits, dans quelques clairières de la forêt; les bottes, debout dans les hautes herbes, brillaient comme des miroirs sous les reflets du soleil, tandis qu'au bout d'une ficelle attachée au tirant de la botte, un ballon rouge indicateur se balançait au moindre souffle de l'air.

Ces préparatifs terminés, tous les chasseurs revinrent au campement et se livrèrent aux douceurs d'une sieste, troublée seulement par de trop nombreux moustiques.

Restons à l'affût près de l'un de ces piéges et nous allons connaître dans toute sa beauté l'invention de Farandoul.

Dès que les hommes se sont éloignés, tous les bruits de la forêt reprennent leur intensité: beuglements, miaulements, cris variés d'animaux, courses folles dans la profondeur du fourré, glissements dans les hautes herbes ou dans les feuilles, sifflements de reptiles, chants d'oiseaux, coassements, croassements, cris discordants de perroquets se disant: As-tu déjeuné, Jacquot? dans leur langue naturelle; de longs vols d'oiseaux de toutes les couleurs sillonnent l'air pendant que par terre, des myriades de fourmis de toute taille, des légions d'insectes gros parfois comme le poing courent dans l'herbe, se heurtent, se disputent, se massacrent et se mangent! Tout vit, tout s'anime, tout remue, tout fourmille dans l'immense forêt! Mais voyez, des perroquets s'envolent effarés d'un arbre dont les branches semblent se mouvoir et se tordre, c'est un grand soucourouyou de l'espèce la plus venimeuse que l'éclat de la botte a réveillé et qui descend de l'arbre autour duquel il était enroulé.

Regardez! ce long sillon tracé dans les hautes herbes, c'est le soucou-

rouyou qui s'avance vers l'objet de sa convoitise ; la botte vernie le fascine et l'attire, il arrive, se redresse, et balance sa tête plate en lançant des regards de colère sur la botte dont la froide impassibilité l'exaspère.

Un long sifflement retentit, le soucourouyou a déroulé ses anneaux et s'est précipité sur la botte. En une seconde, elle est engloutie, le soucourouyou ferme voluptueusement les yeux et s'efforce de faire passer l'éperon. Encore un effort et l'éperon passe! Soudain un bruit strident se fait entendre, crrrrr!.... le serpent semble recevoir une secousse électrique, il ouvre une immense gueule, et tout son corps se tend raide comme une barre de fer!

Le piége a joué! En appuyant sur l'éperon, le reptile a fait partir la détente d'un ressort qui, s'allongeant subitement, lui fait une espèce de colonne vertébrale raide et inflexible. Le hideux reptile ne peut plus bouger; la gueule ouverte, l'air ahuri, il attend le chasseur que guidera vers le lieu du drame le ballon rouge continuant à se balancer.



Le soucourouyou fasciné par le vernis.

Autre avantage du procédé de Farandoul, la botte et le ressort peuvent resservir.

Il nous semble inutile d'en dire davantage sur ces chasses si faciles. En quelques mois le but de l'expédition était rempli et Farandoul revenait à New-York, où, les comptes liquidés, chacun des hommes de l'expédition se trouva possesseur d'une jolie fortune, bien au-dessous, il est vrai, de celle engloutie avec la *Belle Léocadie* après les fructueuses expéditions en Malaisie, mais après tout montant à un nombre suffisamment respectable de dollars.

Nous arrivons dans la vie de notre héros à une nouvelle phase, à une période d'agitation fougueuse causée par les plus violentes passions.

Que voulez-vous? un homme n'est jamais complétement de bronze, il arrive toujours un moment dans la vie où le cœur le plus glacé se réchauffe et bouillonne! Ce moment était arrivé pour Farandoul; depuis la perte cruelle qu'il avait faite de l'infortunée Mysora, ce cœur n'avait point battu; Farandoul s'était donné tout entier à l'ambition ; absorbé par d'immenses entreprises, par les soins à donner à l'organisation de ses armées de singes, et enfin par tout ce que nécessitait la défense de l'Australie sa conquête, Farandoul avait été de bronze, de pierre ou de marbre. Mais enfin Farandoul était jeune. Son cœur se reprenait à battre, et depuis quelque temps, ses battements troublaient la sérénité de l'homme d'action.

Il fallait en finir!

Fatigué des grandes entreprises où ce cœur cicatrisé restait solitaire et triste, persuadé que dans la vie, il faut de temps en temps faire quelque chose pour cet organe, Farandoul prit la résolution de se diriger vers le pays des Mormons.

Mandibul et les quinze hommes de *la Belle Léocadie* furent convoqués le soir même et Farandoul leur fit part de son projet.

Chose étrange et qui prouve à quel point tous ces hommes s'entendaient, eux aussi étaient fatigués de la vie solitaire et leurs pensées s'étaient tournées vers la cité du grand Lac Salé.

Il n'y eut qu'une acclamation : Hourra pour le mormonisme! Tous mormons! Mandibul déclara même qu'il avait toujours rêvé, aussi loin que ses souvenirs pouvaient porter, de couler des jours heureux en patriarche mormon, entouré d'une famille distinguée par des numéros d'ordre, au lieu de vulgaires noms de baptême.

Les préparatifs ne furent pas longs.

L'idée avait été accueillie par tous avec un tel enthousiasme, qu'en deux heures chacun fut prêt et que le départ eut lieu aussitôt.

Six jours de chemin de fer ne refroidirent pas l'ardeur des néophytes. A la première station, Farandoul avait envoyé un télégramme à Brigham Young, le grand prêtre des mormons, pour l'avertir de son arrivée. Brigham avait répondu et pendant tout le voyage une conversation s'était engagée entre le grand prêtre et le nouveau converti.

Brigham Young, heureux et flatté de faire pour sa religion une aussi



GRANDES CHASSES BRÉSILIENNES. — LES PIÈGES A SERPENTS A SONNETTES.





Départ des marins pour la cité des Mormons.

importante recrue, se mettait tout entier à la disposition de Saturnin.

Dans les dernières heures du voyage, les télégrammes se multiplièrent.

— Trouvé occasion splendide. Sénateur vient de divorcer avec épouses. Seize femmes assorties, donnerait dix-septième par-dessus marché. Voulez-vous profiter? Il y a nombreux amateurs, mais vous aurez préférence.

BRIGHAM YOUNG.

— Accepté! Merci. — Lieutenant Mandibul demande s'il n'y a pas occasion semblable pour lui.

FARANDOUL.

— Six négresses et une chinoise en vue. Parlent pas français. Faut-il traiter?

BRIGHAM YOUNG.



Les épouses de Mandibul. — Premier lot.

— Mandibul demande en plus demi-douzaine blanches pour les douces causeries du foyer.

FARANDOUL.

— J'ai trouvé! On demande avant de conclure si le lieutenant Mandibul est blond.

BRIGHAM YOUNG.

Blond ardent. Autre demande. Tournesol, trente-trois ans, nature volcanique. Voudrait Mexicaines?

FARANDOUL.

Mariage Mandibul conclu. Fort lot de Mexicaines pour Tournesol. Je serai à la gare.

BRIGHAM YOUNG.

Brigham Young avait bien fait les choses. Avant même que ses amis fussent débarqués, il les avait mariés, et leur avait trouvé les dix-sept appartements nécessaires, c'est-à-dire deux grandes maisons pour Farandoul et Mandibul, et quinze cottages pour les matelots.

L'annonce de l'arrivée du célèbre Farandoul et de ses hommes avait causé une profonde émotion dans la cité des Saints; le grand conseil, les évêques et les anciens s'étaient réunis, et il avait été décidé qu'on leur ferait une réception solennelle.



Les épouses de Mandibul. — Deuxième lot.



Réception solennelle à Salt-Lake-City.

La gare avait été pavoisée, et dès longtemps avant l'arrivée du train, une foule immense, en habits de fête, en garnissait les abords. Le grand conseil était là avec Brigham Young en tête; devant les Anciens, une blanche cohorte de femmes attirait les regards attendris des curieux.

Vêtues de blanc, couronnées de fleurs, les nouvelles épousées attendaient, en comprimant les battements de leurs cœurs, l'arrivée de leurs époux.

Il y en avait de toutes les couleurs et de toutes les nationalités. Brigham Young avait voulu, pour flatter les regards des arrivants, réunir un assortiment des plus complets des beautés

mormones, et nous pouvons assurer qu'il avait pleinement réussi.

Enfin, le train fut signalé, tous les cœurs battirent; les coups de sifflet répétés et les mugissements de plus en plus forts de la locomotive furent soudain couverts par l'explosion d'une salve d'applaudissements à faire crouler le grand temple.

Les voyageurs sautaient à terre et, répondant aux acclamations populaires par de grands coups de chapeau, se dirigeaient vers le groupe des dames.

Brigham Young s'avança, serra les deux mains de Farandoul et prononça un discours de bienvenue empreint de la plus chaude cordialité, auquel Farandoul répondit par quelques paroles bien senties.

Les présentations se firent ensuite. Farandoul brûlait de connaître enfin ses épouses; Mandibul et les marins cherchaient à distinguer les leurs dans la nombreuse collection recueillie par Brigham Young.

Disons tout de suite que tous furent pleinement satisfaits des choix, et que Brigham n'eut aucune réclamation à recevoir.

Seul, Mandibul négocia une petite opération d'échange avec le breton Trabadec, homme simple et doux. Trabadec avait été assez heureusement partagé par le sort, Brigham Young l'avait uni à quatre Parisiennes charmantes, parmi lesquelles une petite artiste dramatique, venue avec une troupe d'opérette à San-Francisco; mais Trabadec constata immédiatement qu'aucune de ses épouses n'entendait le bas-breton et s'en fut confier son embarras et son désespoir à son supérieur.

Mandibul, toujours bienveillant, prit pour lui les quatre Parisiennes et colloqua, en échange, quatre de ses négresses à Trabadec enchanté.

Tout s'étant arrangé à la satisfaction générale, il n'y avait plus qu'à procéder à la cérémonie.

A la sortie de la gare, le cortége alla droit au temple, où les actes de l'état civil étaient préparés. On n'eut qu'à donner rapidement quelques paraphes et l'on s'en fut au Great Polygamie-Hotel, dans la grande salle duquel un magnifique banquet de trois mille couverts était offert par la municipalité de Salt Lake City aux nouveaux convertis.

Brigham Young, les évêques et les anciens honoraient de leur présence ce gigantesque dîner où des flots de champagne coulèrent en l'honneur de Farandoul. Nous n'avons pas l'intention de rapporter tous les incidents ni d'énumérer tous les toasts qui furent portés au mormonisme, aux anciens et aux nouveaux fidèles, et à leurs aimables fractions, comme disait Man-

dibul en parlant de ses epouses, trop nombreuses pour être appelées des moitiés.

Nous ne voulons transcrire ici que l'exorde du discours que prononça notre héros au milieu d'un tumulte d'acclamations et d'applaudissements, qui se termina par une explosion si formidable de hourras que plusieurs becs de gaz furent éteints dans la rue. Farandoul commença ainsi :

Mesdames et Messieurs,

Ce n'est pas, croyez-le bien, sans mûres réflexions, sans avoir médité longuement et profondément que je me suis décidé à venir demander à la Cité des Saints la place pour un fidèle de plus!



Le toast aux aimables fractions de Mandibul.

C'est un homme battu par la tempête, secoué par les orages, qui vient chercher ici le port heureux et paisible où, dans les eaux calmes de la vertu bien comprise, il se reposera des fatigues et de l'agitation d'une existence vouée jusqu'à présent à la défense des grandes idées rénovatrices et humanitaires.

L'idée mormone est grande aussi! Retrouver le vrai rôle de la femme dans les traditions bibliques; relever la famille; à l'exemple des patriarches, élargir le foyer conjugal pour y donner place à un nombre d'épouses indé-

terminé! Votre prophète Brigham Young l'a dit : Le cœur de l'homme est vaste, vaste doit être son foyer!

Une autre raison très-majeure milite en faveur de la polygamie.

Combien en avons-nous vu de ces tristes monogames, couler leur fade et presque inutile existence dans un état continuel de froideur et d'hostilité avec leur unique épouse! les angles aigus de leurs caractères se heurtant à chaque instant, il en résultait des bouderies, des querelles, des déboires de toute sorte pour tous deux, tandis qu'en adoptant bravement les principes de la polygamie, le foyer largement ouvert eût repris son attrait, par suite d'un certain équilibre produit par la variété des caractères, les défauts et les qualités arrivant à se compenser les uns par les autres et à former une somme de bonheur conjugal impossible à atteindre avec le foyer restreint.

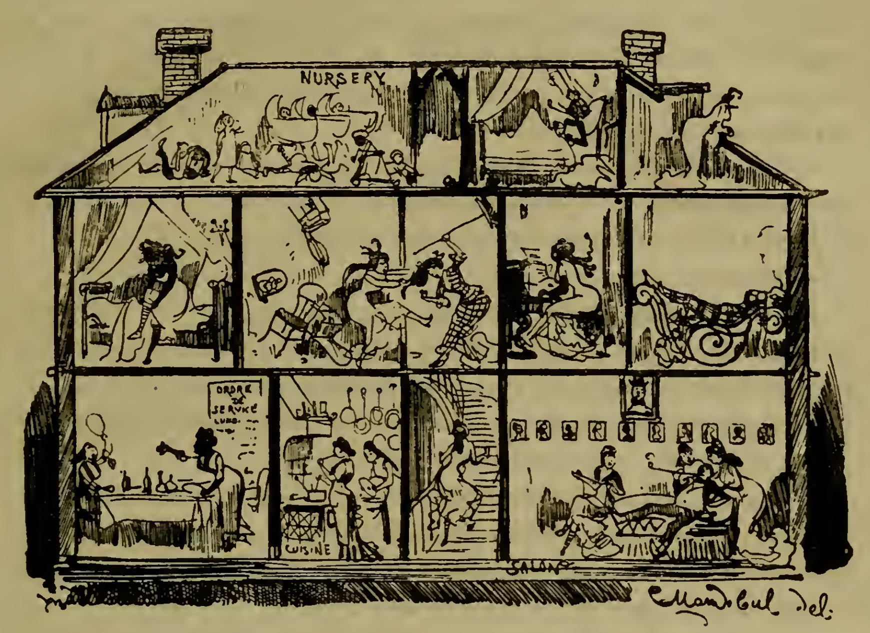
Oui! la polygamie seule capitonne l'existence!

Donc, nous renouvelons le foyer, nous élevons l'homme et nous relevons la femme; mais notre action ne s'arrête pas là, peu à peu nous changeons la face du monde; selon moi, les nations monogames sont vouées à une décadence et à une dégénérescence rapides, et le moment est venu où, sous peine de voir cette décadence se précipiter, elles devront se jeter dans nos bras! Le rôle des nations polygames va commencer, nous devons être et nous serons la nation initiatrice!

Un seul exemple, Messieurs, de la puissance de l'idée polygame, je le donne, non pas pour vous, les convaincus et les forts, mais pour le monde qui a les yeux sur nous.

Quelle a été l'époque de la plus haute prospérité pour la Turquie, la période d'expansion et de grandeur de l'empire des Ottomans? Justement l'époque où la polygamie était considérée par tous comme un absolu devoir religieux. La Turquie n'a commencé à descendre que lorsque les mœurs s'étant relâchées, la polygamie n'a plus été observée que par les grands de l'État, les pachas et les sultans!

Voilà pourquoi je dis que la rénovation du vieux monde viendra de la nation mormone, et pourquoi je suis prêt à contribuer dans la mesure de mes faibles moyens au triomphe de notre grande idée pacifique et humanitaire!!!



Coupe d'une maison mormone, d'après un croquis du lieutenant Mandibul.

II

Les dix-sept épouses de Farandoul
L'heure de la tranquillité n'est pas venue.
Attaché au poteau de la guerre!

Nous avons dit l'émotion que le discours de Farandoul excita dans l'assemblée mormone; un observateur attentif eût pu remarquer que Brigham Young seul n'avait point apporté à l'orateur sa part de félicitations et que son visage, souriant et cordial au commencement du repas, avait peu à peu passé par toutes les nuances du mécontentement. Les lèvres pincées et le sourcil froncé, il regardait les mormons s'empresser autour de celui dans lequel il commençait à voir un rival possible et qu'il se repentait d'avoir accueilli avec tant d'éclat.

Cependant l'un des plus vénérables assistants demanda la parole.

— Je n'ai que deux mots à dire, s'écria-t-il dans un élan d'enthousiasme: un siége d'évêque est vacant au grand conseil, je propose d'élire incontinent notre éloquent ami Farandoul! Croyez-moi, mon candidat fera honneur à l'Église mormone!

Un tonnerre d'applaudissements accueillit cette motion; les lèvres de Brigham Young se pincèrent davantage, ses poings se crispèrent, il fit un mouvement comme pour se lever, mais une réflexion l'arrêta, il retomba sur son siége avec un mauvais sourire.

— Le conseil des anciens est réuni tout entier à cette table, reprit l'orateur, nous pouvons voter par acclamation!

Toutes les mains se levèrent, un grand cri s'éleva.

— Farandoul, Évêque mormon!

Saturnin Farandoul venait d'être élu à l'unanimité.

— L'honneur que vous me faites est immense, je m'efforcerai de m'en montrer digne! s'écria notre héros, qui se trouva en un clin d'œil étouffé sous les poignées de main et les embrassades de ses amis et de ses femmes. Cet incident lui rappela qu'il était chef de famille.

— Honneur aux dames! dit-il, accablé sous le poids de toutes les faveurs dont vous me comblez si généreusement, je n'ai pu encore faire connaissance avec mes épouses! Je serais impardonnable si j'oubliais plus longtemps celles qui ont consenti à devenir les fleurs de mon foyer.

—Bravo! bravo! cria toute l'assistance, nous allons vous conduire triomphalement à votre domicile. La musique municipale vous attend dans la rue.

Brigham Young avait disparu et avec lui quelques sombres figures qui ne s'étaient pas mêlées à la joie générale.

Les anciens prirent place à la tête du cortége. Farandoul et ses épouses, Mandibul et les siennes et les familles des matelots vinrent ensuite. On se mit en marche aux sons de l'air national mormon, chanté en chœur par toute la foule :

Le grand roi Salomon avait bien trois cents femmes! etc.

La villa de Farandoul était charmante, le goût le plus pur avait présidé à l'ameublement de toutes les pièces.

Après quelques dernières acclamations poussées sous les fenêtres, le cortége était parti pour installer Mandibul et les matelots. Un personnage, qui semblait être le grand maître des cérémonies, avait laissé un papier entre les mains de Farandoul, c'était la copie de son acte de mariage.

— Très-bien! dit Farandoul, je vais enfin connaître les petits noms de mes aimables fractions! Faisons d'abord l'appel pour voir s'il n'y a pas d'erreur

et si quelque épouse de Mandibul ne s'est pas mêlée parmi les miennes. Commençons :

Sidonie Brulovif, 26 ans, née à Bordeaux ;
Lodoïska Ratakowska, 30 ans, née à Cracovie ;
Balthazarde Marcassoul, 18 ans, née à Marseille ;
Chloé Vanderbouf, 30 ans, née à San-Francisco ;
Athénaïs Plumet, 32 ans, née à Paris ;
Calypso Zanguebar, négresse, âge et lieu de naissance inconnus ;
Théodosia Niggins, 18 ans, née à New-York ;
Cora Millington, 16 ans, née à Chicago ;
Dolorès Castañetta, 22 ans, née à Mexico ;
Diana Pikkington, 17 ans, née à Philadelphie ;
Pulchérie O'Cobbler, 35 ans, née à Baltimore ;
Angelina Farthing, 26 ans, née à Dublin ;
Olga Biscornoff, 22 ans, née à Saint-Pétersbourg ;
Juanita Pachéco, 18 ans, née à Lima ;
Clarisse Dickinson, 25 ans, née à Liverpool ;
Kaoula Ka-ou-lin, 28 ans, née à Litchou-fou, près Pékin ;
Marguerite Schumaker, 20 ans, née à Berlin.



L'enlèvement.

Aucune erreur ne fut découverte, chaque dame répondit à l'appel, et

Farandoul avec satisfaction, constata qu'elles étaient en vérité charmantes; Brigham Young avait eu bon goût, Saturnin se promit de l'en remercier.

Les bagages arrivèrent. Farandoul, tout songeur, procéda à son installation.

Dans sa vie, les événements se pressaient avec une telle rapidité, qu'ils lui laissaient à peine le temps de la réflexion.

Vingt-deux jours auparavant, il se trouvait encore au Brésil; il avait fait sans désemparer quinze jours de bateau à vapeur et six jours de chemin de fer, en prenant à peine le temps de régler les comptes à New-York. Enfin, il n'était mormon que depuis six heures, et déjà dix-sept épouses faisaient l'ornement de son foyer, et déjà il était Évêque!...

Un coup de sonnette le tira de ses réflexions, les dix-sept dames s'éclipsèrent et le laissèrent seul avec le visiteur.

Celui-ci venait tout simplement le prévenir qu'une réunion du conseil des anciens avait lieu le soir même et que Brigham Young priait le nouvel évêque de l'honorer de sa présence, si la fatigue de son voyage le lui permettait.

— Je vous suis! dit Farandoul.

Et l'infatigable Saturnin, après quelques mots dits aux dames, sortit sur les pas du messager de Brigham Young.

Hélas! l'heure de la tranquillité, après tant de dures aventures, n'avait pas encore sonné pour notre héros. De nouveaux périls étaient suspendus sur sa tête; l'infâme Brigham Young, inquiet et jaloux, avait jugé prudent de faire disparaître l'homme qui pouvait devenir pour lui un dangereux rival!

La nuit était venue; notre héros s'avançait dans la sombre avenue qui mène au Grand Temple Mormon; sans défiance aucune, il n'avait pas remar-



Farandoul captif des Apaches.

qué que des ombres le suivaient sans bruit, et que d'autres ombres se dérobaient derrière chaque arbre.

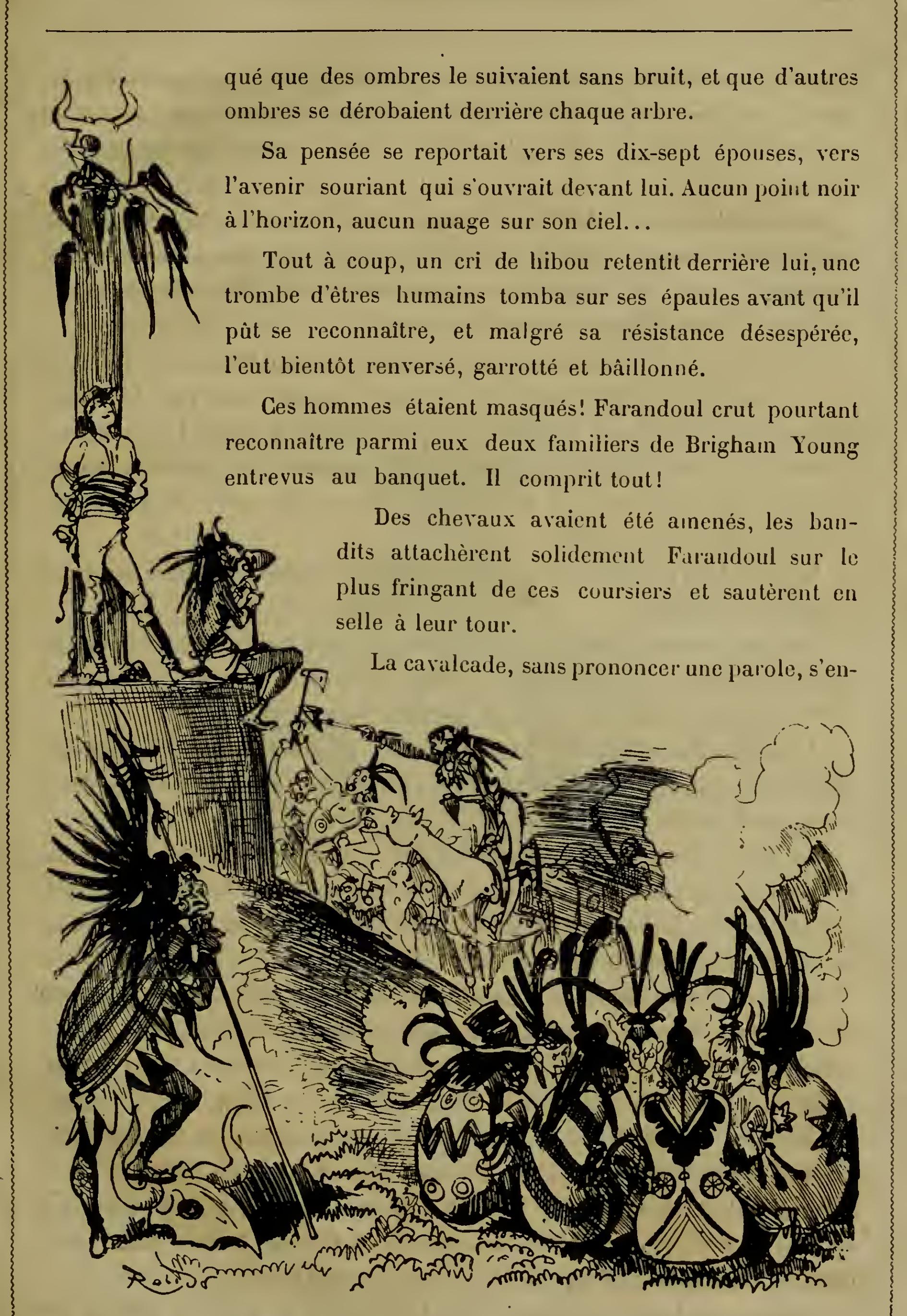
Sa pensée se reportait vers ses dix-sept épouses, vers l'avenir souriant qui s'ouvrait devant lui. Aucun point noir à l'horizon, aucun nuage sur son ciel...

Tout à coup, un cri de hibou retentit derrière lui, une trombe d'êtres humains tomba sur ses épaules avant qu'il pût se reconnaître, et malgré sa résistance désespérée, l'eut bientôt renversé, garrotté et bâillonné.

Ces hommes étaient masqués! Farandoul crut pourtant reconnaître parmi eux deux familiers de Brigham Young entrevus au banquet. Il comprit tout!

Des chevaux avaient été amenés, les bandits attachèrent solidement Farandoul sur le plus fringant de ces coursiers et sautèrent en selle à leur tour.

La cavalcade, sans prononcer une parole, s'en-



Farandoul, très-contrarié, fut attaché au poteau · la guerre!

gagea ventre à terre dans la direction de la campagne; après une course de deux heures, on s'arrêta sur la lisière d'un bois; quelques cris de hibou furent poussés, d'autres répondirent et un nouveau groupe de cavaliers se présenta.

Ces cavaliers étaient des Peaux-Rouges. A la clarté de la lune Farandoul entrevit des tatouages bizarres, accentuant encore la férocité des figures, des casaques de peau, des coiffures de guerre ornées de plumes d'aigle et de vautour, des selles garnies d'horribles scalps.

— Voilà l'homme! dit le chef des séides de Brigham Young.

— C'est bien! répondit un Indien de haute stature, notre père le visage pâle aux cent femmes est un grand chef, son ennemi mourra! Les guerriers apaches et les visages pâles du grand lac Salé sont amis, les guerriers rouges pourront aller chercher l'eau de feu dans leur ville, la hache de guerre est enterrée pour toujours! Hugh!

Le cheval qui portait Farandoul avait été entouré par les Indiens, les deux troupes se séparèrent.

On galopa toute la nuit. De temps en temps un Indien s'assurait de la solidité des cordes qui retenaient le captif; Farandoul dormait. Au lever du soleil, un brusque arrêt du cheval le réveilla, on était arrivé.

Au milieu d'une grande clairière bordée de hauts arbres, le tableau pittoresque d'un campement se présenta à ses yeux, vaguement estompé dans la brume du matin.

Autour de quelques feux devant lesquels rôtissaient des pièces de venaison pour le repas du matin, une vingtaine d'Indiens étaient réunis. Farandoul put admirer au grand jour l'éclat de leurs peintures, l'étrangeté de leurs costumes et la beauté de leurs armes.

Les cordes qui l'attachaient au cheval furent coupées, et le prisonnier, toujours garrotté mais débâillonné, fut jeté sur un tertre de gazon sous la surveillance de deux hommes. Puis toute la troupe, réunie devant le feu, se mit tranquillement à déjeuner sans songer à rien offrir au captif. Cela ne faisait pas l'affaire de Farandoul, rendu furieux par quelques plaisanteries en langue apache dont il avait saisi le sens sans comprendre les paroles.

— Holà! s'écria Farandoul en anglais, les guerriers rouges sont donc des femmes timides, qu'ils cherchent à abattre les forces de l'homme blanc en le privant de nourriture! Honte sur les guerriers rouges!

— L'homme blanc doit mourir, que lui importe un repas de plus ou de moins? répondit l'un des Indiens.

— Non pas, dit un autre, l'homme blanc est brave, il a droit à la nourriture des guerriers. Le visage pâle sera attaché en bonne santé au poteau de la guerre.

A partir de ce jour, Farandoul, presque délié, put prendre part aux repas des Indiens. Lui aussi tenait à rester alerte et solide, pour profiter de toute occasion de fuite qui se présenterait. Il avait compris qu'on voulait l'amener vivant jusqu'au village de la tribu pour le scalper ensuite en cérémonie, petite partie de plaisir dont il entendit souvent les Indiens se promettre la jouissance, pendant les neuf jours que dura le voyage.



La lettre de Farandoul au recto de Bison-Rouge.

Farandoul, par sa bravoure, avait gagné les bonnes grâces et la considération de ses gardiens, mais par malheur il n'avait pu trouver aucune occasion de leur fausser compagnie. Cela le contrariait beaucoup en songeant à ses dix-sept épouses dont l'inquiétude devait être immense.

Sa mauvaise humeur redoubla quand, un beau matin, étant arrivé après une marche de nuit au village apache, il se vit, en descendant de cheval, conduire parmi des flots de population rouge, jusqu'à un poteau peint de différentes couleurs et orné de trophées, élevé sur une éminence au centre du village.

C'était le poteau de la guerre! Il comprit que le moment fatal approchait et demanda à parler.

— Guerriers rouges, cria-t-il, vous allez voir comment un brave sait mourir.

Mais auparavant vous ne refuserez pas un dernier service au visage pâle. Il a dix-sept squaws dans la ville du grand Lac Salé, il demande à leur envoyer un dernier mot d'adieu, et il compte trouver parmi ses ennemis rouges un brave guerrier pour porter la lettre.

Un Indien s'avança :

— Œil-de-Feu, dit-il (c'est ainsi que les Indiens avaient surnommé Farandoul), Œil-de-Feu a raison, le Bison-Rouge ira à la ville du Lac Salé.

— Merci, le Bison-Rouge est un grand chef!

Le dessein de Farandoul, on le devine, n'était pas tant de prévenir ses femmes que de faire connaître à Mandibul et à ses marins la trahison de Brigham Young. Il n'avait pas l'intention d'en dire davantage, connaissant assez ces hommes pour savoir qu'il serait bien vengé!

Cependant les Indiens se consultaient. L'un d'eux, un chef, revint à Farandoul et lui demanda comment et avec quoi il comptait écrire.

Là était la difficulté ; il ne fallait pas songer à trouver une seule feuille de papier à lettre dans toute la tribu; Farandoul eut une inspiration.

— Le corps du Bison-Rouge, dit-il, est orné de belles et nombreuses peintures ; si mon frère le veut, j'inscrirai mes adieux sur sa peau, de sorte qu'il n'aura aucune crainte de perdre ma lettre.

— Bison-Rouge accepte! répondit l'Indien après un instant de réflexion. Et des pots de peinture rouge et bleue ayant été apportés, les mains de Farandoul furent déliées pour qu'il pût écrire ses dernières confidences sur la peau de Bison-Rouge.

Farandoul adressa sa lettre à Mandibul. Il écrivit longuement et fut forcé de continuer sa lettre au verso de Bison-Rouge. Les Indiens s'étaient attroupés et suivaient avec une attention de plus en plus vive les arabesques et les fioritures dont Farandoul ornait sa missive pour dérouter les soupçons de Brigham Young et imiter les peintures des Indiens. Il se découvrait ainsi un talent de calligraphe et d'aquarelliste des plus distingués, juste au moment où ce talent allait lui devenir inutile.

La poitrine et le dos de Bison-Rouge devinrent bientôt semblables à une page enluminée de manuscrit arabe ou persan ; les lettres ornées, les fioritures produisirent un tel effet sur l'assistance, que plusieurs Indiens demandèrent aussi à porter quelque chose.

L'enthousiasme devenait du délire. Tous les hommes de la tribu voulaient être chargés chacun au moins d'un post-scriptum. Bison-Rouge, complétement illustré, était l'objet de l'admiration de toutes les



FARANDOUL MORMON. L'APPEL DES ÉPOUSES



femmes et revenait à chaque instant donner de fortes poignées de main à notre héros.

Celui-ci commençait à penser qu'il pourrait peut-être profiter de ces bonnes dispositions et sauver son scalp. Aussi redoubla-t-il de verve; l'art ornemental ne lui suffisant plus, il se fit peintre de portraits: sur le dos du Sachem de la tribu, il peignit le portrait en pied de Mandibul. Les acclamations redoublèrent et toutes les omoplates s'offrirent.

Farandoul brandit ses pinceaux et bientôt dix-sept Indiens portèrent, les uns dans le dos, les autres sur la poitrine, les portraits des dix-sept épouses éplorées de l'évêque mormon. La figure de Brigham Young suivit; puis s'ouvrit la série des paysages; les plus fantastiques dessins, les plus séduisantes couleurs firent flamboyer les Indiens.

Quelle révélation pour eux d'un art absolument inconnu!

La nuit vint et Farandoul, qui devait être scalpé à midi, portait encore sa chevelure. Les Indiens se concertaient et semblaient disposés à renoncer au scalp.

Enfin, à la suite d'un grand conseil dans lequel Bison-Rouge, qui aurait



Quinze squaws travaillèrent nuit et jour.

voulu être le seul à porter les illustrations de Farandoul, fut le seul à voter pour le scalp, Farandoul fut solennellement détaché du poteau et prié de se considérer désormais comme l'enfant de la tribu.

On lui demandait seulement de consacrer tout son talent à l'ornementation de ses nouveaux amis.

Bien entendu, Farandoul accepta, sans faire aucune objection, la position de peintre ordinaire et extraordinaire de la nation apache et réponditaux félicitations de tous ses admirateurs par les plus cordiales poignées de main.

Immédiatement, un costume de guerrier indien lui fut apporté, ce qui lui fit un sensible plaisir, ses vêtements ayant été mis en lambeaux par les broussailles de la route.

Un wigwam lui fut attribué au centre du village, non loin de celui du sachem.

Les chefs et tous les guerriers influents de la tribu passèrent la soirée dans la hutte du conseil avec Farandoul devenu pour eux *Œil-de-Feu*, le guerrier blanc au pinceau léger.

Les calumets s'allumèrent, et, perdu dans un nuage de fumée, Farandoul fut prié de raconter ses aventures. Nous avons dit à quel haut degré notre héros possédait le don de l'éloquence, ce jour-là sa parole entraînante tint pendant des heures les Indiens suspendus à ses lèvres.

La nuit était avancée quand notre héros fut conduit à son nouveau domicile. Farandoul, brisé de fatigue, s'endormit en remettant au lendemain le soin de songer à un moyen quelconque d'évasion.

Il n'était plus embarrassé, il savait que l'occasion se présenterait un jour ou l'autre, et voulait profiter de son séjour parmi les Apaches pour étudier à fond cette nation intéressante.

D'ailleurs, puisque nous devons tout dire, nous avouerons que notre Farandoul avait encore une autre raison pour rester avec les Apaches. Une jeune Indienne de la plus ravissante beauté avait fait impression sur son esprit: il l'avait à peine entrevue quand, poussée par la curiosité et retenue par la modestie, elle était venue admirer un instant les arabesques du peintre, mais cet instant avait suffi. Farandoul avait été frappé au cœur par le tomahawk de l'amour!

Par malheur, cette jeune Indienne était mariée, c'était précisément la femme de Bison-Rouge, l'ennemi de Farandoul.

Le lendemain fut un jour de fête pour toute la tribu. Les guerriers du voisinage avaient été convoqués pour une grande fantasia en l'honneur de Farandoul. Celui-ci leur fut présenté et les enchanta par sa bonne mine. Leur enthousiasme s'accrut encore lorsque, dans la fantasia, Farandoul, monté sur un cheval indompté, accomplit les prouesses les plus vertigineuses.

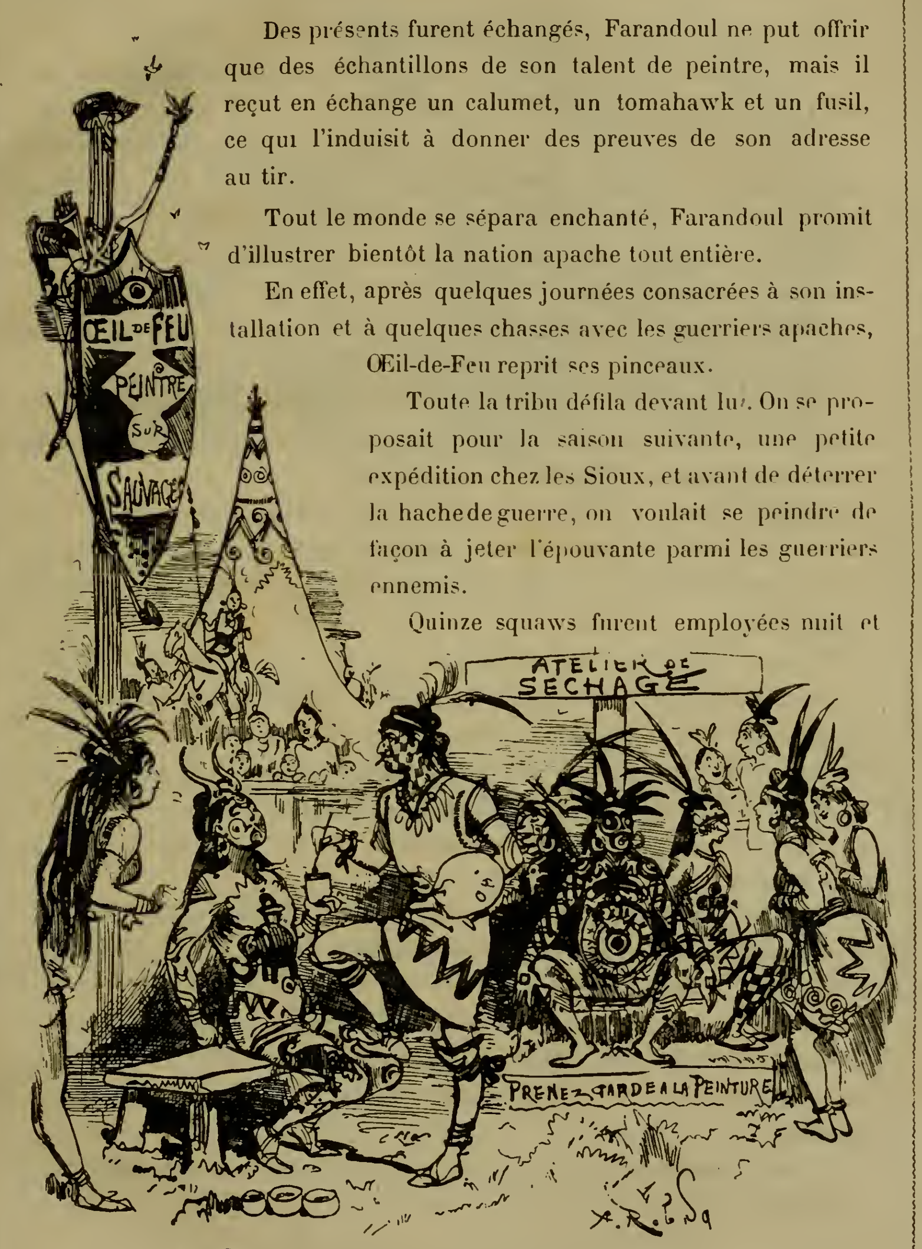
Des présents furent échangés, Farandoul ne put offrir que des échantillons de son talent de peintre, mais il reçut en échange un calumet, un tomahawk et un fusil, ce qui l'induisit à donner des preuves de son adresse au tir.

Tout le monde se sépara enchanté, Farandoul promit d'illustrer bientôt la nation apache tout entière.

En effet, après quelques journées consacrées à son installation et à quelques chasses avec les guerriers apaches, Œil-de-Feu reprit ses pinceaux.

Toute la tribu défila devant lui. On se proposait pour la saison suivante, une petite expédition chez les Sioux, et avant de déterrer la hache de guerre, on voulait se peindre de façon à jeter l'épouvante parmi les guerriers ennemis.

Quinze squaws furent employées nuit et



Les beaux-arts en Amérique. — Farandoul peintre sur sauvages.

jour pendant une semaine à broyer les couleurs et à les faire macérer dans une mixture destinée à les rendre indélébiles.

Œil-de-Feu commença ses opérations.

Avec ses tons les plus farouches, il débuta par peindre sur la poitrine des chefs des choses extraordinaires et terribles.

Le sachem Co-a-ho-héé, l'aigle des montagnes, fut orné d'une locomotive effroyable en violet foncé, pourvue de deux fanaux rouges et d'un panache de fumée en bleu de Prusse ; un immense train de wagons chargés d'Indiens menaçants suivait, tournait sous le bras gauche, serpentait dans le dos et revenait finir sur la poitrine.

Le succès fut complet. Les guerriers à la vue de ce chef-d'œuvre, furent renversés d'admiration !...

Les trois chefs inférieurs vinrent ensuite. Farandoul peignit sur la poitrine de *Couteau-Pointu*, le premier, un grand ballon rouge portant une nacelle jaune pleine d'Indiens brandissant leurs tomahawks.

Le *Renard au long museau* fut gratifié d'un portrait de Napoléon Ier dont la redingote grise dut passer au bleu ; quant à *Grande Carabine*, le troisième, il eut, à sa grande joie, un éléphant monstrueux armé de gigantesques dents rouges !

Le gros de l'armée défila ensuite ; chaque guerrier fut peint à son tour. Les compositions qui eurent le plus de succès furent des dragons de feu, des canons vomissant la mitraille, un bateau à vapeur, un gendarme français à cheval, et enfin, sur le ventre du plus gros des Apaches, une énorme tête d'Indien reproduisant avec une ressemblance frappante la figure du porteur avec tous ses ornements grandis et exagérés, si bien qu'il semblait avoir deux têtes, une grande et une petite.

Une grande revue fut ordonnée pour jouir du coup d'œil général. Par un beau jour de soleil, tous les guerriers s'équipèrent et se rangèrent sous les armes dans la plaine.

Farandoul parcourut les rangs pour faire quelques retouches, ajoutant quelques ornements, tels qu'une horloge blanche sur la figure avec toutes les heures marquées en rouge, et des as de cœur, de pique ou de trèfle par-ci par-là.

Au défilé, quand les guerriers chargèrent, les femmes reculèrent terrifiées. L'effet était épouvantable !!!



Les clientes du peintre Farandoul.

III

La Lune-qui-se-lève.
Avertissement à la jeunesse sur les conséquences terribles que peuvent amener des déclarations tatouées sur la poitrine d'une dame.
Que d'ours!

Ce fut au lendemain de cette revue, que Farandoul fit connaissance avec un nouveau genre de clients. Quelques beautés apaches, de celles qui donnaient le ton aux autres, vinrent lui demander d'esquisser sur leur épiderme quelques compositions gracieuses.

Œil-de-Feu bondit de joie; il n'avait pas espéré un succès aussi complet. Enfin, il allait peut-être entrer en communication avec celle qu'il aimait!

Et sans perdre une minute, il se mit à l'ouvrage. Elégance dans le dessin, éclat dans la couleur, il mit dans ses compositions tout le charme possible, sachant qu'il avait affaire à des clients plus difficiles.

Ces essais réussirent, charmée par la couleur et le style de ses compositions, la partie féminine de la population apache qui jusque-là, se trouvant suffisamment pourvue par la nature, s'était dispensée de ces ornements,

décréta qu'il fallait agrémenter encore les agréments naturels, si bien que le tatouage devint la grande mode chez les dames apaches.

Comme il battait le cœur de Farandoul !

Chaque jour, devant son wigwam, ce fut un défilé de dames apaches ; on s'inscrivait chez l'artiste pour obtenir une séance, celui-ci ne se pressait pas et donnait à ses dessins tout le temps et toute l'attention nécessaires.

— Comment se fait-il, disait-il un jour, avec une feinte indifférence à la jeune *Brouillard-du-matin*, fille du sachem à la locomotive, comment se fait-il que je ne voie point venir *la Lune qui-se-lève ?*

La Lune-qui-se-lève était le nom poétique de la femme de Bison-Rouge, qui avait fait une si forte impression sur l'esprit de notre héros.

— Tiens ! c'est ce que je lui disais ce matin, répondit Brouillard-du-matin, c'est Bison-Rouge qui ne veut pas, je vais tâcher de le décider.

La brune enfant partit en courant. Farandoul ne connut que le lendemain le résultat des négociations ; elles avaient abouti à une réussite complète, car la première cliente qui se présenta fut la Lune-qui-se-lève, accompagnée de son amie, Brouillard-du-Matin.

Œil-de-Feu reçut les dames avec une politesse exquise ; il leur offrit deux calumets avec un peu d'eau de feu, et l'on causa. La Lune-qui-se-lève avait enfin obtenu de son mari l'autorisation de se faire orner de quelques peintures simples et de bon goût.

Farandoul, laissant les dames tirer de longues bouffées de leurs calumets, se plongea la tête dans les mains pour chercher l'inspiration ; elle ne fut pas longue à venir, car bientôt sautant sur ses pinceaux, il demanda à commencer.

Pour la Lune-qui-se-lève, il trouva les plus suaves allégories, les attributs les plus gracieux, les plus brûlantes compositions : cœurs enflammés ou percés de flèches, colombes, amours brandissant des arcs et des tomahawks, etc.


Admiration!

Pour terminer, il peignit dans un cœur rouge un guerrier blanc aux pieds d'une femme rose, formant un groupe charmant qu'un enfant blanc à demi caché derrière un buisson transperçait d'une flèche acérée ; à droite du dessin, une lune sortant à

demi du sein des nuages, rappelait évidemment le nom de la gracieuse femme, tandis qu'un œil rouge, placé en pendant de l'autre côté, ouvrait le champ aux plus étranges suppositions.

La chose n'était que trop claire, l'œil rouge signifiait l'Œil-de-Feu, cette peinture était une imprudente déclaration que la Lune-qui-se-lève comprit en rougissant.

La présence de Brouillard-du-Matin embarrassait Farandoul, qui n'osait témoigner son amour à la Lune-qui-se-lève que par des serrements de main furtifs.

Sur ces entrefaites, le Bison-Rouge entra chez l'artiste.



La Lune-qui-se-lève et Brouillard-du-matin chez Farandoul.

Farandoul, contrarié, fit semblant de donner quelques derniers coups de pinceau à son œuvre. Bison-Rouge, sans dire un mot, examinait le travail.

— Hugh ! exclama-t-il à la fin, l'Œil-de-Feu aime les cœurs de feu. Ces cœurs de feu rencontrent souvent des flèches et des tomahawks, c'est mauvais ! L'Œil-de-Feu voudrait-il mettre derrière le groupe percé par l'enfant blanc, un guerrier rouge avec son couteau à scalper à la main ?

— Non, cela ne ferait pas bien, répondit froidement Farandoul.

— C'est bien ! répondit Bison-Rouge en s'en allant.

Cette fois, ce fut la Lune-qui-se-lève, qui pressa furtivement les mains de

Farandoul. La pauvre femme avait compris que Bison-Rouge venait de jurer une haine à mort à Farandoul !

— Bah ! j'en ai vu bien d'autres, murmura le jeune homme quand il fut seul.

Le Bison-Rouge était un homme vindicatif et cruel ; il ne voulait pas attaquer franchement Farandoul, pour ne pas compromettre sa dignité maritale en mettant sa femme en cause, mais il chercha par tous les moyens à susciter des embarras à notre héros.

Celui-ci fut, quelques jours après, appelé à la hutte du conseil, où tous les chefs se trouvaient réunis.

Le sachem l'*Aigle-des-montagnes* prit la parole :

— Notre frère blanc *Œil-de-Feu*, dit-il, possède un grand talent, mais sa barbe n'est pas encore blanche, les années n'ont pas refroidi sa tête, est-ce la vérité ?

— L'*Aigle-des-montagnes* est un grand chef, sa langue n'est pas fourchue, il a dit la vérité.

— *Œil-de-Feu* a peint de belles choses sur les poitrines des guerriers rouges, mais sur celles des squaws des guerriers, il peint des choses difficiles à comprendre, l'Œil-de-Feu aurait-il le pinceau fourchu ? Le poil blanc des vieillards s'est hérissé sur leurs têtes ; les chefs demandent à l'*Œil-de-Feu* de leur expliquer à l'avenir le sens de ses peintures avant de les terminer.

— *Œil-de-Feu* est indigné de voir suspecter la bonne foi de son pinceau par ses frères rouges ! Il refusera toute explication !

Et sur ces paroles imprudentes, Farandoul quitta la hutte du conseil.

— Me soumettre à une censure, s'écriait-il, jamais !

Les menées de Bison-Rouge avaient en partie aliéné à Farandoul l'amitié de la population. Notre héros en eut bientôt une nouvelle preuve. Deux Indiens se présentèrent chez lui avec leurs femmes.

— Œil-de-Feu a le pinceau fourchu ! dit le premier ; voudrait-il m'expliquer ce qu'il a peint sur la poitrine de la squaw de *Cheval-qui-vole?*

— Et sur la squaw de *Rat-Musqué*, s'écria le second ; l'Œil-de-Feu a voulu profiter de l'esprit droit et simple de ses amis apaches pour les tromper ! Que veut dire cela ?

Farandoul éclata de rire.

Les terribles peintures qui excitaient tant l'esprit soupçonneux des Indiens étaient un portrait de singe et un moulin à vent.

— Hugh! exclamèrent les Indiens, l'Œil-de-Feu est gai! il se moque des guerriers rouges, mais les guerriers rouges ont des tomahawks!

— L'Œil-de-Feu aussi! s'écria Farandoul; allons! assez de menaces!

Les Peaux-Rouges gesticulaient sur le seuil de la hutte; d'autres Apaches accouraient. Bison-Rouge était de ceux-là; il avait vu de loin la querelle et venait pour l'aggraver.

— Les guerriers rouges ont raison, dit-il en perçant le groupe, l'Œil-de-Feu est un traître! Qu'il prenne garde de ne pas retourner au poteau de la guerre... cette fois il y perdrait son scalp!



Reproches au peintre.

— Viens donc le chercher! dit Farandoul en posant la main sur son tomahawk.

Déjà Bison-Rouge lui avait lancé le sien sur la tête. Si Farandoul ne s'était pas jeté de côté, il lui fendait le crâne; le cercle s'élargit, les femmes et les enfants se sauvèrent, car les guerriers avaient tous tiré leurs armes.

Farandoul, debout et menaçant, attendait l'attaque.

Le chef l'Aigle-des-Montagnes accourait en toute hâte.

— Est-ce ainsi que l'Œil-de-Feu reconnaît l'hospitalité de la tribu? dit-il. il a blessé un de nos guerriers.

— Le Bison-Rouge m'a attaqué!

Il y eut entre les Apaches un long conciliabule, à la suite duquel ils se

retirèrent en lançant des regards menaçants à leur ancien ami. Farandoul, resté seul, rentra dans son wigwam, sans se dissimuler qu'il courait un grand danger. Il chargea son fusil, se munit de poudre et de plomb et, la hache à la ceinture, il attendit les événements. Toute la tribu était en rumeur, on délibérait, on discutait, un certain vide s'était fait autour du wigwam que surveillaient de loin quelques guerriers.

— Et la Lune-qui-se-lève, que devient-elle? se demandait notre ami avec inquiétude.

La nuit vint. Farandoul voyait toujours les Apaches en rumeur réunis près de la hutte du conseil. Un léger bruit derrière lui le tira de ses réflexions. La Lune-qui-se-lève était dans la hutte ; elle avait pratiqué avec son couteau une ouverture dans la cloison de peaux et se tenait debout devant Farandoul.

— Vite ! dit-elle, les guerriers rouges ont résolu de tuer Œil-de-Feu ; le chef essaye encore de les retenir, mais il ne le pourra plus longtemps; la Lune-qui-se-lève a conduit doucement un cheval à l'ouverture de la forêt, il faut fuir avec elle !

— Partons ! dit Farandoul, enchanté de la tournure que prenait l'affaire.

La hutte était cernée, déjà les Apaches s'en approchaient en rampant. Farandoul se souvint de la gymnastique apprise jadis à l'école des singes ; en un clin d'œil, avec la Lune-qui-se-lève sur le dos, il se hissa jusqu'au sommet du wigwam ouvert pour laisser passer la fumée, et glissa sans bruit dans les broussailles au moment où les Indiens envahissaient la hutte.

La nuit était sombre ; les deux fugitifs atteignirent, sans être aperçus, la lisière du bois. Ils étaient arrivés au cheval, lorsqu'un grand cri leur apprit que leur fuite était découverte.

— En route ! s'écria Farandoul, et, sautant vivement en selle, il mit la Lune-qui-se-lève en travers devant lui.

— Nous avons au moins deux heures d'avance ! dit-il à la Lune-qui-se-lève, les Apaches ne trouveront pas facilement notre piste dans cette obscurité!

Aux premières lueurs du matin, les fugitifs rencontrèrent une rivière au cours rapide ; comme le cheval n'en pouvait plus, Farandoul jugea prudent de l'abandonner ; avec sa hache il abattit quelques petits arbres et construisit un radeau qu'il lia avec les cordes formant le harnachement de sa monture.

En une heure il fut terminé et mis à l'eau. La Lune-qui-se-lève s'assit à l'arrière, et Farandoul, debout à l'avant, se mit à pagayer pour activer sa marche.

La rivière coulait profonde et rapide, tantôt encaissée entre deux rives escarpées et tantôt large comme un fleuve au milieu de sombres forêts.

On fit ainsi une quinzaine de lieues en huit heures. La Lune-qui-se-lève apprit à Saturnin que cette rivière, appelée le Colorado, était coupée plus loin par de dangereux rapides; les fugitifs résolurent d'aborder et de ne reprendre leur voyage que le lendemain au point du jour, pour ne pas risquer de faire naufrage en pleine nuit.

Le radeau fut soigneusement caché dans les roseaux et Faran-



La fuite.

doul chercha un endroit abrité pour camper; cela n'était pas facile à trouver. A la fin il découvrit un grand arbre creux dans l'intérieur duquel on serait en sûreté. L'entrée se trouvait à cinq ou six mètres du sol; Farandoul y grimpa et améliora avec sa hache cet abri assez peu confortable; cela fait, il aida la Lune-qui-se-lève à s'y installer pour la nuit.

Étrange situation! un tête-à-tête dans l'intérieur d'un arbre! La prévoyante Lune-qui-se-lève avait, par bonheur, emporté un peu de pemmican; on fit un repas frugal, et comme on était harassé de fatigue, on s'endormit bien vite.

Vers le milieu de la nuit, Farandoul fut réveillé en sursaut par des grognements partis d'en bas, dans l'intérieur de l'arbre. Un remue-ménage inquiétant se faisait au-dessous d'eux; l'arbre était habité!

— Attention! dit Farandoul en réveillant sa compagne, nous avons des ours pour voisins!

La Lune-qui-se-lève n'en demanda pas davantage, sortit de la cavité et s'assit sur les branches. Farandoul, le fusil à la main, sortit à reculons. Les grognements augmentaient, l'ours montait. Farandoul, à cheval sur une maîtresse branche, attendait le doigt sur la détente. La tête d'un ours se montra, c'était une énorme bête, un grizly des montagnes Rocheuses, animal désagréable en tout temps, mais féroce quand il est dérangé.

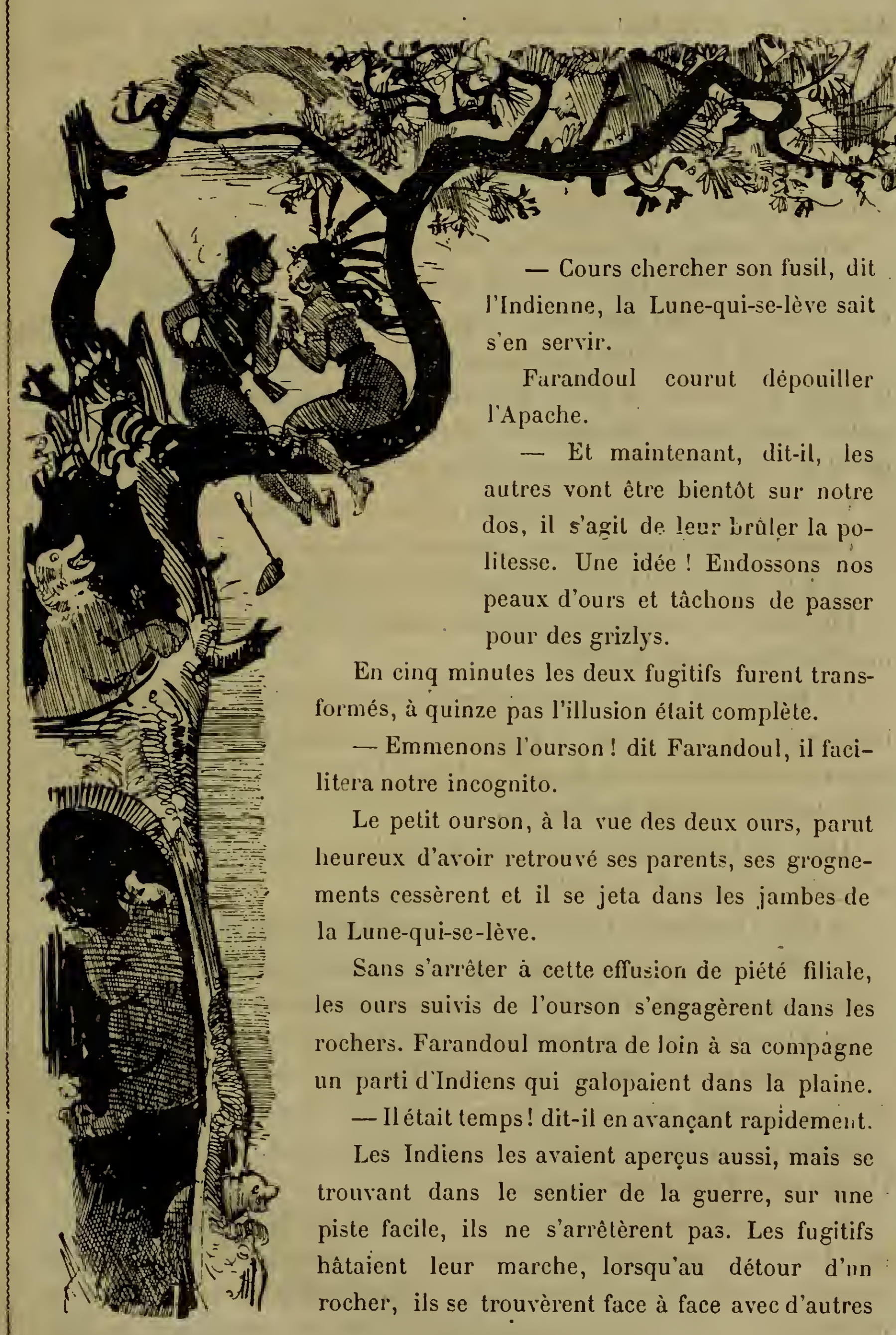
L'ours montait toujours. Sa gueule ouverte laissait échapper d'épouvantables rugissements. Rapide comme l'éclair, Farandoul poussa le canon de son fusil dans cette gueule et fit feu.

L'ours foudroyé tomba en arrière; d'autres hurlements s'élevèrent dans l'arbre. Farandoul n'eut que le temps de recharger son arme et de recommencer la même manœuvre.

La femelle de l'ours dégringola aussitôt.

La Lune-qui-se-lève avait froid. Farandoul employa le reste de la nuit à retirer leurs cadavres de l'arbre pour se fabriquer des couvertures avec les dépouilles des ours. Un petit ourson restait, la Lune-qui-se-lève obtint la grâce de l'orphelin.

Ce travail était à peine terminé, au petit jour, que la Lune-qui-se-lève, toujours à cheval sur son arbre, poussa un cri d'alarme. Un Apache venait de se montrer à 200 mètres de l'arbre. L'Indien avait aperçu les deux fugitifs et retournait en courant prévenir ses camarades; une balle de Farandoul l'étendit à terre.


L'arbre était habité!

— Cours chercher son fusil, dit l'Indienne, la Lune-qui-se-lève sait s'en servir.

Farandoul courut dépouiller l'Apache.

— Et maintenant, dit-il, les autres vont être bientôt sur notre dos, il s'agit de leur brûler la politesse. Une idée ! Endossons nos peaux d'ours et tâchons de passer pour des grizlys.

En cinq minutes les deux fugitifs furent transformés, à quinze pas l'illusion était complète.

— Emmenons l'ourson ! dit Farandoul, il facilitera notre incognito.

Le petit ourson, à la vue des deux ours, parut heureux d'avoir retrouvé ses parents, ses grognements cessèrent et il se jeta dans les jambes de la Lune-qui-se-lève.

Sans s'arrêter à cette effusion de piété filiale, les ours suivis de l'ourson s'engagèrent dans les rochers. Farandoul montra de loin à sa compagne un parti d'Indiens qui galopaient dans la plaine.

— Il était temps ! dit-il en avançant rapidement.

Les Indiens les avaient aperçus aussi, mais se trouvant dans le sentier de la guerre, sur une piste facile, ils ne s'arrêtèrent pas. Les fugitifs hâtaient leur marche, lorsqu'au détour d'un rocher, ils se trouvèrent face à face avec d'autres

Apaches que Farandoul reconnut à leurs peintures. Les Indiens avaient bondi en arrière. Farandoul se croyant reconnu n'hésita pas et d'un coup de fusil renversa le premier. La Lune-qui-se-lève en fit autant pour le second. Rien ne peut rendre l'ahurissement des Apaches en voyant des ours leur tirer des coups de fusil, ahurissement partagé par le petit ourson encore plein de la candeur de l'enfance.

Mais les Indiens, revenus de leur étonnement, comprirent bientôt le stratagème et répondirent par une grêle de balles qui ne blessèrent personne. Les fugitifs se jetèrent derrière un rocher pour combattre à couvert.

Les cris de guerre des Apaches roulaient d'écho en écho, les Indiens de la plaine accouraient au galop. Farandoul inspectait les alentours de son rocher pour chercher un moyen de salut quelconque. Son étonnement fut grand de voir un deuxième ourson à côté du premier.

Une caverne s'ouvrait derrière eux, elle devait être habitée.

Cependant les Apaches s'avançaient avec précaution.

— A la caverne ! dit Farandoul en poussant vivement sa compagne.

Quelques individus velus grognèrent, mais, reconnaissant des frères, ne manifestèrent aucune hostilité.

Les Apaches ne rencontrant personne derrière le rocher, s'aventuraient à l'entrée de la grotte. C'était ce qu'attendait Farandoul. Il fit feu sur eux, et donna un vigoureux coup de pied sur le nez du petit ourson qui, de plus en plus stupéfait, grogna éperdument.

Alors une bousculade effroyable se fit dans la caverne, les ours, se croyant attaqués, exécutaient une sortie.

— Diable ! murmura Farandoul, c'est une famille nombreuse !

En effet, six ours d'une taille colossale s'étaient rués sur les Apaches, combattant avec rage. Farandoul et sa compagne sortant derrière eux coururent à leur rocher, et de là exécutèrent un feu roulant sur les fuyards.

Le combat durait toujours ; Farandoul, tombant à coups de crosse sur les derniers Apaches, acheva leur déroute. Dix-huit Apaches étaient morts, quatre ou cinq à peine s'étaient échappés clopin-clopant, et encore un ours blessé s'était-il mit à leur poursuite.

Les ours assis sur des rochers, dans l'attitude gracieuse qu'on leur connaît, léchaient leurs blessures ; Farandoul et sa compagne s'efforcèrent de se donner l'air le plus ours possible pour ne pas éveiller leurs soupçons, et se mirent comme eux les pattes entre les mains. De temps en temps un ours



BRULANTE DÉCLARATION ESQUISSÉE PAR FARANDOUL SUR L'ÉPIDERME DE LA JEUNE APACHE

poussait un hurlement de douleur et cherchait avec colère autour de lui s'il ne restait pas quelque ennemi.

Pour sortir de ce nouveau danger, Farandoul faisant signe à la Lune-qui-se-lève de l'imiter poussa quelques grognements et se leva avec fureur comme pour se mettre à la poursuite des ennemis.

Un vieil ours les suivit. Depuis quelques minutes il faisait le beau et paradait devant la Lune-qui-se-lève, qui, l'on s'en souvient, s'était introduite dans la fourrure de l'ourse.



Une famille d'ours.

Sans parler, les trois ours se dirigèrent vers le Colorado, suivis du petit ourson. Le but de Farandoul était de retrouver le radeau et de reprendre la navigation au plus vite.

L'ours faisait toujours le galant, mais Farandoul n'avait qu'un grognement à pousser pour le faire rentrer dans le devoir. Bientôt ils atteignirent la rivière et retrouvèrent l'embarcation. L'ours regardait les préparatifs sans comprendre, mais quand il vit ses compagnons sauter dans le radeau, il emboîta le pas sans hésiter.

— Bah ! dit Farandoul, laisse-le venir, c'est un ami !

La journée se passa bien. Pendant que la Lune-qui-se-lève veillait, Farandoul pagayait, au grand étonnement du grizly.

Vers le soir on approcha des rapides. Farandoul dut se rapprocher de la rive droite du fleuve pour éviter d'être entraîné par le courant. Tout à coup il se sentit tirer par le bras, c'était la Lune-qui-se-lève qui lui montrait une vingtaine d'Indiens galopant dans la plaine.

— Les Apaches! murmura-t-il, diable!

Les Indiens, parvenus à 50 mètres du bord, s'étaient arrêtés, surpris à la vue de ce radeau manœuvré par des ours. Le véritable grizly, se souvenant de la bataille du matin, poussait des rugissements de fureur.

Un Apache, que les deux fugitifs reconnurent en même temps, parlait avec volubilité et semblait donner l'ordre d'ouvrir le feu sur le radeau.

— Bison-Rouge! s'écria Farandoul, et saisissant sa carabine il tira sur son ennemi, mais Bison-Rouge avait fait un bond de côté et la balle frappa un guerrier à côté de lui.

Impossible de traverser le fleuve pour se mettre à l'abri sur l'autre rive, vers l'autre bord un courant d'une violence inouïe précipitait les eaux vers les chutes situées à 200 mètres plus loin, dans un endroit où le Colorado, reserré entre des blocs de rochers couverts de sapins, tombait avec un bruit épouvantable d'une très-grande hauteur.

En une seconde Farandoul jugea la situation. Un de ces arbres était tombé en travers du fleuve et formait une espèce de pont sous l'arche duquel s'engouffraient les flots écumants. S'ils pouvaient atteindre l'arbre ils étaient presque sauvés, le passage étant d'une défense facile.

— Abordons! cria Farandoul, et lâchons-leur le grizly.

En deux minutes ce plan fut exécuté. Les Indiens, arrêtés autour du blessé, virent tout à coup venir sur eux le grizly pendant que les deux fugitifs couraient vers les chutes.

Quelques coups de feu éclatèrent, leur compagnon le grizly luttait avec les Apaches.

Farandoul et la Lune-qui-se-lève étaient à peine arrivés aux chutes, qu'ils aperçurent les Apaches accourant au galop ; le grizly était mort! il n'y avait pas un instant à perdre. Il fallait passer sur l'autre rive, et pour cela s'aventurer sur l'arbre, un vieux pin, tombé de vieillesse, qui ne tenait plus que très-imparfaitement.

Le cri de guerre retentissait derrière eux ; sans s'inquiéter du balancement de l'arbre, des tourbillons d'écume et du bruit de la chute, les fugitifs traversèrent la cataracte sur ce pont fragile. Aussitôt sur l'autre rive, abrités par un bloc de rocher, ils attendirent l'ennemi le fusil à la main.

Pendant que les Apaches descendaient de cheval et se concertaient, Farandoul s'aperçut, à sa grande joie, que le rocher derrière lequel ils se trouvaient, seul point d'appui de l'arbre, remuait et vacillait, prêt à s'écrouler au moindre choc.

— Cette fois nous sommes sauvés, dit-il, laissons-les venir !

On a deviné le plan de Farandoul, nous allons maintenant en voir l'exécution.

Les Apaches s'étaient décidés ; n'apercevant plus les fugitifs, ils pensaient qu'ils avaient continué leur course parmi les rochers de la rive gauche.

Bison-Rouge, furieux, avait pris la tête et s'était engagé sur la passerelle aérienne ; derrière lui, quinze Apaches, le fusil à la main, s'avançaient avec précaution.

— Il est temps ! dit Farandoul quand il les vit aux deux tiers de la traversée.

Et réunissant leurs forces, les deux fugitifs donnèrent une vigoureuse impulsion au rocher qui soutenait l'arbre. Le bloc vacilla et basculant sur lui-même roula dans la rivière. Les Apaches poussèrent un grand cri, un seul !... l'arbre avec un bruit épou-



Sur le radeau.

vantable s'écroulait dans les tourbillons d'écume de la chute, avec tous ceux qu'il portait!

Aucun incident ne vint troubler le reste du voyage de nos deux fugitifs. Un matin, quelques balles sifflèrent bien encore au-dessus de leurs têtes, mais elles leur étaient envoyées par des blancs, des trappeurs qui, dans l'espérance de leur enlever leurs fourrures, avaient suivi la piste des deux faux grizlys.

Farandoul, comprenant leur erreur, s'empressa de leur faire des signaux; à la vue du drapeau parlementaire arboré par un ours, parlant anglais et espagnol, les trappeurs stupéfaits cessèrent le feu.

On s'entendit bientôt. Les coureurs des bois leur apprirent qu'ils se trouvaient au milieu de la Sierra Verde, dans l'État du Nouveau-Mexique; l'un d'eux offrit de les conduire en deux jours à Santa-Fé, capitale de l'État. L'offre fut acceptée, et deux jours après la ville de Santa-Fé voyait entrer avec stupeur, dans ses murs, deux ours portant la carabine en bandoulière.

Quand la vérité fut connue, les deux ours devinrent les lions de la ville. Des banquiers s'empressèrent de mettre leurs caisses à la disposition de Farandoul, en attendant que la Banque de New-York lui eût envoyé des fonds.

La première pensée de Farandoul fut de télégraphier à Mandibul à Salt Lake City. La réponse ne se fit pas attendre. Mandibul et ses compagnons, à la nouvelle de la disparition de leur chef, étaient partis en abandonnant leurs épouses, Trabadec lui-même avait quitté son logis et ses négresses!





Arrivée en pays civilisé.

IV

Duel gigantesque à la locomotive.
La crise farandouliste.
Les trois cheveux d'Horatius Bixby.

Farandoul retourna au télégraphe; une dépêche ainsi conçue fut envoyée à Brigham Young :

Scélérat, qu'as-tu fait de mes dix-sept femmes ?

Farandoul. Réponse payée.

Brigham Young répondit par un télégramme où perçait son astucieuse hypocrisie.

Monsieur,

Après la fugue incompréhensible qui nous fit voir que vous n'étiez pas un mormon sincère, vos épouses, rougissant d'avoir été un seul instant unies à un homme aussi dépourvu de convictions, demandèrent à divorcer. Un honorable mormon, Mathéus Bikelow, nommé évêque à votre place, leur a ouvert son foyer, il les a épousées et ne les abandonnera pas !

Encore une fois, Monsieur, votre conduite a été indigne et je ne vous engage pas à vous représenter dans la cité des Saints.

Brigham Young.

Le port étant payé, Brigham, comme on le voit, n'avait pas lésiné sur les mots. Farandoul se rejeta sur Bikelow, et lui réclama ses dix-sept femmes.

Un échange de notes d'abord aigres-douces et bientôt menaçantes eut lieu entre les deux rivaux. Bikelow, poussant l'ironie jusqu'au sarcasme, proposa de rendre une des épouses, probablement la dix-septième, celle que Farandoul avait reçue par-dessus le marché.

Farandoul bondit à cet outrage.

Les employés du télégraphe durent frémir en transmettant cette laconique réponse à l'insulteur :

— C'est ta vie qu'il me faut, misérable ! Fais ton testament !

FARANDOUL.

Pendant huit jours le télégraphe fut accaparé par les deux adversaires. Bikelow acceptait le défi, mais ne finissait pas de se décider pour une arme quelconque ; Farandoul proposa successivement le tomahawk, la carabine, le canon, la baliste, la catapulte, le navire cuirassé, le ballon, etc., etc.

Les journaux s'étant mêlés de l'affaire, dans toutes les villes des États-Unis, on ne parla bientôt plus que de ce duel ; comme on commençait à plaisanter Bikelow, si difficile sur le choix des armes, celui-ci finit par proposer le duel classique à l'américaine, demandant que les deux adversaires, armés chacun d'une carabine, partissent en même temps, l'un de New-York et l'autre de San-Francisco, et se cherchassent dans tout le territoire yankee,

Voici la réponse de Farandoul :

Idée acceptée en principe, avec une petite modification seulement. Chaque adversaire sera monté sur une locomotive. Les deux trains partiront à la même heure de New-York et de San-Francisco, pour se heurter au milieu de la ligne du *Central pacific Railroad.*

FARANDOUL

Bikelow était pris. Il ne put refuser encore, ses comités ne lui eussent pas permis. Nous avons oublié de dire que par suite de l'émoi que cette affaire avait jeté dans le pays, des comités s'étaient formés dans toutes les villes. Il n'y avait plus aux États-Unis que des Farandoulistes et des Bikelowistes, chacun ayant pris parti pour l'un ou pour l'autre des deux adversaires.

Que faisait la *Lune-qui-se-lève* pendant le cours de ces négociations? Pendant que Farandoul partageait ses instants entre ses comités et le télégraphe, la brune enfant passait son temps à se faire photographier par les

artistes de Santa-Fé dans tous ses costumes, en ourse, dans le grand costume indien, et dans la splendide toilette de dame civilisée que les élégantes de Santa-Fé lui avaient offerte par souscription. La Lune-qui-se-lève aimait les arts, un artiste américain, chef de l'école des sensationnistes, lui faisait son portrait à l'huile; dans le cours des séances, cet artiste se plut, par jalousie d'école, à critiquer les peintures par lesquelles Farandoul avait déclaré son amour à la



jeune Apache, et jeta ainsi dans son cœur les premiers germes des dissentiments qui devaient éclater plus tard.

Cependant, l'émotion causée aux États-Unis par la querelle entre Farandoul et Bikelow avait eu pour résultat d'instruire Mandibul et sa troupe du sort de leur capitaine. Depuis trois mois, les braves marins, partis à la recherche de Farandoul, battaient inutilement l'estrade dans les montagnes Ro-

Dernière mésaventure avec les Apaches (d'après les journaux illustrés américains)

cheuses ; le seul indice qu'ils eussent relevé avait été la rencontre d'un Indien qui portait, tatoué sur la poitrine, le portrait du général Mandibul. Malheureusement, comme il ne parlait que l'apache, on n'avait pu tirer de lui aucun renseignement.

Les marins commençaient à désespérer, lorsqu'un jour, arrivant dans une petite localité de l'État de Nevada, leurs regards tombèrent sur de grandes affiches portant ces mots :

GIGANTIC DUEL

FARANDOULIST COMITTEE.

« Hurrah for Farandoul ! Farandoul for ever !

« Le président du comité Farandouliste fait savoir que le *great meeting* « des comités Farandoulistes a obtenu de son champion la permission d'ajou- « ter à la locomotive qui l'emportera contre son ennemi Bikelow, une « suite de wagons pour les adhérents. Hurrah ! le jour du gigantesque duel « approche ! »

« C'est pour le 15 prochain !

« Farandoul est déjà à New-York ! Tremblez, Bikelowistes ! »

— Au chemin de fer ! s'écria Mandibul, vite un train pour New-York !

Voilà comment, six jours après, Farandoul et Mandibul tombaient dans les bras l'un de l'autre. En route les journaux avaient mis les marins au courant de la situation.

— Nous réclamons le premier wagon ! s'écria Mandibul.

— J'allais vous le proposer, répondit Farandoul.

Une heure fut consacrée aux explications; chacun raconta ses aventures. Farandoul plaisanta Mandibul qu'il appela mormon par contumace; Mandibul, en apprenant que c'était Brigham Young qui avait tenté de faire disparaître Farandoul, proposa d'aller mettre Salt Lake City à feu et à sang.

Farandoul le calma.

— Laissons cela, dit-il, et revenons à notre Bikelow, l'infâme ravisseur de mes dix-sept épouses. Voici où en sont les choses. Tous les préparatifs sont faits, le départ aura lieu le 15 juin prochain, c'est-à-dire dans huit jours, et nous devons nous rencontrer, si les calculs des ingénieurs sont justes, le 17 juin vers sept heures du soir; je vais avertir le délégué de mes comités, le savant ingénieur Horatius Bixby, mon témoin avec mon vieil ami Mandibul !

Jamais émotion plus grande n'avait remué la population des États-Unis. On se serait cru en pleine élection présidentielle; partout des meetings, des réunions de comités, de sous-comités, de contre-comités, ou de simples adhérents à l'un ou à l'autre des deux partis. A New-York, certains quartiers étaient entièrement acquis aux Farandoulistes, tandis que d'autres tenaient pour Bikelow; de là des manifestations tumultueuses, des processions se terminant généralement par des collisions entre les deux partis.

Dans les rues, des banderoles et des drapeaux aux couleurs de chaque parti flottaient aux fenêtres, le soir on illuminait; parmi les lampions le nom du préféré se lisait en lettres gigantesques dans des girandoles de feu ou sur d'immenses transparents.



Mattheus Bikelow et les dix-sept ingrates.

Les comités fonctionnaient avec rage. Un conseil d'ingénieurs avait été adjoint à chacun des adversaires, et les deux conseils réunis, après quinze jours et quinze nuits de délibérations, avaient réglé toutes les conditions du combat, l'heure du départ, la quantité et la qualité de charbon, la vitesse à obtenir, etc., etc. Tous les calculs avaient été faits avec une telle précision qu'on avait pu déterminer le point exact de la rencontre. Le choc devait avoir lieu à Devil's Bridge, le pont du diable, sur la rivière de Nebraska. Les locomotives, montées par un mécanicien et un chauffeur d'élite, étaient armées d'un obusier de montagne placé sur un affût pivotant, inventé pour la circonstance par le témoin de Farandoul, Horatius Bixby.

Les adversaires devaient commencer le feu aussitôt qu'ils s'apercevraient;

l'obusier se chargeant par la culasse, c'était, on le voit, une vingtaine de coups à échanger.

Un nombre déterminé de wagons était mis à la disposition des comités, chacun des adversaires marcherait donc au combat avec ses soutenants.

Bien entendu, des trains de plaisir avaient été organisés dans toutes les grandes villes pour le lieu de la rencontre. Des tribunes avaient été établies sous le Devil's Bridge, sur les deux rives de la Nebraska. Les meilleures places étaient cotées 20 dollars, et les dernières, à une demi-lieue du pont, 50 cents seulement. Les paris allaient grand train et les agences de poules se promettaient de forts bénéfices.

La Lune-qui-se-lève avait d'abord été quelque peu froissée de voir Farandoul réclamer ses dix-sept autres épouses, mais elle avait fini par se rendre à ses raisons ; comprenant que c'était surtout pour le principe et pour ne pas laisser une telle injure impunie, que Farandoul réclamait ces dames, elle faisait maintenant des vœux pour son succès et demandait à l'accompagner sur sa locomotive. Farandoul refusa, mais donna des ordres pour qu'une tribune d'honneur fût réservée pour elle à Devil's Bridge.

Le grand jour approchait. Il était temps, la population haletante ne s'occupait plus d'autre chose, la session des chambres avait été interrompue, et le monde des affaires subissait ce qu'il appelait la crise farandouliste.

Le 13 juin vint, puis le 14; à New-York, des groupes stationnèrent toute la nuit devant l'embarcadère, enfin le 15, à sept heures du matin, une voiture, accueillie par d'immenses acclamations, amena au Railway, Saturnin Farandoul et ses témoins Mandibul et Horatius Bixby.

D'autres voitures suivaient, contenant les heureux délégués des cinq cents comités farandoulistes, témoins supplémentaires. Des reporters de tous les journaux assiégeaient la gare pour obtenir des places. On dut se serrer un peu dans tous les wagons. Une ancienne connaissance attendait Farandoul, c'était notre ami Dick Broken, son ancien ministre de l'intérieur, arrivé d'Australie le matin même, et qui se trouvait chargé par M. Bennett, directeur du *New-York Herald*, de suivre toutes les péripéties de l'affaire.

Le reporter du *New-York Herald* obtint, en qualité d'ami, une place sur la locomotive.

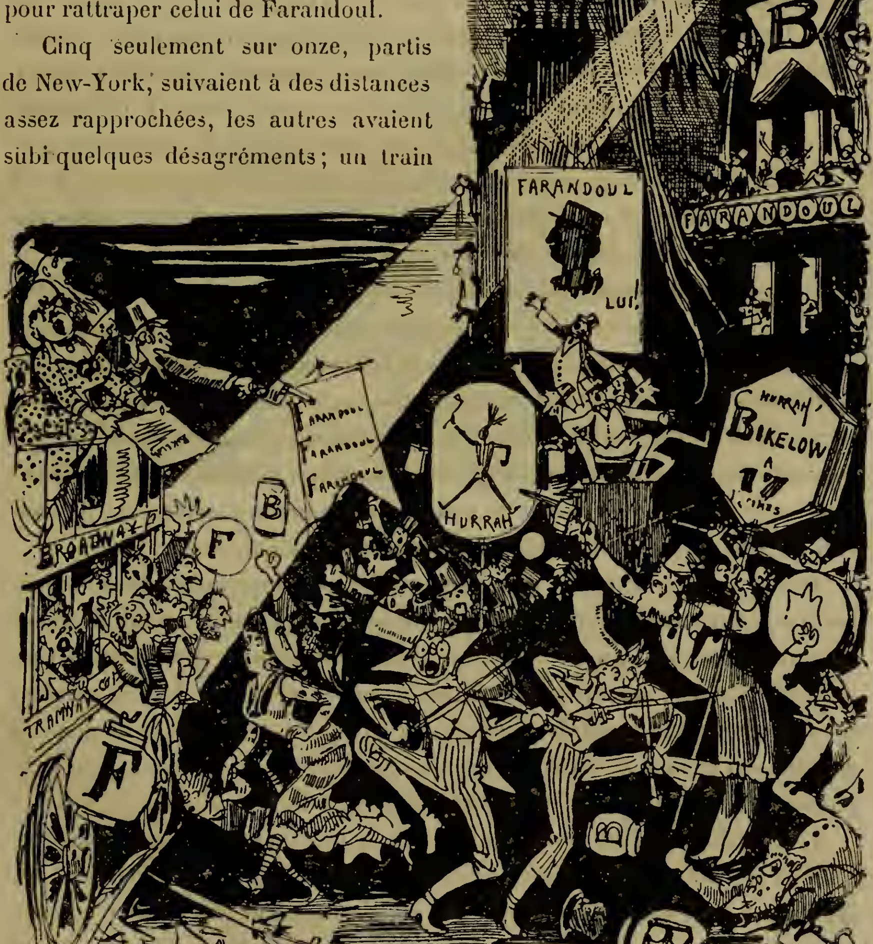
A huit heures précises, un coup de sifflet annonça le départ ; au milieu d'un ouragan de cris et d'acclamations, le train partit à toute vapeur.

Farandoul et ses témoins, debout près de l'obusier, sur la petite plate-forme de la locomotive, saluaient la foule en délire. La fumée de la locomo-

tive n'eut pas plutôt disparu à l'horizon, que des trains spéciaux, commandés par des parieurs, s'engagèrent sur les rails à sa poursuite.

Pendant deux nuits et trois jours, le train roula sans s'arrêter plus de quelques minutes à trois ou quatre stations; derrière lui, s'échelonnaient les trains des parieurs, luttant de vitesse pour rattraper celui de Farandoul.

Cinq seulement sur onze, partis de New-York, suivaient à des distances assez rapprochées, les autres avaient subi quelques désagréments; un train



Agitation farandouliste aux États-Unis.

avait déraillé, deux autres s'étaient heurtés en se poursuivant et restaient en détresse à demi brisés sur la voie, barrant le passage aux trois derniers.

Deux cent mille personnes s'étaient donné rendez-vous à Devil's Bridge. Les tribunes étaient bondées de spectateurs accourus dès le matin du 17 juin. Bikelowistes et Farandoulistes se montraient avec intérêt dans la tribune d'honneur de la rive droite, la Lune-qui-se-lève en grand costume indien, et, précisément en face d'elle, de l'autre côté de la Nebraska, dans une tribune gardée par des Bikelowistes dévoués, Mmes Bikelow, les dix-sept épouses divorcées de Farandoul, causes de tout le mal.

A six heures, l'anxiété était à son comble. Le télégraphe avait signalé les deux trains à des stations assez rapprochées ; tout allait bien ; leur marche avait été parfaitement calculée, et l'on pouvait annoncer le choc pour six heures quarante-huit minutes. Pendant la dernière demi-heure, le télégraphe ne cessa de fonctionner, signalant la marche des trains de bureau en bureau.

Enfin, à six heures quarante et une minutes, un immense cri s'éleva, suivi d'un silence effrayant. A droite et à gauche, des coups de sifflet prolongés venaient de traverser les airs de leurs notes stridentes.

Un coup de canon succéda, puis deux, puis quatre, les adversaires s'étaient aperçus et le combat commençait. Les deux trains étaient en vue maintenant, pour les spectateurs palpitants établis sur les rives de la Nebraska dans les arbres et sur les collines environnantes. Les deux trains arrivaient avec une vitesse foudroyante, laissant derrière eux comme un sillage de fumée tourbillonnante ; de dix secondes en dix secondes, un éclair jaillissait d'une des locomotives, tandis que s'en élevait un petit nuage de fumée blanche, une détonation retentissait, et le sifflement d'un obus traversait l'air.

Des lorgnettes fiévreuses suivaient les péripéties du combat. Déjà la locomotive de Farandoul avait perdu un morceau de sa cheminée, résultat que les Bikelowistes avaient accueilli par un retentissant hourra. A six heures quarante-six minutes, quelques kilomètres à peine séparaient les deux trains, Farandoul envoya un dernier obus qui, on l'a su plus tard, enleva le chapeau de Bikelow ; celui-ci répliqua par une dernière série de quatre obus, dont l'explosion faillit mettre en miettes deux des wagons farandoulistes.

Le chauffeur de Farandoul avait été tué, le mécanicien, homme d'énergie, suffisait à tout. A six heures quarante-sept minutes, le correspondant du *New-York Herald* lança encore un pigeon-voyageur ; le pauvre oiseau, échappé par miracle au dernier obus de Bikelow, porta à Omaha-City la courte dépêche suivante :

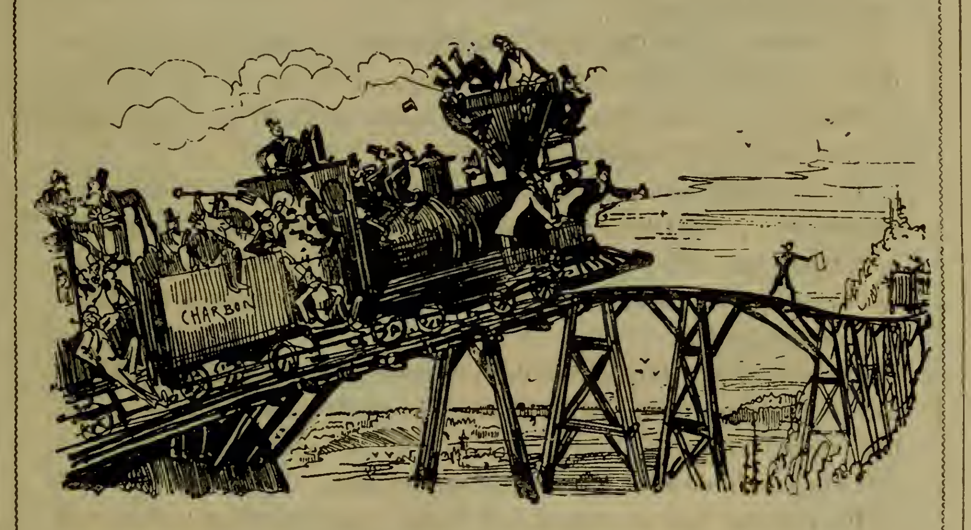
« Six heures quarante-sept minutes *All right!* Farandoul va bien Reçu sept obus, un sur locomotive et six dans wagons de parieurs. Beaucoup de fumée s'échappe des wagons, connaissons pas encore dégât ! Dans une minute le choc ! »

DICK BROKEN.

Trente secondes s'écoulèrent encore.

Les deux trains, séparés maintenant par un très-court espace, allaient se jeter l'un sur l'autre comme deux monstres de feu.

Le Devil's Bridge restait à franchir; le train de Bikelow s'y engagea le pre-



Onze trains luttaient de vitesse.

mier; un épouvantable craquement se fit entendre, le tablier du pont s'affaissait sous le poids de ses wagons trop chargés! Au moment où la locomotive de Bikelow, parvenue à l'extrémité du pont, se trouvait presque face à face avec celle de Farandoul, les câbles de fer, horriblement tendus, se brisèrent avec fracas, et le pont, s'affaissant tout à fait, versa son chargement dans l'abîme.

Une clameur telle que jamais les échos de ces montagnes n'en avaient entendu s'éleva dans les airs. Le train de Farandoul, rapide comme l'éclair, avait franchi le gouffre !

Le train bikelowiste, en tombant, lui avait pour ainsi dire servi de tablier, ou plutôt, par l'effet de la vitesse acquise, le train de Farandoul avait sauté sur l'autre rive.

Déjà ses derniers wagons disparaissaient à l'horizon!

Quant aux Bikelowistes, leurs soixante wagons s'étaient écroulés d'une hauteur de cent cinquante pieds dans la Nebraska. . . . .

. . . .

A dix kilomètres au delà du pont, la locomotive de Farandoul, enfin domptée, s'arrête avec de sourds grondements; on saute à terre et l'on se félicite. La victoire des Farandoulistes est complète!

Farandoul et Horatius Bixby se jettent dans les bras l'un de l'autre. Dick Broken, assis sur l'obusier, rédige une dépêche qu'il envoie par pigeon au *New-York Herald;* cela fait, il descend joindre ses félicitations aux bruyantes acclamations des autres.

— Maintenant que l'honneur est satisfait, dit Farandoul, je renonce aux dix-sept ingrates; qu'on le télégraphie à Brigham Young.

Quatre jours après, Farandoul et ses témoins faisaient, avec la Lune-qui-se-lève, leur entrée triomphale à New-York.

La crise farandouliste n'était pas terminée; on liquidait la situation; les Bikelowistes, perdant des sommes fabuleuses, ne cachaient nullement leur fureur, tandis que chez les Farandoulistes, heureux et fiers, on ne parlait de rien moins que de porter la candidature de Saturnin Farandoul à la présidence des États-Unis.

Les anciens comités refusaient de se dissoudre et prétendaient devenir des comités électoraux en vue de l'élection présidentielle qui devait avoir lieu six mois après.

La popularité de notre héros était donc immense.

Par malheur, tous ces événements avaient considérablement ébréché la fortune gagnée au Brésil. Bien des milliers de dollars avaient été engloutis, non-seulement à Salt Lake City, mais encore dans toutes les dépenses nécessitées par le duel, dépenses que, par fierté, notre héros n'avait pas voulu laisser à la charge des comités.

D'un autre côté, la position de chef constitutionnel d'un état soumis au parlementarisme ne le tentait pas; ses instincts d'homme d'action l'en éloignaient absolument. Au grand mécontentement de ses partisans, Farandoul déclina donc toute candidature.

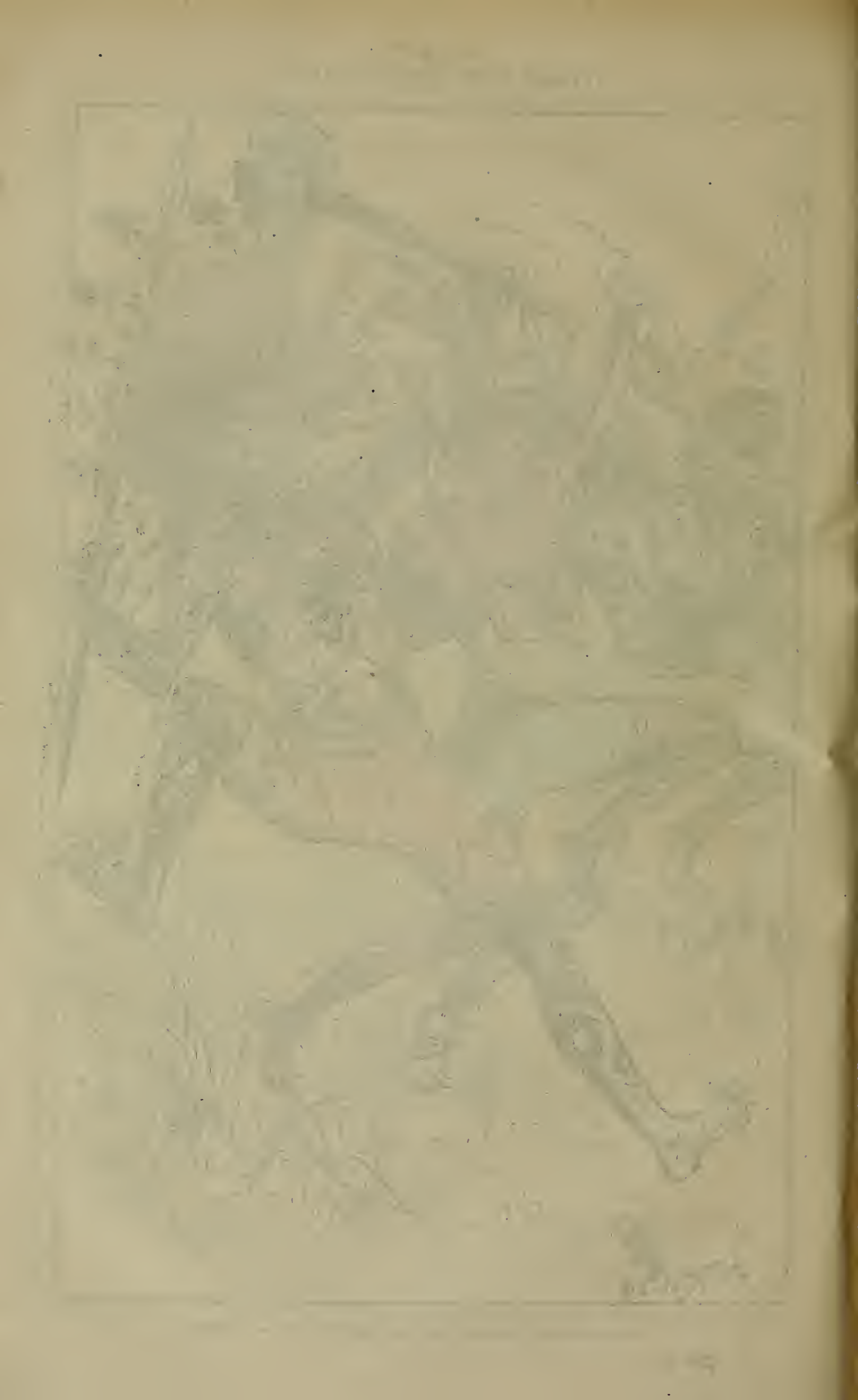
Il était engagé dans cette résistance par son nouvel ami Horatius Bixby, le savant ingénieur du Central Pacific Railroad.

Pendant les deux jours et les trois nuits passés ensemble sur la locomotive, ils avaient eu le temps de se juger et de s'entendre.

Cet Horatius Bixby était réellement un homme des plus remarquables. Vé-



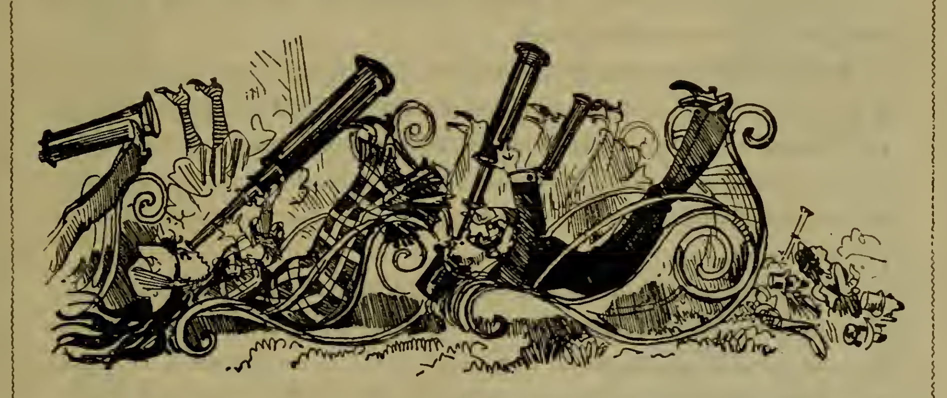
LES APACHES ENTRANT DANS LE SENTIER DE LA GUERRE.



ritable type du Yankee pur sang, et avec cela ingénieur, inventeur, constructeur du plus rare mérite, savant à tous crins, il joignait à la grandeur et à la profondeur des idées, l'audace et l'obstination dans l'action qui caracterisent sa race aventureuse.

Son histoire était connue de toute l'Amérique. Il avait jadis, par un exemple frappant, fait éclater la grandeur et la puissance de la SCIENCE à l'aide de laquelle l'homme peut, avec les moyens les plus minces, et même sans moyens du tout. avoir raison de toutes les difficultés, surmonter triomphalement tous les obstacles!

Vers 1850, Horatius Bixby, explorant à la recherche de l'or les plaines de la Sonora, au Mexique, avait eu l'ennui de tomber entre les mains d'une troupe de féroces Indiens, après un vif combat dans lequel tous les hommes de l'expédition avaient été tués et scalpés.



Les places à vingt dollars sous le Devil's Bridge.

Bixby, étendu sur le sol par la première volée de flèches, était revenu à la vie après le départ des Indiens. Entièrement nu, couvert de blessures et même scalpé, il s'était traîné mourant aussi loin que possible du lieu du massacre; la découverte d'un canot indien l'avait sauvé; il s'était couché sans forces au fond de la frêle embarcation et s'était abandonné aux caprices des flots.

Bien des heures après, quand il sortit de son évanouissement, il se trouvait en pleine mer, secoué par une tempête affreuse.

Bixby avait l'âme chevillée au corps; il résista aux souffrances, de même que son canot triompha des coups de mer. Après douze ou quinze jours de navigation une terre apparut, ou plutôt une île, un rocher désert, sans cesse battu par les immenses lames du Pacifique.

Bixby débarqua et ses premiers soins furent pour se chercher un abri dans lequel il pût se reposer de ses fatigues. Huit jours après, il était en bonne voie de guérison ; ses plaies s'étaient cicatrisées, l'appétit était revenu et le convalescent explorait son domaine à la recherche d'une nourriture quelconque.

L'île était absolument déserte. Bixby, tout nu et tout scalpé qu'il fût, ne désespéra pas. Il se mit courageusement à l'œuvre pour se créer une existence robinsonne aussi confortable que possible.

Il s'aperçut que les Indiens l'avaient incomplétement scalpé et qu'il lui restait trois cheveux. Ces trois cheveux, avec un canif ramassé sur le lieu du combat, formaient ses seules ressources. Ce faible secours suffit pourtant à le tirer d'affaire par des prodiges d'industrie que la science seule peut expliquer.

Ce fut là l'unique point de départ des merveilles qu'opéra ce Robinson servi par les moyens scientifiques.

Avec les trois cheveux, Bixby fabriqua d'abord un piége à l'aide duquel il attrapa quelques oiseaux, dont les plumes servirent à tresser une corde pour un arc fabriqué avec le canif; les flèches furent armées de leurs os aiguisés. Des animaux plus forts furent abattus et bientôt Bixby se vit confortablement nourri et vêtu avec une élégance suffisante pour une île aussi peu fréquentée.

En deux ans son île fut transformée. Bixby avait une maison, des meubles, des poteries de fer et d'étain, une espèce d'usine métallurgique, une fabrique de sucre, etc.; il avait exploité le minerai de fer et les gisements de houille qu'il avait découverts et l'avenir industriel de son île se trouvait assuré Déjà même il songeait à la doter de quelques lignes de chemins de fer, mettant ses différentes maisons en communication, et d'un télégraphe électrique Ses longues soirées avaient été consacrées à la culture des arts d'agrément, lesquels consistaient, pour cet homme aussi positif qu'éminent, en mathématiques transcendantes, études statistiques, études de physique et de chimie, etc. Une seule chose le tourmentait, nul confident ne se trouvait à sa portée pour épancher dans le sein de cet ami la joie de ses triomphes, l'enthousiasme de ses découvertes scientifiques.

Robinson avait eu Vendredi, et Bixby semblait condamné à la solitude. Notre énergique savant résolut de combler cette lacune, il médita deux jours et inventa le phonographe !

Disons-le tout de suite, ce phonographe n'est pas le simple instrument

que nous connaissons, mais un phonographe complet, encore inconnu en Europe, car Bixby, préoccupé de nouveaux problèmes, négligea, lors de son retour aux États-Unis, de prendre brevet pour cette admirable invention ; un de ses confrères, le savant Edison, surprit en partie le secret de sa découverte et lança dans le monde étonné le phonographe que chacun, à Paris, a pu entendre jadis dans la salle du faubourg des Capucines, mais ce phonographe imparfait ne réalise qu'en partie l'invention de Bixby, il répète ce qu'on lui confie et ne répond pas.

Donc Bixby n'avait plus besoin de compagnon, son phonographe était son Vendredi. Plus d'ennui, plus de solitude, il avait un confident pour son âme exubérante; toutes ses pensées, il pouvait les confier à son phonographe et celui-ci, ce qui, encore une fois, le distingue du phonographe vulgaire, lui répondait.

Quand le savant, fatigué, avait soif d'une longue causerie à son foyer, il commençait, avec son phonographe, un doux

La rencontre sur le DEVIL'S BRIDGE.

entretien qui se prolongeait parfois assez avant dans la soirée.

Amené dans ses méditations à songer que bien que la résine, la chandelle, la bougie, le gaz et la lumière oxyhydrique se fussent successivement détrônés sur notre boule comme moyens d'éclairage, les pâles rayons de la lune n'étaient pas plus lumineux qu'au temps lointain des réverbères, Horatius Bixby s'était mis une nouvelle idée en tête, celle d'arriver par un moyen quelconque à perfectionner cette vieille lune, et à l'éclairer à la lumière électrique.

Ce moyen était presque trouvé par notre savant Robinson, lorsqu'un beau jour un navire, intrigué par la vue d'une cheminée d'usine sur une île inscrite comme déserte sur toutes les cartes, mouilla devant l'île Bixby.

Quelques émigrants, en route pour l'Australie, préférèrent coloniser dans cette île si bien préparée; Bixby-City, capitale de Bixby-Island, fut fondée et l'ingénieur ne quitta l'ex-île déserte qu'après avoir assuré la prospérité de la colonie.

Voilà l'homme que Farandoul s'était associé! Horatius Bixby lui avait fait part de la découverte, par lui faite en Patagonie, de mines de diamants d'une telle supériorité de rendement sur celles de la Cafrerie, que les indigènes, pleins de mépris pour des cailloux si communs, en font simplement des balles pour leurs frondes ou des boutons de portes pour leurs cabanes.

Jusqu'alors Horatius Bixby n'avait pu profiter de sa découverte, les difficultés de l'entreprise, les dangers à affronter avec les naturels peu endurants de ces contrées, avaient fait reculer tous ceux à qui cette affaire avait été proposée.

C'était ce qu'il fallait à Farandoul et aux hommes de *la Belle Léocadie*. Farandoul bondit à cette idée et se fit fort de leur consentement.

Huit jours après, une expédition se trouvait en pleine voie d'organisation. Des armes, de la poudre, des vivres, des tentes étaient achetés et le passage arrêté sur un paquebot jusqu'à Buenos-Ayres.

Farandoul commandait en chef avec Horatius Bixby et Mandibul comme lieutenants.

Quant à la Lune-qui-se-lève, la brune enfant ayant demandé avec insistance à suivre l'expédition, le tendre Farandoul avait consenti, sachant bien qu'en aucun cas elle ne deviendrait un embarras et qu'au besoin même, elle se servirait de la carabine et de la hache de guerre avec une désinvolture parfaite.



L'Ile déserte. — Le nouveau Robinson seul avec un phonographe.

V

Trois cent cinquante-huit femmes cernées sur un monticule ! Par quelle suite d'étranges et terribles aventures, ces dames — parisiennes, espagnoles, japonaises, turques, chinoises, se trouvaient ainsi perdues dans les pampas de la Patagonie !

Par une belle matinée de juillet, l'expédition des chercheurs de diamants quittait la ville de Buenos-Ayres et prenait la route de la Patagonie à travers les Pampas. La première moitié du voyage ne fut, pour ainsi dire, qu'une longue partie de plaisir, on marcha vers le sud tout en chassant et ce ne fut que deux mois après le départ, que l'expédition arriva sur les bords du Rio-Negro, frontière de la Patagonie.

Les difficultés devaient commencer là. Le Rio-Negro, grossi par des pluies récentes, gonflé par les nombreux affluents qui lui viennent des montagnes, avait quitté son lit trop étroit et couvrait les plaines à perte de vue. L'expédition remonta le fleuve dans l'espoir de trouver un passage. Partout de l'eau ; à peine voyait-on de temps en temps quelques bouquets d'arbres ou quelques monticules émerger de l'immensité des flots.

Depuis huit jours l'expédition n'avait pas rencontré âme qui vive ; plus

de gauchos, plus d'Indiens en maraude, plus de haciendas, plus de ces grands troupeaux de bœufs rencontrés dans le nord !

Cependant le matin du cinquième jour, Mandibul, qui courait en avant pour reconnaître le terrain, entendit à sa grande surprise quelques coups de feu dans le lointain. Il revint au galop vers Farandoul, l'expédition s'arrêta et chacun prêtant l'oreille entendit de nouvelles et plus nombreuses détonations.

Sans dire un mot toute la troupe partit au galop.

On s'était engagé, sans s'en apercevoir, sur une longue bande de terrain, cernée par les eaux du fleuve. Farandoul le vit bientôt, mais espérant qu'elle le conduirait vers le lieu du combat, il poussa toujours en avant. La langue de terre allait en s'amincissant, ce ne fut bientôt plus qu'une chaussée étroite, perdue entre deux lacs aux eaux tumultueuses.

Enfin, à plus d'un kilomètre en avant on aperçut une masse confuse de chariots réunis sur un petit monticule boisé. Quelques coups de feu s'entendaient encore, Farandoul et Mandibul, très-intrigués, enfoncèrent leurs éperons dans le ventre de leurs montures et dévorèrent l'espace.

Le monticule formait l'extrême pointe de la langue de terre arpentée par les marins. C'était même une sorte d'île, car il fallut faire quelques centaines de mètres avec de l'eau jusqu'aux genoux.

Du monticule on avait vu venir les deux cavaliers. Un certain tumulte s'était produit que Farandoul apaisa en criant de loin : Amigos ! Amigos !

Arrivés à quelques pas de l'îlot, Farandoul et Mandibul s'arrêtèrent stupéfaits... Sur ce monticule, doublement attaqué par l'inondation et par de sauvages ennemis, il n'y avait que des femmes abritées derrière une cinquantaine de chariots.

Cent, deux cents, trois cents femmes, au moins, et pas un homme ! ... des femmes de toutes les nationalités, couvertes de tous les costumes imaginables, parlant toutes les langues du globe.

Farandoul et Mandibul se frottaient les yeux. Qui pouvait s'attendre à rencontrer, au bout de l'Amérique méridionale, des dames en toilette européenne, des Orientales en costume de harem, des Chinoises, des femmes hindoues, des Mexicaines, des Indiennes du nord ! etc., etc.

Qui pouvait les avoir amenées si loin de leurs patries respectives dans ces régions inconnues?

Ces dames, au comble de l'émotion, se pressaient autour des marins et semblaient leur demander de les secourir.

Un coup de fusil retentissant à quelque distance fit pousser à toutes ces femmes effarouchées de nouveaux cris d'effroi. Farandoul s'arracha de leurs bras et courut dans la direction du coup de feu.

Au bord de l'eau, derrière un chariot vide, deux hommes étaient embusqués. Ils se levèrent d'un bond en entendant marcher près d'eux.

— Amigos ! répéta Farandoul.

Deux mains se tendirent vers lui.

— Nous sommes poursuivis, nous et nos compagnes, par une bande de gauchos! dit en anglais celui qui paraissait être le chef, et si vous venez pour nous aider à les repousser, vous êtes les bienvenus !

— Bien le bonjour, dit l'autre en français, vous allez nous aider à taper



Trois cent cinquante-huit femmes épouvantées!

sur ces mauvais gueux de gauchos, qui veulent nous chipper ces dames.

— Au plus pressé ! dit Farandoul, je n'y comprends rien, mais nous nous expliquerons après !

Farandoul descendit au bord de l'eau, et d'un seul coup d'œil, comprit la gravité du péril où se trouvaient les réfugiés de l'îlot.

Le bras de la rivière débordée n'avait guère plus de deux à trois kilomètres de ce côté, et quelques îles formées par d'autres buttes raccourcissaient encore la distance.

Sur le plus rapproché de ces îlots, se pressait une nombreuse troupe d'hommes à cheval, augmentée de minute en minute par d'autres cavaliers venant de la rive opposée avec de l'eau jusqu'au poitrail. Une douzaine d'hommes armés de fusils et de lances encombraient une barque qui naviguait lentement vers les chariots.

Les marins se montrèrent tout à coup au bord de l'eau et ouvrirent le feu. A la vue de ces nouveaux adversaires les hommes de la barque rebroussèrent rapidement chemin.

— Nous pouvons maintenant causer tranquillement, dit Farandoul ; dites-moi, je vous prie, comment vous vous trouvez dans ce guêpier, j'ai soif d'explications !

L'homme à qui s'adressait Farandoul ne se pressait pas de répondre, il boutonnait sa redingote et remettait ses gants.

— Monsieur, dit-il enfin, daignez croire à toute ma reconnaissance ; votre arrivée imprévue nous a tirés d'un grand danger. Vous avez dû voir, monsieur, dans quel émoi se trouvaient nos compagnes.

— Oui, elles devaient avoir un rude trac, dit le Français.

— En effet, répondit Farandoul.

— Eh bien ! monsieur, ces misérables gauchos que vous voyez là-bas nous poursuivent pour nous arracher nos malheureuses compagnes.

— Mais, interrompit Farandoul, comment vous trouvez-vous ici dans les pampas américaines, avec des Africaines, des Chinoises, et même des Européennes, si j'ai bien vu ?... Pourquoi n'êtes-vous que deux pour escorter une si nombreuse cargaison... pardon ! collection de jeunes et jolies dames ? Voilà ce que je ne comprend pas...

— Comment ! dit le Français, vous ne nous avez pas reconnus ?

— C'est vrai, reprit le chef, excusez cet oubli des convenances ; nous avons oublié les présentations d'usage entre gentlemen.

Farandoul s'inclina.

— Je commence, dit-il, Saturnin Farandoul, rentier,... M. Mandibul, général en retraite ;

C'était le tour du gentleman si formaliste.

— Philéas Fogg, esquire, membre de l'excentric-club, dit-il, voyageant en compagnie de Jean Passepartout, son serviteur et son ami !

Farandoul et Mandibul poussèrent des exclamations de surprise.

— Comment ! s'écria Farandoul, mais je vous croyais rentré... n'avez-vous donc pas gagné votre pari ? n'avez-vous pas fait le tour du monde en quatre-vingts jours ?

— Parbleu ! s'écria Passepartout, certainement, le patron a gagné son premier pari, mais...

— Mais quoi ?

— Mais ayant appris quelque temps après notre retour que le tour du monde, grâce à un léger changement d'itinéraire, pouvait s'effectuer en soixante-dix-sept jours et huit heures, le patron n'a fait ni une, ni deux, il a reparié, il est reparti et moi avec lui !

— Et...

— Et, interrompit Philéas Fogg en se croisant les bras avec désespoir, et nous sommes en route depuis trois ans huit mois et dix-neuf jours !!!

— Et mes becs !!! gémit Passepartout, voilà trois ans huit mois et dix-neuf jours qu'ils brûlent...

— A votre compte, dit Philéas.

— C'est bien ce qui m'embête ! hurla Passepartout en faisant signe de s'arracher les cheveux. Et tout ça, c'est la faute de vos femmes !



Désagréments éprouvés par Philéas Fogg et Passepartout chez les Apaches.

— Silence ! s'écria Philéas, respect aux dames.

— Mais enfin, s'écria Farandoul, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Pour les becs, c'est bien simple, répondit Passepartout ; pensant que ce qui avait porté bonheur à notre premier voyage c'était l'oubli de mon bec de gaz dans ma chambre, en partant pour le second, j'ai allumé tous ceux de la maison, dix-sept becs qui brûlent depuis ce temps-là !

— A votre compte, répéta Philéas.

— Est-ce ma faute, reprit Passepartout, si toutes les femmes veulent se faire sauver par vous ! Voilà le désagrément de la célébrité, il y a toujours quelque dame à tirer d'un mauvais pas. Toujours il nous en tombe sur les bras ! Moi je les enverrais promener, mais le patron tient à sa réputation de sauveteur breveté, et nous sauvons ! nous sauvons !... de vrais terre-neuve, quoi !... Oui, messieurs, nous avons sauvé toutes les dames que vous avez vues aux chariots,... toutes !... j'ai ma liste, c'est moi qui fais l'appel tous les soirs pour qu'il ne s'en égare pas en route, nous en avons trois cent cinquante-huit !!!

— Ventre de phoque ! s'écria Mandibul.

— Oui, trois cent cinquante-huit dames que nous traînons à notre suite dans nos chariots, et qui nous ont valu trois cent cinquante-huit mille désagréments ! Le patron y a mangé toutes ses banknotes, il m'a emprunté tout mon argent de poche, si bien qu'il nous reste pour unique fortune deux piastres Argentines en papier, que tout le monde nous refuse, parce qu'on les croi en imitation, et dix-huit cartouches de revol ver !

— Comment cela ?

— Parbleu ! nous faisons dans nos promenades une telle consommation de coups de revolver ! Vous pensez bien que nous n'avons pas sauvé trois cent cinquante-huit femmes, sans nous flanquer des tripotées avec ceux qui n'étaient pas contents ! il nous a fallu jouer tout le temps du revolver. Je suis un homme d'ordre, j'ai

Les tribulations de Passepartout.



Les tribulations de Philéas Fogg.



fait le compte! nous avons livré cent vingt-huit batailles, sans parler des bagarres, bousculades, poursuites, etc., etc., etc., et nous avons tiré à nous deux, cent cinquante-deux mille coups de revolver!.. Voilà dans quelle situation nous sommes; trois cent cinquante-huit femmes sur les bras, plus le sou et dix-huit cartouches à dépenser... un joli pétrin comme vous voyez! Et les atouts que nous avons reçus! je ne les compte plus... ce qui m'a fait le plus de chagrin, c'est ce que vous allez voir, si vous voulez prier le patron de retirer son chapeau.

Passepartout et Philéas se découvrirent une minute, Farandoul poussa un cri d'horreur, les malheureux étaient scalpés!

— Hein! qu'en dites-vous? reprit Passepartout, c'est ça qui vous détériore la coloquinte!...

— Ça doit vous avertir des changements de température, observa Mandibul.

Suite des désagréments chez les Apaches.

— Oui, c'est une compensation, mais elle est insuffisante ! Pour en revenir à notre voyage, sachez bien que ce n'est pas du tout par partie de plaisir que nous sommes venus jusqu'ici. Toujours poursuivis !... Nous tombons de Sioux en Apaches, d'Apaches en Mexicains, etc., etc., etc. Depuis que nous sommes dans la République argentine nous avons affaire aux Gauchos, nous n'avons sauvé personne, mais ces messieurs, alléchés par la chair fraîche, nous sont tombés dessus ; impossible d'aller à Buenos-Ayres comme nous l'espérions, les Gauchos nous ont traqués dans leurs satanées pampas et je voyais l'instant où nous allions tomber entre leurs pattes avec toute notre pacotille...

— Avec toutes ces dames, interrompit sévèrement sir Philéas Fogg.

— ... Avec toutes ces dames, quand vous êtes arrivés à notre secours ! Par malheur les Gauchos sont nombreux; il y en a bien de quatre à cinq cents de l'autre côté et quand les eaux vont baisser, ce qui ne va pas tarder, nous serons repigés !

— Aussi ne les attendrons-nous pas ! s'écria Farandoul. Laissez-moi faire, je me charge de vous transporter, vous et les trois cent cinquante-huit dames de l'autre côté du Rio-Negro.

— Monsieur, je m'en rapporte à votre honneur de gentleman, dit Philéas, faites comme pour vous !

Farandoul réunit ses marins et leur donna quelques ordres.

Il fut rapidement compris. Pendant que les deux pauvres scalpés observaient avec Farandoul les mouvements des Gauchos, les marins se mirent à l'œuvre.

Les dames se placèrent en un seul point pour ne pas gêner les manœuvres, les chevaux et les bœufs furent entravés. Tout ce que l'on put réunir de cordages servit à solidement attacher les chariots bout à bout et quelques arbres abattus servirent à consolider l'ensemble, qui forma bientôt un radeau à roues capable de porter toute la colonie.

Toute la journée fut employée à ce travail ; un grand sapin devait servir de mât, et les dames travaillaient à faire une grande voile avec les bâches des chariots. Le soir tout était prêt.

Farandoul résolut d'attendre au lendemain pour le départ ; on se réunit autour des feux de bivouac. Les marins ayant été présentés aux dames on passa la soirée très-agréablement.

Passepartout ne tarissait pas. Il tenait à mettre Farandoul au courant de tous les détails de leur odyssée.

— Cette petite brune que vous voyez là-bas, disait-il tout bas à Farandoul, c'est Ernestine, une Parisienne des Buttes-Chaumont! Le patron croit l'avoir sauvée, mais c'est une blague! Vous comprenez, je ne tenais pas à voyager seul, et comme elle voulait bien venir avec nous, je lui ai dit de tâcher de se faire sauver par le patron. Et elle a réussi. Le patron l'a sauvée à Paris, dans un omnibus, et nous l'avons emmenée!... Voyez-vous, ça a été le commencement. Nous avons bien vite sauvé deux Marseillaises, plus une Espagnole sur le paquebot. Celle-ci voulait être la dernière, elle ne voulait pas en laisser sauver d'autres! mais elle s'est résignée à la fin, Mme Aouda lui a fait entendre raison!



Aventures en Chine.

— Comment, Mme Aouda est ici?

— Parbleu! c'est elle qui nous servait d'interprète dans l'Inde! C'est là qu'il faisait chaud! Nous avons sauvé une douzaine de bayadères avec deux éléphants qu'une espèce de rajah voulait épouser de force!

— Les éléphants?

— Non, les bayadères! Quelle poursuite encore, mille becs! A Hong-Kong, nous enlevons trois Chinoises et deux douzaines de petits Chinois de huit jours que nous avons mis en nourrice. Jusque-là nous n'avions pas encore de retard, mais en mer nous tombons entre les mains de pirates commandés par un nommé Bora-Bora, à qui j'espère bien offrir un jour une douzaine de coups de revolver...

— Pas la peine! je l'ai tué, dit froidement Farandoul.

— Pas possible ! tous mes compliments ! Je reprends mon récit : Nous étions donc prisonniers des pirates ; cette canaille de Bora-Bora, non content de nous avoir dévalisés, nous condamna à mort... Je n'ai rien à dire, la chose se fit en grande cérémonie sur les terres et probablement avec le consentement d'un certain Ra-Ta-Fia, rajah de Timor,

— Mon beau-père, dit Farandoul.

— Je ne vous en fais pas mon compliment ! Toujours est-il qu'avec un cérémonial flatteur, nous fûmes exécutés !

— Satané farceur ! observa Mandibul ; voudriez-vous dire que vous fûtes fusillés?

— Mieux que cela, monsieur ! fit Passepartout en se levant avec effort.

— Décapités, alors ?

— Mieux que cela ! demandez à sir Philéas... Voyez ! il courbe la tête, cela veut dire bien des choses !

— Mais enfin, s'écria Mandibul, vous fûtes... ?

— Nous fûmes empalés, monsieur ! ! !

Un murmure d'horreur s'éleva dans l'assistance.

— Mais alors ?... reprit Mandibul...

— Hélas !... heureusement de bons Hollandais survinrent et avec des précautions délicates, nous arrachèrent au supplice !... Bora-Bora s'enfuit ; quant à nous, nous fîmes voile vers le Japon. Au Japon, nouvelles aventures ! Nous sauvons quatre femmes, nous nous battons en duel avec quatre officiers, avec leurs témoins et avec les témoins de leurs témoins !

— Comment échappâtes-vous à tant de duels? demanda Mandibul.

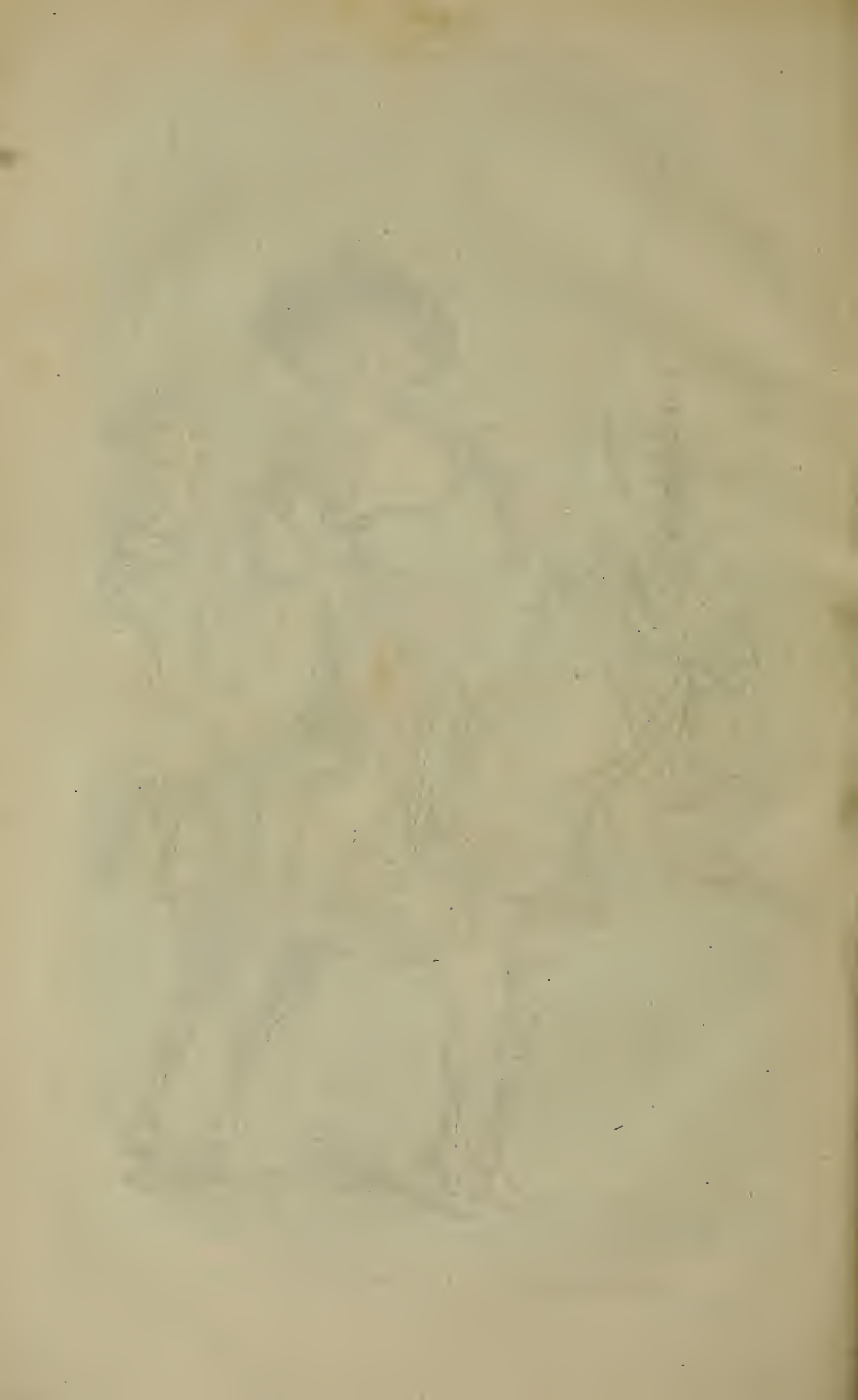
— Vaincus, mais sains et saufs ! Ils se sont ouvert le ventre avant nous ! Après les duels nous filons sur San-Francisco avec quarante-cinq jours de retard. Le patron rageait, mais moi je me reposais délicieusement de mes fatigues. Je me figurais être au bout de nos ennuis en arrivant dans un pays civilisé. Oui, je t'en fiche ! notre célébrité nous y avait précédés. Il nous tombe un tas d'affaires embrouillées sur les bras et nous nous remettons à nous sauver. J'use deux revolvers rien qu'à San-Francisco. Nous prenons enfin le chemin de fer, un train spécial qui nous mange pas mal de bank-notes. Nous passons à Salt Lake City... Devinez ce qui nous arrive à la ville de Mormons ?

— Vous épousez deux douzaines de dames, répondit Farandoul.

— Au contraire, dix-sept dames que nous avions sauvées à San-Francisco



CARAVANE PHILÉAS FOGG. — LES PICADORAS DE LA LIBERTAD.



sautent à terre et nous lâchent! C'était pour se faire escorter jusqu'au pays des Mormons qu'elles s'étaient jetées dans nos bras. Sir Philéas et moi, nous nous élançons à leur poursuite. On veut nous arrêter, nous piquons en avant et nous rattrapons les malheureuses au bout d'une demi-heure. Hélas! il était trop tard!

— Horreur!...

— Oui!... elles venaient d'épouser un sénateur! Je regrettais surtout une certaine Sidonie Brûlovif..., une brune piquante..., elle était de Bordeaux....

— Sapristi! s'écria Farandoul, plus de doute!... c'étaient mes dix-sept ingrates épouses!

— Comment, c'était vous le sénateur?

— Non, je ne vins qu'après le sénateur!...



La garnison mexicaine arrive.

— Voilà une rencontre! s'écria Passepartout. Je reprends. Donc nous perdons dix-sept dames à Salt Lake City, mais nous nous vengeons en emmenant trente-cinq mormonnes dégoûtées de leur religion et parmi elles quatre épouses de Brigham-Young lui-même..., voyez, les quatre là-bas qui prennent du thé. Le sauvetage ne s'est pas fait sans douleur; il a fallu jouer du revolver. Nous reprenons notre train, immédiatement les Mormons en font chauffer un autre et nous suivent. Nous sommes pincés dans les montagnes Ro-

cheuses, pan, pan! encore du revolver. Tout à coup des Peaux-Rouges nous tombent sur le dos, des gueusards d'Apaches qui commencent par embrocher les Mormons. L'affaire terminée, je m'approche du chef pour le complimenter, voilà cette canaille qui me fait comprendre qu'il voudrait bien de mes cheveux. Je me rebiffe, on nous ficèle solidement et voilà toute la caravane emmenée par les Apaches; aussitôt arrivés dans leur village, nous essayons de nous évader, on nous rattrape, on nous assomme, et...

— Et?

— Et on nous scalpe!!! Mes pauvres cheveux! j'y tenais tant, moi qui n'en avais jamais distribué que quelques mèches par-ci par-là! ils ornent maintenant la case d'un certain Bison...

— Rouge, dit Farandoul.

— Oui, Bison-Rouge! Ah ça! vous savez donc tout?

— Mon cher Passepartout, je regrette de ne pas l'avoir su plus tôt, car j'aurais pu vous rapporter votre chevelure. Continuez.

— Donc on nous détériore et on nous laisse là. Nous en profitons pour nous raccrocher à l'existence. Vous savez que sir Philéas est obstiné, j'ai voulu l'être autant que lui.

Une Indienne nous cache dans un trou de rocher, nous soigne et nous guérit! Je conserverai toujours son souvenir dans mon cœur; c'était un ange, mon cher monsieur! et bonne, et douce et charmante! Elle avait un nom bien poétique, elle s'appelait la Lune-qui-se-lève!

— Sacrebleu! Mais c'est ma femme! s'écria Farandoul.

Passepartout se leva stupéfait.

— Pas possible! balbutia-t-il.

— Mais la voilà! vous ne la reconnaissez donc pas? reprit Farandoul.

Et il alla chercher la Lune-qui-se-lève au milieu d'un groupe où elle se tenait dissimulée.

Passepartout et Philéas Fogg levèrent les bras au ciel.

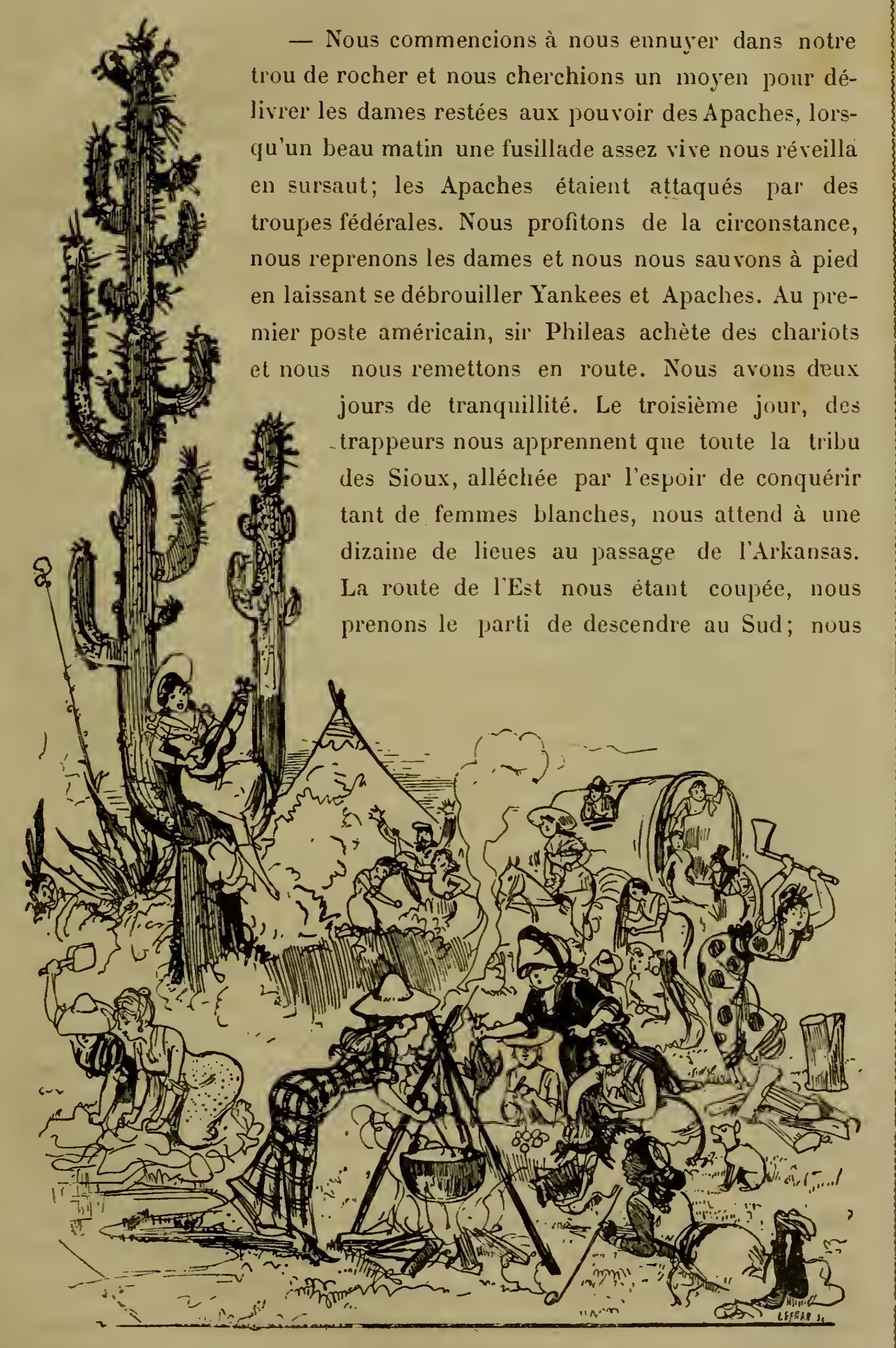
— Enchanté de vous revoir, milady, s'écria Philéas, enchanté!

— Madame! prononça Passepartout en s'inclinant.

— La Lune-qui-se-lève est heureuse de revoir les deux visages pâles en bonne santé, répondit la jeune Indienne; le grand Esprit est bon, il a veillé sur eux.

Farandoul, tout songeur, se demandait pourquoi la Lune-qui-se-lève ne s'était jusqu'alors pas fait reconnaître par les voyageurs. Il se promit de l'interroger plus tard et fit signe à Passepartout de reprendre son récit.

— Nous commencions à nous ennuyer dans notre trou de rocher et nous cherchions un moyen pour délivrer les dames restées aux pouvoir des Apaches, lorsqu'un beau matin une fusillade assez vive nous réveilla en sursaut; les Apaches étaient attaqués par des troupes fédérales. Nous profitons de la circonstance, nous reprenons les dames et nous nous sauvons à pied en laissant se débrouiller Yankees et Apaches. Au premier poste américain, sir Phileas achète des chariots et nous nous remettons en route. Nous avons deux jours de tranquillité. Le troisième jour, des trappeurs nous apprennent que toute la tribu des Sioux, alléchée par l'espoir de conquérir tant de femmes blanches, nous attend à une dizaine de lieues au passage de l'Arkansas. La route de l'Est nous étant coupée, nous prenons le parti de descendre au Sud; nous



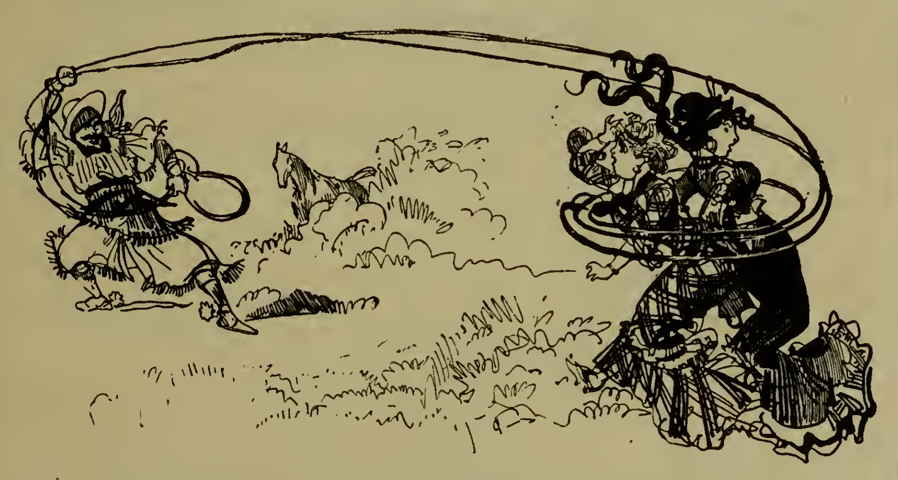
Mexique. — Campement de la caravane Philéas Fogg.

gagnons le Rio-del-Norte que nous descendons jusqu'à la frontière mexicaine.

Quel voyage! Nous faisions deux lieues à peine par jour au milieu de difficultés terribles. Il nous fallait effacer avec le plus grand soin les traces de nos trente chariots pour éviter de mettre quelques Indiens sur notre piste. A Paso-del-Norte, nous sommes admirablement reçus par les Mexicains. Vous croyez que c'est la fin de nos peines? Pas du tout. Nous avons l'imprudence d'aller en soirée chez le général Ramon de las Aguas Calientes; Nous sommes traités avec les égards dus au malheur, mais après souper don Ramon propose à sir Philéas de lui jouer quelques dames au Monte. Sir Philéas refuse, nous en avions pourtant bien assez pour pouvoir en risquer quelques-unes; don Ramon se fâche; pour arranger l'affaire je propose de lui jouer Ernestine. Nous commençons une partie de monte. Le général triche, sir Philéas le lui fait observer poliment, mais don Ramon furieux tire son machete. Nous tirons nos revolvers! La garnison, composée de six généraux, de quatorze colonels et de quarante soldats et officiers arrive. Comme elle refuse de mettre bas les armes, nous essayons de négocier. Don Ramon de las Aguas Calientes nous fait arrêter. Un conseil de guerre se réunit sous sa présidence et l'on nous condamne à mort. Le lendemain au point du jour nous entendons des acclamations au dehors. La garnison arrive et force les portes de notre prison. On nous porte en triomphe sans que nous sachions pourquoi, ce n'est qu'à la fin que nous apprenons qu'une révolution. la 246ᵉ depuis 1821, vient d'éclater à Mexico.

Le général Aguas Calientes est destitué. Aussitôt remis de nos émotions, nous partons avec nos chariots pour Chihuahua. Quinze jours de marche, et il y avait déjà deux ans que nous avions quitté Londres! A Chihuahua nous tombons au milieu d'un pronunciamiento formenté par don Ramon, notre ennemi. Nous sommes re-arrêtés. Don Ramon nous donne le choix entre la fusillade et des grades de colonels dans son corps d'armée. Naturellement nous optons pour les grades à la condition que nous pourrions emmener les dames. Don Ramon accepte, nous voilà colonels! Il y en avait pourtant suffisamment dans l'armée de don Ramon! tous les soldats avaient monté d'un grade, les simples soldats étaient caporaux, les caporaux sergents, etc. Seuls les anciens généraux destitués étaient devenus simples soldats! Nous formons un régiment armé de lances avec les deux cent soixante-quinze dames que nous avions alors; notre régiment s'appelle las Picadoras de la Libertad, et nous marchons sur Mexico avec don Ramon.

Deux jours après un sous-pronunciamiento éclate dans l'armée, don Ramon est renversé par le général Zapatepas. Don Ramon devient l'ordonnance de sir Philéas. Le général Zapatepas dure huit jours au bout desquels l'armée se resoulève et le remplace par don Benedicto Tulipaños. Nous arrivons après une marche de trois mois jusque sous les murs de Mexico ; l'armée du président étant partie à notre recherche d'un autre côté, nous faisons sans coup férir notre entrée triomphale dans la capitale. Journée superbe ! l'armée défile en bon ordre sous les yeux du général Ricardo Acapulco, le successeur de Tulipaños. Nous défilons aussi ; à la vue des Picadoras de la Libertad, les Mexicains ne peuvent contenir leur enthousiasme, on nous couvre de fleurs, on nous porte en triomphe.



Le lasso des Gauchos.

Le peuple et l'armée font séance tenante un nouveau pronunciamiento. Le colonel Philéas Fogg est nommé président de la République mexicaine !... Nous couchons au palais de la présidence. Au milieu de la nuit on vient me reveiller. Quelques mécontents me proposent de me mettre à leur tête, de renverser le président Philéas et de proclamer don Juan Passepartout, dictateur de l'empire des Aztèques, successeur de Montezuma. Vous me connaissez assez pour savoir que je n'hésitai pas une minute...

— A la bonne heure ! dit Mandibul.

— Je n'hésitai pas ! je fis arrêter don Philéas et mettre les Picadoras de la Libertad sous clef. Le Mexique vécut heureux pendant deux jours sous mon

règne; le troisième matin j'entends battre la générale sous les fenêtres du palais. Je balance un quart d'heure avant de me lever et je laisse à l'insurrection le temps de grossir ; sans ce fatal moment de paresse, je me plais à croire que je présiderais encore aux destinées du Mexique! J'avais tant de prestige en uniforme! mais je n'eus pas le temps de l'endosser, mon successeur entra dans ma chambre!... C'était don Ramon de las Aguas Calientes, notre premier ennemi! Je m'attendais naturellement à retourner sur la paille humide.

Pas du tout! Don Ramon craignait encore notre popularité. Il nous dirige tout simplement sur la Vera-Cruz avec nos dames, car j'oubliais de vous dire que son premier acte avait été de licencier les Picadoras de la Libertad. Sir Philéas me pardonne mon pronunciamiento et je reste à son service... A la Vera-Cruz on nous embarque sur un navire à voiles qui nous dépose après soixante-dix jours de traversée sur les côtes de l'état de Pernambuco au Brésil, nous nous dirigeons sur Rio avec trente-deux dames de plus enlevées un peu partout sur notre route. Nous mettons huit mois à traverser le Brésil, ci vingt-trois dames sauvées..., mais l'autorité brésilienne nous créant des difficultés nous nous enfonçons dans les forêts vierges. Nous traversons le Paraguay! Enfin, nous approchons de Buenos-Ayres, où nous voyons le terme de nos maux, mais près de l'île de las Caravellas, des aventuriers célibataires, des colons, parmi lesquels un certain don Emilio, guignent nos dames,

Ces messieurs, s'ennuyant dans la solitude, viennent en cérémonie nous demander quelques-unes de nos protégées en mariage ; plusieurs en désiraient épouser deux ou trois, prétendant que, vu le peu de sécurité de la pampa, il fallait se précautionner de plusieurs épouses pour être sûr d'en conserver une. Mais sir Philéas refuse ! ils se fâchent, nous poursuivent, nous traquent et nous pourchassent jusqu'aux confins de la Patagonie!... Nous les tenons à distance autant que possible, mais ils ont des lassos et savent s'en servir... De temps en temps, quelque gaucho réussit à nous approcher, il lance son lasso dans le tas et se sauve avec sa proie!... Ouf! vous savez tout maintenant.



Les Patagons se livrèrent à une pantomime joyeuse.

VI

**Comment la caravane Fogg tomba de Gauchos en Patagons.
Toute la Patagonie sur les bras! Retraite chez les castors.
Fondation d'une cité lacustre.**

Chacun sentant la nécessité de prendre dans le repos des forces pour affronter le lendemain les éléments et les hommes, on leva la séance dès que Passepartout eut achevé le récit de ses malheurs, et bientôt tout le camp s'enfonça dans un sommeil profond.

Seul Farandoul réfléchissait à la singularité de la rencontre. Sir Philéas Fogg et Passepartout ne lui plaisaient qu'à moitié et il se promettait de les quitter dès qu'il les aurait mis en sûreté de l'autre côté du Rio-Negro.

Le soleil levant trouva tout le monde debout et prêt à partir. L'embarquement commença aussitôt sur l'immense radeau formé avec les chariots de Philéas, les dames se placèrent au centre, les matelots se distribuèrent les postes à l'avant et à l'arrière; quant aux chevaux et aux bœufs, ils devaient passer à la nage, attachés sur les côtés du radeau. L'embarcation

fut roulée aussi loin que possible, et sur un coup de sifflet de Farandoul, on hissa la grande voile.

Ce fut un coup de théâtre!

Le vent s'engouffrant dans la toile fit soudain faire un bond de quelques mètres au radeau, les bœufs et les chevaux entraînés plongèrent avec des mugissements et des hennissements d'épouvante, auxquels se mêlèrent quelques cris de femmes. Les Gauchos en arrière du monticule poussèrent aussi des clameurs de colère... leur proie leur échappait! On les vit pendant quelques minutes galoper désespérément dans la plaine; mais la manœuvre du radeau exigeant tous les soins des marins, on cessa bientôt de leur accorder la moindre attention. L'immense radeau marchait bien. Le vent le poussait sur la rive opposée, que l'on commençait à peine à distinguer, mais il fallait le maintenir pour l'empêcher de dériver. A midi, Farandoul eut la satisfaction de déposer tout le monde sain et sauf sur la terre ferme. Immédiatement, sans répondre aux remercîments chaleureux des dames, les marins remirent les chariots en état de marcher, réunirent les attelages et après un léger repas la caravane marcha vers le sud.

Les premiers Patagons se montrèrent le soir même; couchés sur leurs chevaux rapides, ils galopaient sur le flanc de la caravane, regardaient de tous leurs yeux et s'enfonçaient ensuite dans le désert. On vit un parti de six cavaliers s'avancer comme pour opérer une reconnaissance en règle; arrivés à quelque distance des chariots, ils se dressèrent soudain sur leurs chevaux et poussèrent de grands cris à la vue des femmes; ils s'exclamèrent lontemps, se livrèrent finalement à une joyeuse pantomime et repartirent sans répondre aux signes amicaux des marins.

— Je connais ça! s'écria Passepartout désolé, ça commence toujours de la même façon!

— Combien de cartouches, Passepartout? demanda froidement Philéas.

— Dix-huit?

— Un instant! fit observer Farandoul, tâchons de voyager pacifiquement; la seule route qui nous reste à suivre, cher monsieur Philéas, est celle de Valdivia, de l'autre côté de la Cordillère, dans le Chili, c'est-à-dire deux cents lieues à faire à travers les pampas patagoniennes et araucaniennes! J'espérais pouvoir marcher à mes affaires après vous avoir mis sur votre chemin, mais je vois que je ne pourrai vous abandonner que de l'autre côté des Cordillères. En route donc, précaution et rapidité!

On fit trois lieues seulement le lendemain, malgré tous les efforts des

marins pour faire avancer leur caravane. Les Patagons se montrèrent de plus en plus nombreux dans la pampa. On campa comme l'on put, et chacun, brisé de fatigue, s'endormit après un court souper. Horatius Bixby maugréait contre la malencontreuse aventure qui venaït se jeter à la traverse de ses projets. Il y eut un échange de paroles vives entre lui et Philéas, si bien que Farandoul dut s'interposer pour éviter que la discorde se glissât dans son camp.

Le matin en se réveillant les voyageurs aperçurent avec stupéfaction un campement de Patagons à deux cents mètres du leur. Les vedettes harassées de fatigue n'avaient rien entendu.



Messieurs les Patagons.

On était en train d'atteler les chariots lorsque deux Patagons à cheval parurent, Farandoul fit signe de les laisser approcher.

Les deux sauvages s'avancèrent jusqu'au feu du bivac et, avec de grands gestes de politesse patagone, entamèrent une sorte de discours.

— Sacrebleu, dit Passepartout, est-ce qu'ils se figurent qu'on apprend le patagon dans les colléges?

— Silence, dit Farandoul, notre ami Horatius Bixby a voyagé chez eux, il connaît leur langue.

— Oui, fit Horatius, je connais un peu la langue quichua, je vais vous dire ce qu'ils veulent.

Les deux Indiens étaient descendus de cheval; debout devant Farandoul, ils s'expliquaient avec volubilité, gesticulant beaucoup, et montrant fréquemment les dames qui les entouraient.

— Diable, fit Horatius en se retournant vers Philéas, cela vous regarde particulièrement. Ces messieurs n'ont jamais vu de femmes blanches, et viennent tout simplement demander pour leurs camarades la permission de venir au campement.

— Impossible, dit Philéas, renvoyez-les.

— Pardon, interrompit Farandoul, ne brusquons rien. J'accorde la permission à la condition qu'ils viendront deux par deux. Dites-leur, mon cher Bixby, que nous partirons à midi.

Horatius Bixby parlementa dix minutes avec les Patagons; à la fin on tomba d'accord, et les deux sauvages, en raison de la convention conclue, s'approchèrent des dames; Bixby, Philéas et Farandoul les suivirent. Les deux Patagons semblaient aux anges, ils riaient et plaisantaient, faisant toutes sortes de questions à l'ingénieur qui leur répondait de son mieux.

Les dames riaient beaucoup des figures ébahies des Patagons, de leurs manières et des questions biscornues que Bixby leur traduisait.

Quand les deux sauvages remontèrent à cheval pour regagner leur troupe, Mandibul les accompagna. A leur arrivée toute la tribu poussa des cris de joie et s'élança dans une fantasia frénétique, les guerriers les plus considérables partirent les premiers pour voir les blanches pendant que Mandibul, invité à déjeuner, restait à leur bivac.

La matinée se passa en réjouissances; les Patagons, admis d'abord deux par deux, arrivaient maintenant par demi-douzaines. La vue de deux négresses sauvées, autant que Passepartout pouvait se rappeler, à Aden, causait surtout un ahurissement visible chez tous les Patagons. Quelques-uns, pris de doute, essayèrent la solidité de la couleur en mouillant leur doigt et en faisant des croix sur les bras des négresses. Les négresses étaient bon teint. Un des chefs voulut offrir ce divertissement à sa famille et courut à son campement, il revint avec ses quatre femmes et le lieutenant Mandibul. Les Patagones étaient assez gentilles; la plus jeune surtout, robuste gaillarde de cinq pieds six pouces, brune comme l'aile d'un

corbeau, chargée de colliers et de verroteries, semblait une véritable reine sauvage, une Vénus de la pampa!

A midi, Farandoul ordonna le départ. Les dames montèrent dans les chariots, on échangea les derniers compliments avec les Patagons et l'on partit.

Les Patagons semblaient se consulter. Une demi-heure après, Farandoul vit en se retournant que leurs nouveaux amis avaient aussi levé le camp et qu'ils emboîtaient le pas à la caravane.

Sept heures de marche et deux lieues de route, tel fut le bilan de la journée. Les deux troupes campèrent au même endroit, à cent mètres l'une de l'autre. Le lendemain fut mieux employé, on fit quatre lieues, mais le soir venu, les Patagons rapprochèrent encore leur campement et demandèrent à causer avec Horatius.

— C'est cela, s'écria Philéas Fogg, ne vont-ils pas demander une soirée?



Soustraction d'un chariot avec son contenu!

— Bah! fit Mandibul, vous n'avez plus rien à dire, les présentations sont faites.

C'est que Mandibul fraternisait assez volontiers depuis deux jours avec les Patagons. Il était au mieux avec Molucho, le chef aux quatre femmes, et surtout avec la belle Halpa-Talca, la brune Patagone dont nous avons parlé.

Loin de manifester la moindre hostilité, les Patagons étaient pleins d'attentions pour les voyageurs; ils n'approchaient jamais de la caravane sans apporter quelques présents, des vivres principalement, qu'en raison de la pénurie des approvisionnements, Farandoul acceptait volontiers.

Mais le nombre toujours croissant des Patagons, leurs visites, leurs politesses, leur obstination à suivre pas à pas la caravane, tout cela ne laissait pas d'inquiéter les blancs. Philéas Fogg se mordait les lèvres, Passepartout ne quittait plus son revolver; seul, Mandibul paraissait parfaitement satisfait.

Un beau soir, comme Passepartout faisait l'appel, il ne se trouva que trois cent cinquante-cinq dames; trois des jeunes personnes manquaient Philéas fit recommencer l'appel en se répandant en menaces contre un chef patagon qui se trouvait là. Les hostilités allaient peut-être commencer; heureusement Farandoul cligna de l'œil du côté de Passepartout, celui-ci comprit et fit traîner l'appel en longueur. Farandoul s'éloignant fit signe à trois marins, et ceux-ci cachés derrière les autres dames répondirent à l'appel des manquantes.

Tout était sauvé pour ce soir-là, mais cela ne pouvait durer. Philéas, très-songeur, devait s'apercevoir rapidement de la fraude. Et puis les vols pouvaient continuer, les dames n'avaient pas été perdues de vue, et cependant les Patagons, voleurs adroits, avaient réussi à en détourner trois. Justement le lendemain Philéas fit procéder à l'appel du matin, avec un soin tout particulier. Malgré les observations de Farandoul il s'obstina à faire défiler les dames l'une après l'autre. Plus moyen de ruser.

— Si encore il n'en fallait qu'une, disait Mandibul, il y aurait un moyen.

Personne dans la préoccupation générale ne lui demanda compte de son moyen; d'ailleurs ce n'était plus ni une, ni même trois dames qui manquaient, trois cent quarante-sept dames seulement répondirent à l'appel, onze dames et un chariot avaient disparu!

Sir Philéas Fogg allait se laisser aller à un de ses accès de colère froide,

mais auparavant dans un dernier espoir, il voulut visiter tous les chariots.

Mandibul dans un coin se tordait de rire.

Philéas et Passepartout étaient arrivés sans découvrir aucune des manquantes au dernier chariot, lorsqu'on les entendit pousser une exclamation de joie.

— Enfin, dit Farandoul, en voilà une de retrouvée!

— Pas du tout, reprit Mandibul, c'est Halpa-Talca!

Farandoul n'eut pas le temps d'en demander davantage. Philéas et Passepartout étaient revenus au centre du campement. Philéas paraissait être très-surpris, et son fidèle Passepartout consultait sa liste d'un air ahuri.



Les Patagons éprouvèrent la solidité de la couleur.

— Eh bien? demanda Farandoul.

— Eh bien! nous ne connaissons pas madame! je n'y comprends rien, répondit Philéas.

— Elle n'est pas sur ma liste, ajouta Passepartout, nous avons déjà eu bien des erreurs en moins, mais c'est la première fois que nous en avons une en plus!

— Ne vous tourmentez pas! dit gravement Mandibul en s'avançant, j'accompagne madame, ou plutôt madame m'accompagne, c'est Halpa-Talca, une jeune Patagone à qui j'ai offert ma protection.

— Attendez, s'écria Philéas, cela veut dire, cher monsieur Mandibul,

que vous avez enlevé cette jeune Halpa-Talca! ne discutons pas, vous l'avez enlevée, c'est votre affaire, mais je la sauve, c'est la mienne! j'ai des principes arrêtés sur ce point et dix-huit balles de revolver à l'appui... Passepartout?

— Monsieur?

— Inscrivez madame Halpa-Talca sur notre liste!

Mandibul avait rougi, puis pâli, puis rerougi, il allait se jeter sur Philéas, lorsque Farandoul s'interposa encore.

— Sacrebleu! dit-il, ne nous égorgeons pas au moment où les Patagons semblent prêts à nous attaquer. Voyez, pendant nos discussions, ils viennent en brandissant leurs armes de cerner notre camp, comme pour nous empêcher d'avancer.

En effet, quatre ou cinq cents Patagons à cheval entouraient le camp à courte distance, les guerriers gesticulaient sur leurs chevaux, ils se montraient les chariots en poussant des hurlements joyeux.

— Voilà le moment désagréable, dit Passepartout, je m'y attendais, ils ont senti la chair fraîche!

Quatre chefs, remarquables par leurs ornements de plumes et de crins de cheval, s'avançaient vers nos amis.

Farandoul, Philéas et Horatius Bixby, l'interprète, sortirent à leur rencontre. Philéas, malgré les observations de Farandoul, coupa court aux politesses et ouvrit violemment la discussion.

— Infâmes pirates, s'écria-t-il, je suis Anglais! vous avez enlevé onze jeunes femmes couvertes de la protection du drapeau britannique! Ignorez-vous que tout ce qu'abrite le pavillon de Sa Gracieuse Majesté est sacré, misérables sauvages?

— Les onze femmes sont jolies, répondit l'un des chefs, très-jolies! et elles sont blanches, les guerriers patagons n'avaient jamais vu de femmes blanches, et, par le Grand Esprit! ils ont été très-contents de voir les jeunes femmes blanches.

— Hein? s'écria Philéas, quand Bixby lui eut transmis les paroles du chef.

— Oui! le Grand Esprit est bon, très-bon, ils aime les enfants patagons. Il leur a envoyé beaucoup de femmes blanches. Les guerriers patagons demandent aux hommes blancs de leur donner leurs jeunes femmes blanches, elles seront bien traitées par les guerriers patagons, elles épouseront des chefs! les jeunes femmes noires aussi sont jolies, très-jolies, elles épouseront aussi des chefs!



PHILÉAS FOGG ET PASSEPARTOUT APRÈS LE TOUR DU MONDE EN 3 ANS 8 MOIS ET 17 JOURS

Sir Philéas Fogg bondit.

— Cela n'a rien d'extraordinaire, poursuivit le chef, les guerriers patagons ont bien permis à l'un des blancs d'emmener Halpa-Talca, une de leurs jeunes femmes.

Pendant le cours de cette conférence, les guerriers patagons s'étaient rapprochés peu à peu. Heureusement Farandoul ne les quittait pas de l'œil, lorsque Philéas hors de lui mit le revolver à la main, les Patagons poussèrent un grand cri et se précipitèrent en avant.

Rapides comme l'éclair, Farandoul et Bixby se jetèrent sur Philéas et, bon gré mal gré, le rapportèrent dans l'enceinte des chariots ; les marins étaient à leur poste et n'attendaient qu'un signal pour commencer le feu.



La Patagone Halpa-Talca.

— Non pas! dit Farandoul, essayons de les effrayer d'abord, vous tirerez au commandement sur les chevaux les plus rapprochés...

Bixby avait compris ; debout le fusil à la main sur le premier chariot, il cria d'une voix retentissante:

— Les guerriers patagons se conduisent mal, cependant les blancs veulent encore les épargner, les Patagons vont voir quelle est la puissance des blancs!

— Feu! dit Farandoul.

Vingt coups de fusils retentirent, vingt chevaux roulèrent foudroyés, la masse des Patagons flotta un instant épouvantée, puis chacun tournant bride partit à fond de train dans le désert. Les vingt cavaliers démontés avaient sauté en croupe de leurs camarades.

Quelques flèches avaient sifflé au-dessus des chariots sans faire de mal à personne, mais Bixby, qui avait écouté les clameurs des fuyards, revint soucieux vers Farandoul.

— Ce n'est pas fini, dit-il, avant quelques jours nous aurons toute la Patagonie sur les bras.

— N'y a-t-il aucun moyen de les dépister? murmura Farandoul tout songeur.

— Cela ne me semble guère facile avec ces cinquante chariots.

— Partons, nous réfléchirons en route.

Partir n'était pas facile avec Philéas qui ne parlait pas moins que de poursuivre les Patagons. Enfin, on leva le camp, et Farandoul et Bixby partirent en éclaireurs.

Vers la fin de la journée on atteignit un lac formé par l'encaissement dans la plaine d'une large rivière aux capricieux méandres. La rivière était guéable au-dessus comme au-dessous du lac; cependant Farandoul et Bixby, poussés par un pressentiment, galopèrent pendant quelques heures au clair de la lune sur les rives boisées du lac. Aucune trace des Patagons. Cependant, les deux cavaliers eurent une alerte en apercevant au loin une centaine de huttes. En approchant de ce village, ils s'aperçurent que ce qu'ils avaient pris pour un campement de Patagons, n'était qu'une république de castors, république importante, qui devait compter au moins 7 à 800 citoyens.

Tout dormait dans le village. Farandoul poussa son cheval dans l'eau et prit terre sur le toit de l'une des huttes, Bixby le suivit et tous deux, au comble de la surprise, examinèrent avec attention l'œuvre des petits amphibies.

Il y avait en effet lieu d'être étonné. Nos deux amis se trouvaient dans un de ces villages de castors tels qu'il y en eut jadis en Europe aux temps préhistoriques, quand nos bons aïeux vivaient tout nus, pleins de mépris pour les chapeaux de haute forme, villages que l'on pouvait encore rencontrer au Canada avant que les trappeurs eussent réduit la race a émigrer dans les solitudes.

Les huttes rondes, hautes de deux ou trois mètres, s'alignaient sur plusieurs

chaussées entrecroisées, bâties sur pilotis ; aucune ouverture ne se voyait du côté de la terre ; mais du côté du lac s'ouvraient des sortes de fenêtres larges de près d'un mètre. Ces maisons semblaient d'une solidité à toute épreuve, Farandoul, en se baissant, constata que les murs avaient cinquante ou soixante centimètres d'épaisseur.

— Je regrette d'avoir à déranger ces braves castors, dit enfin Farandoul, mais il faut que je voie l'intérieur d'une de leurs habitations.... J'ai mon idée !

Et, avec le moins de bruit possible, il se laissa glisser sur la fenêtre de la cabane, se pencha et, avant de descendre dans l'intérieur, fit flamber une allumette-bougie.

Immédiatement il se produisit une panique dans la hutte ; vingt ou vingt-cinq castors, effrayés



Vue générale de Castorville, d'après un croquis de M. Mandibul.

par la lumière, se jetèrent à l'eau par une ouverture pratiquée au-dessous du niveau du lac. Farandoul pénétra dans la cabane et appela Bixby.

— Splendide ! s'écria celui-ci, les castors se logent bien !

La cabane pouvait avoir quatre mètres de diamètre ; la moitié s'élevait sans étage jusqu'au plafond, c'est-à-dire à plus de deux mètres cinquante, et l'autre moitié se montrait coupée par deux étages de planchers en poutrelles solides. Le plancher, jonché de feuillage sec, était très-propre.

— Parfaitement habitable pour cinq ou six personnes, dit enfin Farandoul, nous serons très-bien ici !

— Quoi ! demanda Bixby, voulez-vous dire que....

— Parbleu ! nous allons nous installer ici pour quelque temps et laisser les Patagons nous chercher dans la pampa. Je le regrette pour les castors, mais il nous faut les exproprier pour cause d'utilité publique ! Vite, retournons au camp, il faut qu'au petit jour nous soyons installés.

Les deux amis remontèrent à cheval sans prendre garde au tumulte qui régnait dans les huttes ; les pauvres castors, réveillés en sursaut, tenaient conseil et cherchaient un moyen de repousser les envahisseurs.

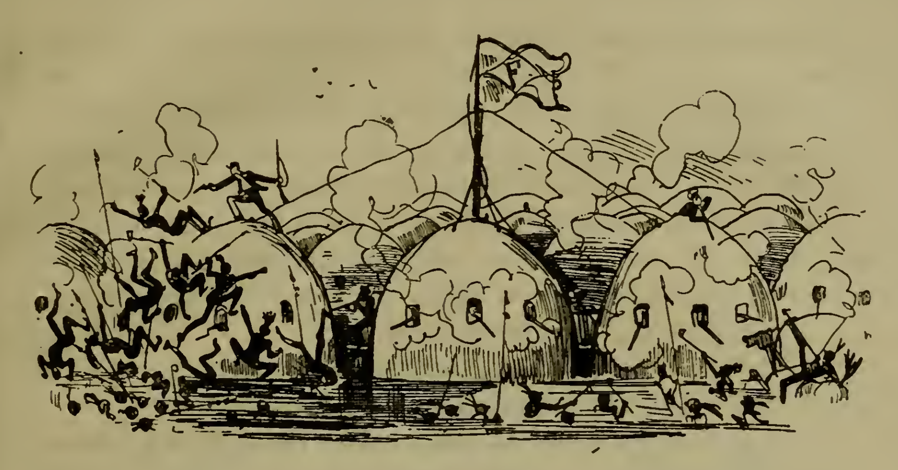
Ce fut bien pis, lorsqu'au bout de deux heures, toute la caravane arriva. Quels plongeons dans les eaux du lac ! Les éclaireurs castors avaient signalé la troupe dès son apparition à un kilomètre du lac, à leurs cris d'alarme la population entière du village était montée sur les toits.

Ce fut un concert de gémissements et de malédictions qui cessa subitement, lorsque les marins, en deux minutes, établirent un pont volant entre les huttes et le rivage. A cette vue, tous les castors plongèrent avec ensemble, abandonnant leur patrie, le village où des centaines de générations avaient paisiblement vécu.

Farandoul alla de hutte en hutte, il y en avait quatre-vingt-huit, parmi lesquelles des magasins de vivres et une sorte d'asile où quelques vieux castors, à demi tombés en enfance, malades ou éclopés, reposaient sous la garde d'un jeune resté fidèle à son poste. Les marins respectèrent cette hutte et y déposèrent, avec quelques provisions pour les pauvres vieux, un certain nombre de petits perdus dans la bagarre.

Philéas, voyant ces préparatifs, fit quelques objections, mais Farandoul finit par le convaincre que le seul espoir de salut était là.

En quelques heures, les dames furent installées cinq par cinq dans chacune des cabanes ; les marins se réservèrent celles de la première ligne et déposèrent toutes les provisions dans une cabane centrale.



Castorville attaquée.

VII

Castorville attaquée! Conduite déplorable des trois cent cinquante dames.
Trahison sur trahison.
Éclaircissements sur la fin mystérieuse de Passepartout.
Au dernier sang des Nicaragayens!!!

On avait encore deux heures de nuit devant soi; Farandoul résolut d'en profiter pour ce qui restait à faire, il s'agissait de faire disparaître tout le matériel de chariots et d'attelages; c'était dur, mais il le fallait absolument. Les marins firent entrer les chariots dans la rivière pour dérober leurs traces aux Patagons et la remontèrent pendant quelques kilomètres, jusqu'à un autre petit lac assez profond. Les bœufs et les chevaux dételés furent chassés dans la pampa et disparurent bientôt, épouvantés par quelques coups de fusil. La rive du lac s'abaissait avec rapidité, à quelques brasses du rivage, la profondeur était déjà considérable, les marins profitèrent de cette circonstance et poussèrent, à force de bras, les chariots sur cette pente. C'était une rude besogne, mais les bras de nos amis étaient robustes; une heure après, les cinquante chariots avaient roulé dans le lac, les eaux s'étaient refermées sur eux et nul indice ne pouvait les indiquer aux Patagons.

Un profond silence plana bientôt sur le lac, chacun, après avoir pourvu à

son installation, avait voulu profiter de la tranquillité pour prendre un repos réparateur.

Quand le village s'éveilla, le soleil était déjà haut sur l'horizon, quelques têtes ébouriffées sortirent des cabanes des dames et interrogèrent la campagne. Tout était tranquille et désert, pas de Patagons en vue. Cette bonne nouvelle fut accueillie avec joie. Farandoul fit établir avec de grands arbres, déjà préparés par les castors, un plancher solide entre quelques huttes au centre du village, dans un endroit tout à fait abrité, où la population fut invitée à venir prendre l'air à tour de rôle.

Des vedettes ayant été postées, les habitants du village de castors, à l'abri de toute surprise, tinrent conseil sur ce qui restait à faire.

— A mon avis, dit Farandoul, nous sommes sauvés si nous pouvons rester un mois ou deux ici ; quarante lieues à peine nous séparent des montagnes, les Patagons vivant plus habituellement dans les plaines du côté de l'Océan, ne resteront pas longtemps de ce côté, dès qu'ils auront constaté notre disparition absolue. Dans deux mois, nous rendrons leur village aux pauvres castors et nous reprendrons notre route, c'est encore un retard, mon cher Bixby, mais il est nécessaire.

— Mais des vivres? fit observer Philéas avec inquiétude.

— Soyez tranquille, vous aurez votre rosbeef, il ne manque pas de bisons que nos hommes prendront au lasso, et le lac est poissonneux ; nous avons donc la chasse et la pêche !

— On est très-bien ici, s'écria Passepartout, moi je demande à y fonder une vraie colonie, j'en ai assez de nos pérégrinations!

— Et vos becs, ricana Philéas, ils brûlent toujours en attendant!

— Qu'est-ce que ça me fait? si nous ne revenons pas, riposta Passepartout, je fais banqueroute à la compagnie du gaz !

A part quelques altercations entre l'irritable Philéas et le bouillant Bixby, qui séchait d'impatience, il ne se passa, pendant quelques jours, rien de remarquable dans la colonie. Quelques petits radeaux avaient été fabriqués par les marins pour la facilité des communications entre les cabanes, mais on ne s'en servait qu'avec une extrême prudence, car on avait aperçu quelques partis de Patagons rôdant a la recherche de la caravane.

La cuisine se faisait la nuit, sous la direction de l'ancien maître coq de la *Belle Léocadie ;* on faisait la distribution le matin et le calme régnait pour toute la journée dans le village. Les dames s'ennuyaient quelque peu de cette inaction, mais quelques heures passées aux petits jeux, sur la plate-

forme centrale du village, leur faisait prendre patience. Pour les occuper, les marins leur enseignèrent l'art difficile de la pêche à la ligne. Farandoul le regretta, il craignait les fritures, dont l'odeur aurait pu attirer les Patagons, mais comme ces dames, malgré toute leur attention, n'opéraient aucune pêche miraculeuse, il leur laissa ce passe-temps.



Soirée musicale à Castorville.

Les soirées de lune étaient splendides; la colonie, réunie sur la plate-forme et sur les toits des huttes environnantes, passait des heures charmantes, en causeries générales ou particulières. Mandibul, toujours galant, eut un jour l'idée d'offrir un bal aux dames ; il eut un succès fou. Le matelot Escoubico, qui formait tout l'orchestre, faillit user sa guitare.

Les rafraîchissements fournis par le lac ne manquaient pas non plus, Mandibul fit même circuler plusieurs espèces de boissons : eau pure, eau légèrement acidulée, eau encore plus légèrement sucrée.

Un matin au point du jour, Farandoul en se promenant sur la plate-forme fut très-étonné de voir affiché sur la plus grande des huttes un placard manuscrit ainsi conçu :

RÉUNION PUBLIQUE.

Le citoyen Passepartout invite les habitants de la colonie à une grande et fraternelle réunion, ce soir, à huit heures.

Ordre du jour : Organisation politique de la nouvelle colonie, établissement du suffrage universel.

AVIS. — Les dames sont admises aux réunions en attendant une loi électorale.

JEAN PASSEPARTOUT.
Ex-électeur parisien.

Prière de traduire aux dames.

La proposition de Passepartout eut un grand succès. Après la soirée musicale de Mandibul, on allait avoir une soirée politique. Par malheur, la séance fut orageuse ; les questions d'organisation furent longues à élucider. Après de longs et solennels discours, on nomma Farandoul grand cacique de la république castorienne, avec Mandibul pour vice-cacique.

Philéas Fogg, qui s'était mis sur les rangs, fut blackboulé. Ensuite, la discussion roula sur le nom à donner à la nouvelle colonie. Philéas et Bixby combattirent longtemps, le premier pour le nom de New-London, et le second pour celui de New-New-York. Mandibul, de plus en plus poétique, tenait pour New-Venezia, mais enfin Farandoul mit tout le monde d'accord, en proposant Castorville ! Disons tout de suite que Philéas, pour protester à sa manière contre la décision du suffrage universel, appela toujours la colonie Castor-City.

Trois semaines s'étaient écoulées. Les Patagons avaient disparu ; on espérait que renonçant à l'espoir de retrouver la caravane ils avaient définitivement quitté les environs. Malgré la tranquillité de la cité, tous les habitants ne demandaient qu'à reprendre leur route, sauf Passepartout qui déclarait adopter Castorville pour patrie définitive et prétendait s'y fixer avec la jeune dame de ses pensées. En disant ces mots, Passepartout lançait de langoureux coups d'œil vers une certaine case habitée par La-lune-qui-

se-lève; comme la jeune Ernestine, la Parisienne sauvée par Philéas au début de son voyage s'y trouvait aussi, Farandoul pensa que ses œillades pouvaient aussi bien s'adresser à elle et n'y fit pas attention.

Un cri poussé par une vedette, le matin du vingt-cinquième jour, tira la colonie de sa quiétude.

— Les Patagons! alerte, les voilà!

Farandoul bondit. Ce n'était que trop vrai. A un kilomètre à peine quelques centaines de cavaliers s'avançaient et, chose inquiétante, on apercevait dans l'eau des Patagons à cheval.

Le silence eut quelque peine à s'établir dans le camp des dames, mais à la fin le calme se fit. Les Patagons approchaient.



Intérieur d'une cabane de castors.

Farandoul, qui les observait la lunette à la main, poussa soudain une exclamation. Mandibul jeta un coup d'œil à son tour et pâlit.

— Les castors! s'écria-t-il.

— Je devine! reprit Farandoul, les Patagons auront rencontré les castors que nous avons expropriés, cela les aura surpris, ils auront réfléchi et deviné. Nous allons être découverts!

On entendit bientôt le tumulte produit par la nage d'un millier de castors : ils avançaient rapidement poussés par derrière par quelques cavaliers patagons.

A quelque distance du village les pauvres animaux haletants ralentirent

leur marche, ils semblaient hésiter entre la traversée du lac et le retour au pays natal, mais bientôt l'instinct l'emporta ; le dernier espoir des blancs disparut, les castors se dirigeaient vers leurs cabanes!

Les sauvages accoururent avec des hourras et s'installèrent sur la rive, comme pour voir ce qui allait se passer; évidemment ils avaient deviné la ruse de Farandoul. Celui-ci avait eu le temps de recommander le plus grand silence à ses amis.

Les castors avaient pénétré dans le village et grimpé sur les toits sans oser s'aventurer dans l'intérieur. Les sauvages attendaient avec impatience; à la fin, rassurés par le calme de leurs demeures, les castors se risquèrent, les plus braves pénétrèrent dans les cabanes.

— Ça va bien ! dit Mandibul, ils ne s'effarouchent pas trop!

Tout à coup des cris de femmes retentirent, un violent tumulte se fit entendre dans une cabane ; quelques castors effrayés plongèrent, immédiatement une panique folle s'empara de toutes les dames, des cris de terreur dans toutes les langues s'échappèrent de partout, et de toutes les fenêtres surgirent des femmes effrayées qui grimpaient sur les toits ou sautaient de chaussée en chaussée avec quelques plongeons, en se dirigeant vers la plate-forme.

Les Patagons dansaient de joie sur la rive. Quelques-uns se préparaient pour se lancer à l'eau.

— Allons ! dit Farandoul, c'est le moment de se montrer !

Et, sur un signal, les marins montèrent sur les toits des huttes le fusil armé. Les sauvages s'arrêtèrent.

Sur la première cabane se tenaient Saturnin, Farandoul, Mandibul et Bixby.

— Halte! cria Bixby, guerriers patagons, vous avez vu ce que peuvent les blancs avec leurs armes... ne les attaquez pas, le Grand Esprit les protége !

Un chef, haut de plus de six pieds, s'avança dans le lac.

— Hommes blancs ! s'écria-t-il, les jeunes femmes blanches sont jolies, les guerriers patagons sont braves, ils seront de bons époux, les jeunes femmes blanches seront très-heureuses !

— Vous nous l'avez déjà dit ! Nous sommes résolus à défendre les jeunes femmes blanches. Guerriers patagons, prenez garde à vous !

— C'est bien ! le Grand Esprit est bon, les guerriers patagons sont braves !

En disant ces mots, le chef fit un signe et une volée de flèches siffla dans la direction des marins, mais ceux-ci se tenaient sur leurs gardes, ils sautèrent en arrière et rentrèrent dans les huttes. Un silence effrayant régna pendant quelques minutes sur le lac ; les marins dans les huttes s'occupaient à élargir des meurtrières préparées depuis longtemps. Une cinquantaine de Patagons, encouragés par le silence, s'étaient jetés à l'eau. Soudain une effrayante décharge de mousqueterie ébranla les airs, les pauvres castors, éperdus, sautèrent dans le lac et s'éloignèrent désespérés de leur village occupé par des êtres infernaux; une épaisse fumée plana un instant sur les huttes.

Les femmes criaient de plus belle et se réfugiaient dans les dernières cabanes ; Philéas et Passepartout, se dé-



Trois cent cinquante lignes fonctionnaient avec ensemble.

battant au milieu d'elles, cherchaient vainement à rétablir l'ordre.

La fusillade continuait, les Patagons lançaient bravement leurs chevaux pour traverser les trente mètres qui les séparaient du village, mais les balles des marins bien dirigées les abattaient en route. Une certaine incertitude commençait à se manifester dans l'attaque, bientôt les Patagons tournant bride reprirent pied sur la rive. Les autres n'étaient pas restés inactifs, ils avaient rapidement abattu quelques arbres et roulé de gros rochers derrière lesquels ils continuaient à lancer des volées de flèches inutiles auxquelles les marins dédaignaient de riposter,

Par les meurtrières de sa cabane, Farandoul put compter tout près d'un millier d'ennemis.

— Diable ! murmura-t-il, c'est toute une armée !

— Oui, dit Mandibul, et une armée qui ne paraît pas disposée à renoncer à l'attaque, nous allons voir le siége de Castorville. Il faut bien faire les choses et arborer le drapeau de la cité !

Et Mandibul tira d'un havre-sac personnel un vieux drapeau que Farandoul revit avec émotion et que les marins non moins émus saluèrent par de grands hourras.

C'était le drapeau d'Australie, sauvé par Mandibul dans le grand désastre de Melbourne.

Sous la grêle des flèches patagones, Mandibul alla lentement sur la hutte planter le pavillon que Farandoul fit appuyer par une salve de mousqueterie.

Les Patagons de leur côté s'organisaient aussi, le siége était commencé.

— Nous n'avons de vivres que pour quatre jours, dit Farandoul, vite que les femmes se livrent à la pêche à la ligne sous la direction du maître coq, il s'agit d'économiser nos provisions ; cette nuit, deux hommes iront sans bruit de l'autre côté du lac tâcher de lasser quelque buffalo. Il suffira de six hommes de garde pour surveiller les Patagons, les autres se reposeront.

Cependant Philéas Fogg et Passepartout avaient réussi à calmer les dames; sur l'ordre de Farandoul, elles s'étaient alignées sur les dernières huttes, hors de portée de flèche, et pêchaient à la ligne avec ensemble. Trois cent quarante lignes fonctionnaient avec plus ou moins de succès; madame Aouda s'occupait avec quelques dames de semaine et le maître coq de Farandoul à préparer le déjeuner. Quant à la Lune-qui-se-lève,

penchée sur un fragment de miroir, le tomawack à la ceinture, elle réparait ses peintures de guerre.

Le plus furieux de tous les assiégés était l'ingénieur Horatius Bixby. Si près des mines de diamants par lui découvertes, il voyait encore une fois les obstacles se multiplier sous ses pas; Philéas et lui ne s'entendaient que sur un point, tous deux demandaient à opérer une sortie, ce que Farandoul, gouverneur de la place, interdisait absolument.

— Pas de sortie! Restons sur la défensive!

Pendant deux jours et deux nuits, assiégeants et assiégés s'observèrent sans qu'il y eût reprise des hostilités. Les hommes de garde veillaient



Ernestine poussa un cri et tomba à l'eau!

chaque nuit avec le plus grand soin, mais les Patagons ne semblaient plus disposés à l'attaque. Leur plan semblait être de prendre Castorville par la famine.

Les dames averties du danger pêchaient à la ligne de l'aube à la nuit; déjà elles étaient d'une certaine force, et les poissons du lac apportaient leur appoint au repas des assiégés.

Les Patagons les apercevaient de la rive. Un matin l'un des plus hardis fit un immense circuit dans le lac et nageant entre deux eaux s'approcha des pêcheuses sans être aperçu; la Parisienne Ernestine était en train d'amorcer, lorsque le Patagon surgit brusquement et la saisit par la robe.

Ernestine poussa un cri et tomba à l'eau. Le Patagon, la soutenant d'un bras et nageant de l'autre, reprit son chemin dans le lac au milieu des

clameurs des dames. Quelques marins accoururent, mais la crainte de toucher la pauvre enfant les empêcha de tirer sur le sauvage. Un quart d'heure après, on le vit aborder avec sa conquête sur la rive et recevoir les félicitations de ses camarades.

Passepartout, furieux, dépensa cinq de ses dix-huit dernières cartouches sans pouvoir atteindre l'heureux Patagon.

A partir de ce moment, les pêcheuses furent gardées par deux hommes la carabine à la main; les Patagons qui renouvelèrent la tentative furent reçus à coups de fusil.

La vue de la fumée et l'odeur de la friture firent sans doute changer d'avis aux assiégeants, car au milieu de la cinquième nuit Castorville eut à subir un terrible assaut.

Pendant deux heures on combattit presque corps à corps. Farandoul, Mandibul et les marins firent des prodiges. Philéas Fogg perdit un de ses gants dans la bagarre, quant à Passepartout il avait disparu dès le commencement du combat.

L'aube naissante fit cesser les hostilités. Castorville était entamée, la grande attaque de front n'avait pas réussi, mais une colonne de Patagons avait pu s'avancer à la nage sur le flanc gauche de la ville et s'était emparée de trois cabanes.

De grands cris poussés par les dames des cabanes prises s'élevèrent dans la nuit, puis, ô terreur! s'éteignirent bientôt dans un silence effrayant. Philéas accourut avec quelques hommes, mais il était trop tard, les cris avaient cessé... dans les cabanes muettes les Patagons se fortifiaient à la hâte.

Philéas, pour connaître l'étendue des pertes de la ville, appelait fiévreusement Passepartout dépositaire des listes d'appel, Passepartout était introuvable. Qu'était-il devenu? Avait-il héroïquement péri victime de son devoir, était-il tombé vivant entre les mains des barbares agresseurs de Castorville???

Farandoul et ses marins se multipliaient pour essayer de sauver ce qui restait de la ville, sans se dissimuler que la situation de critique se faisait de plus en plus terrible! Philéas à défaut des listes d'appel cherchait à établir, par à peu près, le chiffre des pertes. Une vingtaine de dames manquaient et parmi elles, Mme Aouda, la compagne de Philéas dans son premier voyage, disparue comme Passepartout!

On fut bientôt fixé sur le sort de la plupart de ces dames. Les Patagons



LE BON FRIDOLIN ROSENGARTEN ET SON CANON MONSTRE.



les avaient fait passer dans leur camp, et dans la journée, elles apparurent sur la rive devant les positions assiégées.

Une rumeur courut dans Castorville, toutes les dames accoururent pour voir les malheureuses prisonnières; Philéas Fogg, pâle et crispé, monta sur la première cabane. Mme Aouda ne se trouvait point parmi les captives, Passepartout était également invisible!

Chacun dans Castorville tendait vers les prisonnières des mains tremblantes, des larmes coulaient, lorsque tout à coup cette désolation fut arrêtée par un éclat de rire de ces malheureuses!

Les captives, loin de se plaindre, semblaient enchantées de leur malheur. Un seul coup d'œil suffit aux dames pour deviner la cause de leur attitude, les infortunées créatures ruisselaient littéralement de diamants! diamants



La cabane prise.

gros comme des cailloux, arrangés en colliers, en diadèmes, en ceintures, diamants étincelant en lourdes pendeloques sur la poitrine, diamants sur les bras! diamants partout!!!

Un cri général d'admiration retentit. Philéas fut obligé de retenir plusieurs dames prêtes à s'élancer vers la rive.

— Mes diamants! s'écria l'ingénieur Horatius Bixby, mes diamants!

Et sous le coup de l'émotion, il révéla imprudemment l'existence des mines de diamants patagones, but de l'expédition si malheureusement entravée par Philéas.

Quel tumulte dans la cité assiégée ! Quel brouhaha de voix féminines, discutant, disputant, se querellant dans toutes les langues du globe ! Philéas se multipliait pour rétablir l'ordre, mais sa voix, naguère encore si écoutée, avait perdu son empire sur les dames. Les défenseurs de Castorville conservaient leurs postes avec beaucoup de peine et l'obscurité vint sur ces entrefaites mettre le comble au désordre.

Outre les horreurs d'un siége, Castorville allait-elle voir la guerre civile éclater dans ses murs, sous les yeux de l'ennemi même, attentif à profiter des discordes intestines ? Les marins disséminés sur toute l'étendue de la ligne conservaient avec peine leurs communications, Farandoul était en patrouille à la tête de 5 marins et fouillait toutes les cabanes pour retrouver La Lune-qui-se-lève, disparue aussi depuis le matin. Philéas et Farandoul, on le voit, étaient également frappés, tous deux avaient perdu la compagne de leur cœur.

Sombre énigme ! Qu'était devenue Aouda ? Qu'était devenue La-lune-qui-se-lève ? Elles ne se trouvaient ni l'une ni l'autre entre les mains des Patagons !

La nuit vint, nuit terrible ! Sur le rivage, le camp patagon retentissait de hurlements joyeux, de cris, de chants, de musiques épouvantables ! On dansait, on riait, on se préparait à l'attaque suprême.

Dans la cité, la discorde régnait en maîtresse. Philéas avait perdu toute autorité sur les assiégées ; les marins tenaient toujours en face de l'ennemi, mais sur un côté de la ville, quelques révoltées avaient arboré le drapeau rouge, une jupe mexicaine au bout d'une perche. De minute en minute, leurs rangs grossissaient. Farandoul, revenant à la tête de sa patrouille, après deux heures de recherches infructueuses, eut quelque peine à traverser les masses tumultueuses des révoltées, pour regagner son poste en face du camp patagon.

Philéas Fogg, désespéré, voulut tenter un dernier effort pour ramener à la raison les dames insurgées. Obstination inutile ! Vainement, il tenta d'arriver jusqu'au drapeau rouge, vainement il menaça, pria, supplia ! les révoltées l'entourèrent comme il résistait encore, il fut renversé, garrotté et attaché à la perche même du drapeau rouge.

Le dénoûment ne pouvait plus se faire attendre. De grands cris éclatèrent, un Patagon venait de montrer sa large face aux lèvres lippues devant une des cabanes prises, une autre tête parut, puis une autre, et soudain trois cents guerriers jaillirent de la rivière, escaladèrent les retranchements et se répandirent de cabane en cabane.

Castorville était prise !

Les marins, ayant assisté aux efforts de Philéas, ayant vu les dames introduire l'ennemi dans la cité, avaient cessé le feu et se tordaient de rire dans leurs cabanes, dont les Patagons se gardaient bien d'approcher. Cependant, Farandoul voyant Philéas au pouvoir des sauvages résolut d'intervenir; Bixby, sur son ordre, ouvrit les négociations.

Deux chefs vinrent à la cabane centrale ; heureux de leur succès, ils ne



Les archers patagons au siège de Castorville.

demandaient, les blanches étant conquises, qu'à voir la paix se rétablir avec les blancs, aussi consentirent-ils de bonne grâce à rendre Philéas Fogg.

Celui-ci arriva bientôt furieux. Hors de lui, il ne parlait que de recommencer les hostilités et brandissait son revolver, encore chargé d'une dernière et unique cartouche.

Les négociations durèrent jusqu'au matin ; Farandoul refusait de chercher à reconquérir les trois cent quarante-sept dames, celles-ci ayant de leur plein gré passé dans le camp des Patagons; il ne demandait pour lui que la restitution de la Lune-qui-se-lève et celle de Mme Aouda pour Philéas Fogg.

Là était la difficulté; les Patagons jurèrent leurs grands dieux que ces dames n'étaient pas en leur pouvoir. La chose était facile à vérifier, on visita de fond en comble le camp patagon, on interrogea les Patagones volontaires, et toutes ces recherches n'aboutirent à aucun résultat.

Quel était ce mystère ?

Pour la Lune-qui-se-lève, Philéas, pressé de questions, convint enfin que, sur les instances réitérées de Passepartout, il avait donné à celui-ci l'ordre d'enlever la jeune Indienne ainsi que Halpa-Talca, la Patagone de Mandibul. Ces dames, inscrites sur ses listes, avaient été placées, avec Mme Aouda, sous la protection spéciale de Passepartout, et depuis la veille avaient disparu avec leur protecteur.

Farandoul et le lieutenant Mandibul bondirent à cet aveu. A leur juste fureur, Philéas opposa des récriminations violentes; il les accusa de l'avoir dérangé dans sa mission de sauveteur breveté et leur reprocha d'être venus se mêler de ses affaires sur le Rio-Négro.

Farandoul pouvait reprocher à Philéas, outre l'enlèvement de la Lune-qui-se-lève, l'avortement de ses projets, la perte de ses espérances; le but de l'expédition ne pouvait plus être atteint désormais, car les Patagons, probablement sur les instances de leurs belles captives, refusaient absolument de la laisser continuer sa route vers les terrains diamantifères.

Une lutte sanglante allait éclater entre Farandoul et Philéas, Bixby intervenant leur rappela leur dignité de gentlemen qu'il ne fallait pas compromettre devant des sauvages. Ce mot calma Philéas.

On convint de donner quelques jours aux investigations et de repartir ensuite pour chercher, dans les pays civilisés, un terrain plus convenable pour une lutte à outrance entre les deux ennemis.

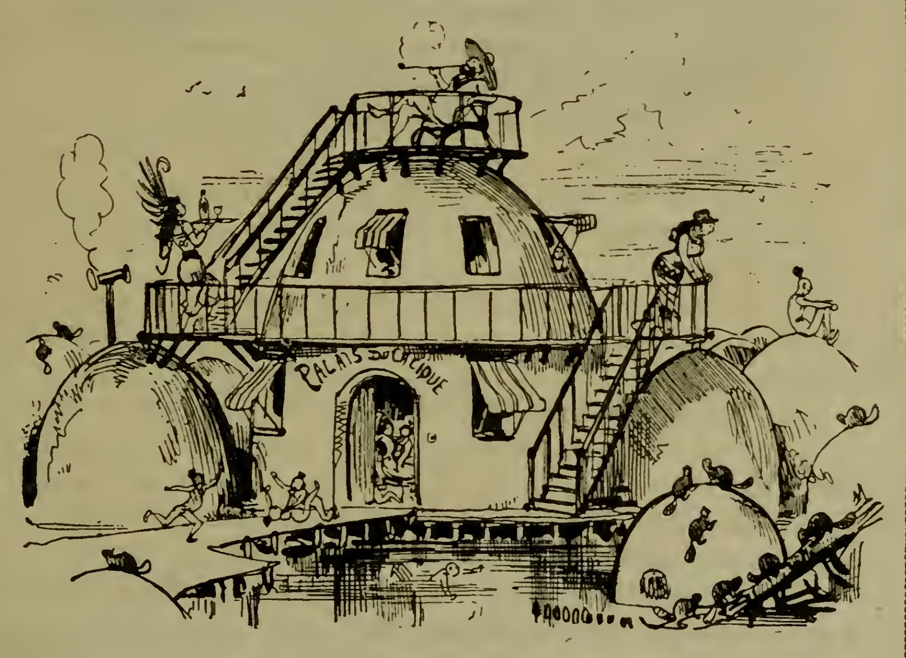
— Ce n'est pas un duel quelconque qu'il nous faut, s'écria Farandoul pour en finir, deux hommes tels que nous ne se battent pas comme de simples bretteurs ; c'est une lutte grandiose, un choc solennel, une étreinte effroyable et sans merci, une farouche explosion qui doit remuer le monde et embraser de sa flamme tout un continent! Voici ce que je propose : Les États du Nicaragua sont en guerre, le sud et le nord pleins de rage précipitent l'un sur l'autre leurs régiments et leurs canons, eh bien! mettons-nous à leur tête, engageons la lutte, commençons le carnage, battons-nous enfin, au dernier sang des Nicaraguayens! .

— Au dernier sang des Nicaraguayens!

Farandoul voulait laisser à Philéas le choix des armes, c'est-à-dire

celui du parti à embrasser, nord ou sud, mais Philéas toujours formaliste demanda instamment à tirer à la courte paille.

Le sort donna le sud à Philéas Fogg; les États du nord échurent à Farandoul. Les recherches commencèrent aussitôt avec l'aide des chefs patagons. Les guerriers patagons et les nouvelles Patagones furent encore passés en revue. Farandoul, Philéas et Mandibul, les trois époux infortunés d'Aouda, de la Lune-qui-se-lève et d'Halpa-Talca, passèrent de rang en rang sans découvrir aucune des trois manquantes. Philéas jeta de sévères coups d'œil sur les trois cent quarante-sept ingrates pour lesquelles il avait traversé tant de périls, mais celles-ci, tout à la joie de posséder des kilogrammes de diamants, ne parurent pas s'en apercevoir.



La fin de Passepartout.

Vainement les trois époux parcoururent à cheval les plaines environnantes, vainement ils battirent tous les buissons des forêts prochaines, aucune trace de ces infortunées ne fut découverte!

Mandibul renonça philosophiquement à l'espoir de retrouver Halpa-Talca. Quant à Philéas, son malheur était si grand, ses pertes si considérables qu'une dame de plus ou de moins, trois cent-quarante-huit ou trois cent quarante-sept de perdues, cela ne faisait pas grand'chose pour son

esprit désolé. Aussi lorsque Farandoul, abandonnant définitivement les recherches, lui demanda si le moment de partir pour le Nicaragua n'était pas venu, répondit-il qu'il était prêt. Le jour même on se sépara des Patagons.

Depuis cette époque, les bruits les plus contradictoires ont couru sur le sort de Passepartout. Des voyageurs ont affirmé avoir causé avec un Patagon qui en avait mangé, d'autres ont prétendu que Passepartout, entraîné par les Patagons, était devenu l'un des chefs les plus puissants de cette nation. La vérité la voici : Passepartout n'a pas péri dans le lac, Passepartout a trahi la confiance de son maître, Passepartout a déserté!

On se souvient qu'une des cases de Castorville, située isolément en arrière de la ligne, avait été réservée aux castors écloppés ou impotents. Par une inexplicable fatalité, cette case avait été négligée lors des recherches opérées dans toutes les cases, dans le lac et dans la campagne.

Eh bien, Passepartout était-là! Et il n'était pas seul!

Une heure après le départ des Patagons et des blancs, une ombre parut avec précaution à la fenêtre de la cabane et inspecta soigneusement l'horizon. Le silence absolu, la solitude parfaite de la plaine parurent rassurer complétement l'individu qui se dressa sur le toit de la cabane et battit un entrechat.

Deux secondes après trois femmes étaient à côté de lui sur le toit, c'étaient la Lune-qui-se-lève, Aouda et Halpa-Talca, épouses traîtresses et parjures!

Sans vouloir apporter l'ombre d'une excuse à la trahison de Passepartout, nous devons dire que le principal mobile qui le conduisit à abandonner Philéas Fogg, fut d'abord le désir de se soustraire au paiement du gaz brûlé par les dix-sept becs pendant plus de trois années. Puis vint la pensée de fonder réellement une colonie à Castorville.

Dix ans se sont écoulés depuis. La république de castors s'est reconstituée. Castorville a deux populations, les castors revenus depuis longtemps dans leurs cabanes et deux douzaines de petits polissons, vivant fraternellement avec les amphibies. Ce sont les enfants de Passepartout. Celui-ci règne en vrai patriarche sur les castors, sur les enfants et sur M[mes] Aouda, Halpa-Talca et la Lune-qui-se-lève! Quelques Patagons bons enfants, réunis dans quelques cases castoriennes, sont les serviteurs de la colonie. Passepartout, aidé par les castors, s'est élevé une case imposante au milieu du village. Toujours ambitieux, il s'intitule Grand Cacique de Castorville!



Revue des sous-marins nordistes.

VIII.

**La guerre en chemin de fer. La nouvelle guerre de siége.
Bombes asphyxiantes à la verveine concentrée, obus à chloroforme, boîtes à variole
Aspirateurs pneumatiques.
La guerre sous-marine!**

A quelque temps de là, une nouvelle foudroyante fut transmise au monde entier par les télégraphes et les câbles transatlantiques : la guerre des États désunis du Nicaragua, que l'on croyait en bonne voie d'arrangement, allait se rallumer plus terrible que jamais ; à Papagayo, capitale du Nicaragua sud, le célèbre Philéas Fogg venait d'accourir pour offrir ses services, en même temps que le non moins illustre Farandoul, ex-conquérant de l'Australie, se présentait à Caïman-City, capitale du Nicaragua nord, et mettait son épée et sa redoutable expérience à la disposition des nordistes.

Les États du nord et du sud, fortement endommagés, le nord surtout, par la guerre, se rejetèrent dans la lutte avec rage. La ville de Papagayo fit une enthousiaste réception à sir Philéas Fogg, et celui-ci fut nommé Chef-Ingénieur-Général de toutes les armées sudistes. Tous les pouvoirs furent réunis dans sa main, toutes les branches de l'administration rassemblées en faisceau

sous sa direction. Avec le concours d'une commission de savants fonctionnant sous sa présidence, il voulut donner à la guerre un caractère de précision scientifique digne du siècle de progrès dans lequel nous avons le bonheur de vivre; son principal collaborateur fut un savant allemand du plus grand mérite, le célèbre docteur Fridolin Rosengarten.

Les jours et les nuits de la commission furent si bien employés que, trois mois après l'arrivée de sir Philéas, le sud se voyait en état de reprendre les hostilités. — Un formidable appareil avait été improvisé; sir Philéas voulait inaugurer une tactique nouvelle, la guerre moderne, la guerre en chemin de fer! L'armée entière était réorganisée; plus d'infanterie ni de cavalerie comme dans l'antique Europe; chaque compagnie montait une locomotive routière et son fourgon blindé et crénelé. Quatre cents locomotives étaient prêtes, avec un nombre infiniment plus considérable de fourgons.

Ces locomotives étaient divisées en trois corps: les locomotives légères, montées par les tirailleurs; les locomotives cuirassées, pour les charges, et les locomotives batteries, pour l'artillerie.

On pense bien que tous ces préparatifs n'avaient pu se faire assez mystérieusement pour que le nord ignorât l'orage prêt à éclater. De son côté aussi, tout se préparait pour porter des coups terribles à l'ennemi.

Farandoul, dès son arrivée à Caïman-City, n'avait eu qu'un mot à dire, une proposition à faire, pour que le grade de généralissime lui fût offert par les Chambres nordistes avec un enthousiasme indescriptible.

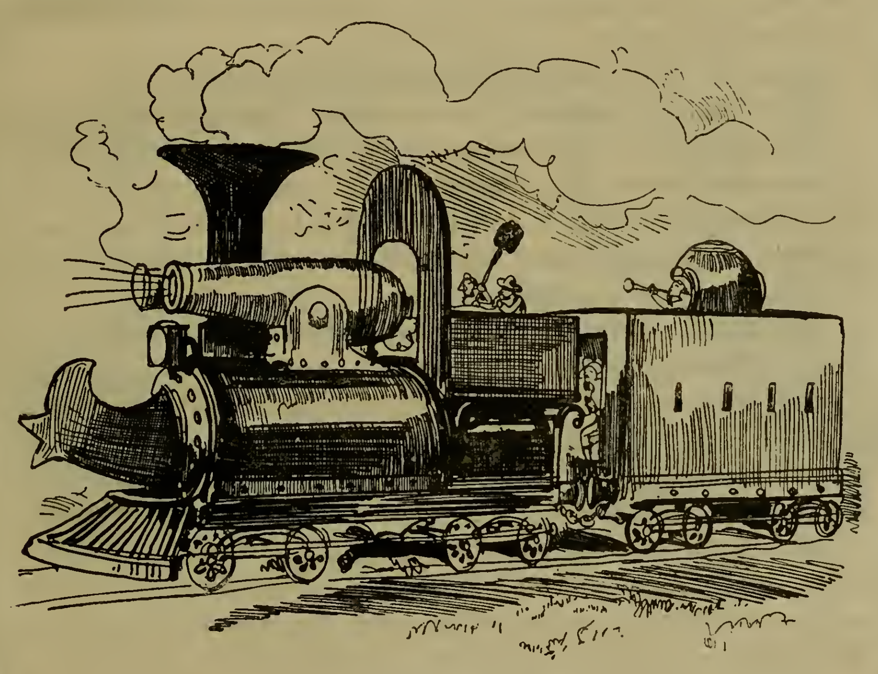
Acclamé par la population, porté en triomphe par l'armée, il avait immédiatement pris en main les pouvoirs suprêmes.

Mandibul et les marins entrèrent dans l'armée nordiste avec leurs grades d'Australie; Bixby, nommé général aussi, devint l'âme des conseils de guerre; à lui revint la mission de lutter contre la commission de savants sudistes de sir Philéas Fogg.

Le plan des sudistes avait été deviné dès les premiers instants, et, tout en mûrissant des projets tout différents, Farandoul avait pris ses mesures pour tenir tête aux locomotives sudistes. — Toutes les grandes usines, mises en réquisition, avaient en deux mois construit et armé deux cents locomotives, blindées de plaques d'acier de dix-huit centimètres d'épaisseur, pourvues de canons de gros calibres et remorquant chacune un wagon-casemate pour l'équipage. Huit hommes suffisaient pour la garnison de ces redoutables engins: deux manœuvraient, deux veillaient et les quatre autres se livraient aux douceurs du repos. Deux petites logettes ou cabines étaient réservées,

une pour le capitaine et une pour le reporter; les reporters pullulaient dans l'armée, car, outre ceux des innombrables pays, il en était venu de tous les points du globe; dans l'état-major général figuraient notre ancien ami Dick Broken, du *New-York Hérald*, ainsi qu'un reporter français envoyé par le *Figaro*.

Du côté des sudistes, même abondance de reporters; et, parmi eux, attirés par la vieille réputation de champion des dames de sir Philéas, de nombreux reporters féminins envoyés par les journaux de modes et par les gazettes



Une locomotive blindée nordiste.

créées pour la défense des droits de la femme. Philéas, encore galant malgré ses mésaventures, leur avait assigné des postes avantageux en première ligne.

L'ouverture des hostilités était imminente; des deux côtés, les derniers préparatifs s'achevaient. En même temps que Philéas dénonçait, par un télégramme, la rupture de l'armistice, Farandoul lui faisait signifier une déclaration identique par ministère d'huissier, « *étant et parlant à la personne du général en chef sudiste.* »

Ce fut par une belle nuit de juin que vingt locomotives légères d'avant-

garde quittèrent Papagayo, la capitale sudiste, et s'enfoncèrent dans la direction du nord; le matin dès l'aube, l'armée entière s'ébranla; le centre, commandé par le Chef-Ingénieur-Général Fogg, était composé de deux cents locomotives cuirassées, armées de quatre cent cinquante canons de gros calibre. Cet immense train, voyageant sur une ligne ferrée à peu près rétablie, partit à toute vapeur sur les traces de l'avant-garde, qui, par des télégrammes lancés de distance en distance, restait en communication avec le gros de l'armée. Sur les ailes, le reste des forces sudistes, cent cinquante locomotives légères, s'avançait en plaine sur des terrains rendus très-praticables par la sécheresse.

A midi, un télégramme de l'avant-garde signala l'ennemi.

Quatre locomotives blindées, l'avant-garde de Farandoul, occupaient la voie et dirigeaient un feu nourri sur les locomotives légères des sudistes. Sur un ordre de Philéas Fogg, les locomotives, chauffées à outrance, bondirent furieusement en avant. Une heure après, la canonnade de l'avant-garde s'entendait distinctement. Le branle-bas de combat fut sonné sur toutes les locomotives, et l'on redoubla de vitesse.

Il était temps; l'avant-garde battait en retraite devant les grosses locomotives blindées des nordistes. A la vue de l'armée sudiste, celles-ci s'arrêtèrent et firent bonne contenance. Une violente canonnade à longue distance s'engagea pendant un quart d'heure; ensuite une charge des locomotives cuirassées, vigoureusement menée par Philéas lui-même, tomba comme la foudre sur les quatre nordistes.

Un tourbillon de fumée déroba un instant la vue du combat aux assistants, puis on aperçut, couchée sur le flanc, une locomotive nordiste rendant ses derniers flots de vapeur, et les trois autres plus ou moins éclopées qui, faisant machine en arrière, se repliaient sur leurs lignes.

La voie ayant été débarrassée et rétablie dans la soirée pour donner passage aux sudistes, une partie des locomotives légères s'élança en avant.

Le premier succès était pour Philéas. Un télégramme triomphant fut envoyé à Papagayo.

Le lendemain, de bonne heure, l'armée entière, pleine de confiance, repartit à toute vapeur. D'après les instructions de Philéas, l'avant-garde avait dû s'avancer aussi loin que possible, en brûlant tout sur son passage. Aucun télégramme n'était parvenu dans la nuit; on pensa que la rupture des fils devait seule causer ce défaut de nouvelles, mais à quinze lieues de là, une locomotive sudiste en morceaux dans les champs vint donner quelque inquié-

tude ; un peu plus loin, une autre se rencontra, puis le reste de l'avant-garde étendu en un monceau fumant dans la plaine !

Une terrible émotion serra la gorge de toute l'armée ; sir Philéas, avant de continuer, donna l'ordre de rallier les deux ailes, restées un peu en arrière par suite des difficultés de terrain.

On n'eut pas le temps de l'attendre : des milliers de coups de sifflets stridents retentirent au loin, le fracas de cent locomotives hurlantes s'entendit du fond de l'horizon, et soudain, avant même que les forces sudistes fussent en vue, une grêle de bombes et d'obus creva sur l'armée de Philéas Fogg.



Séance de la commission des savants sudistes, sous la présidence de Rosengarten.

Les locomotives de sir Philéas ouvrirent aussitôt le feu ; l'horizon s'obscurcit, bientôt le désordre se mit dans les rangs de l'armée sudiste ; malgré de savantes manœuvres de Philéas pour amener toutes ses batteries en ligne, quelques charges des locomotives blindées opérèrent un effroyable carnage.

En même temps, les nordistes opéraient sur la droite et sur la gauche un mouvement destiné à le couper de sa ligne de retraite ; un désastre complet était à craindre. Philéas, la rage au cœur, donna quelques ordres ; une division de locomotives cuirassées se sacrifia pour couvrir la retraite, et, pendant

qu'elle combattait jusqu'à sa dernière gargousse, l'état-major et les locomotives à peu près sauves battirent rapidement en retraite.

Cent soixante-quinze locomotives seulement rentrèrent à Papagayo.

C'est alors que se révéla le génie de Fridolin Rosengarten. Cet homme doux et inoffensif, ce rêveur, ce chercheur des fleurettes inconnues se multiplia.

Sa première invention sauva la capitale des sudistes. Papagayo, on le sait, n'est abordable que d'un côté ; de nombreux forts échelonnés dans une passe dangereuse le défendent du côté de la mer; au sud, des montagnes escarpées rendent ses approches faciles à garder, mais la grande plaine du nord est son point vulnérable.

Vingt-quatre heures après le retour des locomotives endommagées de Philéas, la zone vulnérable devenait absolument infranchissable, le bon Fridolin l'ayant parsemée de milliers de petites torpilles asphyxiantes et foudroyantes de son invention.

L'efficacité de ces torpilles ne resta pas longtemps douteuse. Dans la nuit, les postes avancés sudistes entendirent dans le lointain le formidable roulement des locomotives blindées de Farandoul.

L'avant-garde nordiste approchait. Chacun de ses fanaux rouges semblait un œil planant sur Papagayo, et ces yeux grossissaient visiblement.

Tout à coup, des séries de petites détonations éclatèrent dans cette direction ; les locomotives nordistes, lancées à toute vapeur, venaient d'entrer dans la zone des torpilles. Ce crépitement dura cinq minutes, puis s'arrêta tout à fait, en même temps que le tapage des locomotives.

Le savant Fridolin Rosengarten, accouru aux avant-postes avec Philéas, fit immédiatement diriger de ce côté un jet de lumière électrique. Douze locomotives blindées restaient inertes et sans mouvement au milieu de la campagne.

— Victoire ! s'écria Fridolin, mes torpilles sont foudroyantes ! Si vous voulez venir, général Fogg, vérifier avec moi le mérite de mon ingénieuse invention, la chose est facile.

Dix minutes après, Philéas et Fridolin se dirigeaient vers les locomotives, à la tête d'un petit détachement d'hommes revêtus tous d'une sorte de scaphandre muni d'un réservoir d'air. Le correspondant du *Times* accompagnait la troupe.

La plus grande prudence était recommandée dans la marche, car il fallait éviter les innombrables torpilles répandues dans la campagne. Le savant,

muni d'une lanterne, éclairait la marche. On arriva ainsi sur le lieu du sinistre.

Le feu des locomotives commençait à s'éteindre. On en fit prudemment le tour avant de pénétrer dans l'intérieur. Le silence le plus complet régnait partout.

Les torpilles asphyxiantes avaient fait leur œuvre : tout avait péri !

Le bon Fridolin se frottait les mains. Le correspondant du *Times*, ayant voulu posséder un détail de plus sur l'invention de Fridolin et connaître le



En reconnaissance dans la zone aux torpilles.

goût de l'atmosphère, avait levé quelque peu son capuchon. Cette imprudence faillit lui coûter cher ; une suffocation subite, un violent accès d'éternument le renversèrent presque entre les bras du savant ; il fallut le soutenir pour le ramener aux avant-postes, et cependant l'héroïque correspondant eut encore la force de ramasser sans être vu deux ou trois torpilles, qu'il mit dans sa poche.

Une véritable ovation fut faite au bon Fridolin à son arrivée dans Papagayo. La ville était, pour le moment, sauvée.

Le correspondant du *Times*, toujours éternuant, se déroba aux acclama-

tions de la foule et rentra chez lui. Son premier soin fut de mettre ses torpilles dans une petite boîte et de les adresser, avec une longue lettre, à son journal.

Par malheur, la boîte fut à Londres avant la lettre. Le correspondant n'ayant pu dans ses télégrammes, qui passaient sous les yeux de Philéas, parler de son envoi, le directeur du *Times* prit les torpilles pour des noisettes et, tout en dépouillant sa correspondance, en croqua une d'un seul coup de dent ! ! !

Une détonation épouvantable renversa le malheureux directeur et cassa les vitres de tout le quartier . . . .

Quand, après deux heures d'aspersions au vinaigre, on put pénétrer dans la rue, on ne trouva de tous côtés que gens éternuant et pleurant couchés sur les trottoirs. Les torpilles, éventées par le voyage, avaient perdu une partie de leur force ; personne n'était mort, pas même le directeur du *Times*, qui en fut quitte pour s'acheter un râtelier neuf, mais tout le monde, dans un rayon de cinquante mètres autour des bureaux du *Times*, fut obligé de garder le lit pendant quinze jours.

Cet événement mystérieux fit un bruit terrible en Europe. Le directeur du *Times* reçut la lettre de son correspondant en revenant de chez son dentiste. Tout était expliqué ! Enchanté de posséder un si précieux correspondant, il l'avertit par télégramme que ses appointements étaient doublés.

Retournons dans la ville sudiste assiégée par Farandoul. Les locomotives nordistes étant arrivées le matin près de la zone aux torpilles, une reconnaissance qui coûta encore quatre locomotives blindées leur démontra l'impossibilité d'approcher de Papagayo.

Farandoul se contenta de bloquer étroitement la ville, et, de concert avec Horatius Bixby, changea ses batteries. Laissons-les méditer leur plan d'attaque et voyons ce que faisait Philéas pour la défense.

Fridolin était infatigable ; chaque jour voyait éclore une invention nouvelle. Les canons les plus monstrueux, les mitrailleuses les plus farouches et les plus ingénieuses sortaient chaque soir de ses usines. Le premier dans le monde civilisé, il sut faire un emploi judicieux des obus et des boîtes à mitraille.

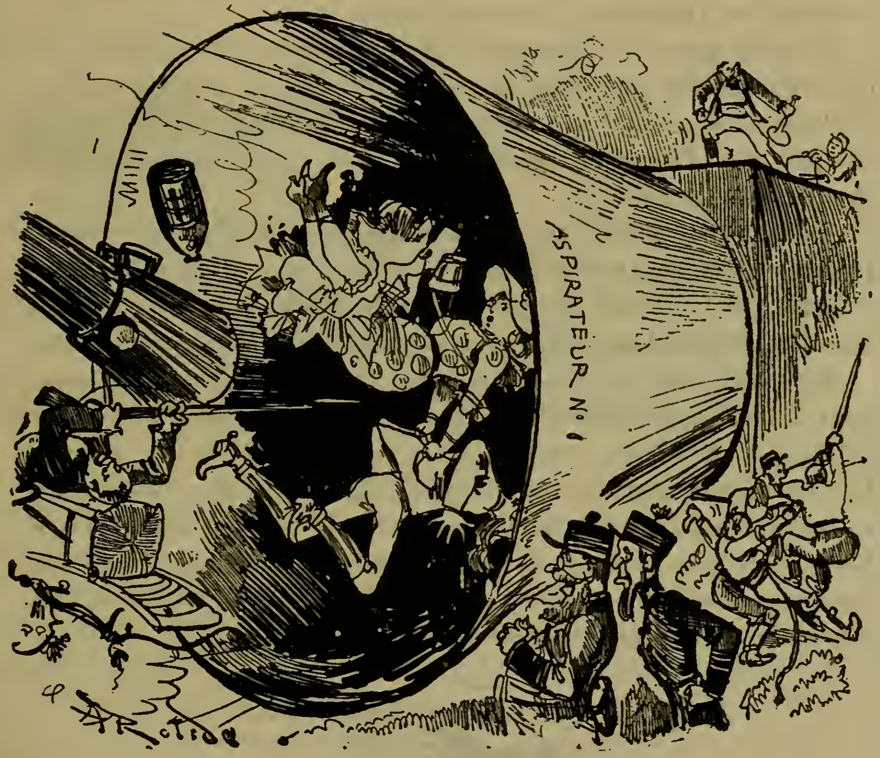
Un énorme canon, gros comme une tour, servi par une brigade d'artilleurs, causa les plus grands ravages dans les rangs nordistes. Pendant huit jours, il envoya de minute en minute des obus de trois cents kilogrammes à la verveine concentrée, lesquels obus, en tombant, asphyxiaient tout être



COMBAT SOUS-MARIN DANS LA RADE DE PAPAGAYO

vivant dans un rayon de deux cents mètres. Les nordistes reculaient leurs lignes, mais inutilement; l'obusier à la verveine s'avançait et continuait ses ravages. Ce fut ce qui le perdit. Un beau matin, Bixby, qui avait juré sa perte, adressa de son côté, avec une précision rare, une série de bombes à chloroforme.

Le canon sudiste se tut immédiatement; aussitôt, cinq cents enfants perdus s'élancèrent dans sa direction, éparpillés sur une longue ligne pour



Siége de Papagayo. — Les aspirateurs pneumatiques.

neutraliser autant que possible l'effet des torpilles qu'ils devaient rencontrer en chemin. Deux cents à peine arrivèrent au canon, mais c'était assez : les artilleurs chloroformés gisaient sur leurs munitions; les nordistes eurent le temps de retourner la pièce et de tirer sur Papagayo, avant que les troupes de Philéas Fogg eussent pu accourir pour sauver leur canon.

Pour rendre les approches de Papagayo de plus en plus inabordables et pour démonter les batteries avancées des assiégeants, Fridolin créa, nou-

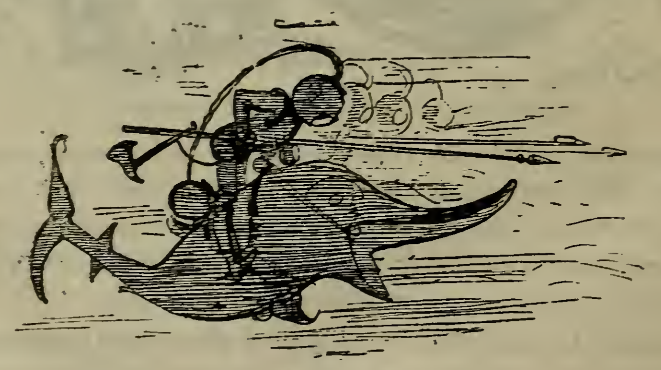
velle et admirable invention, l'aspirateur pneumatique à vapeur de la force de cinq cents chevaux, portant à six kilomètres. Construits de distance en distance aux endroits exposés, ces aspirateurs jouèrent un beau matin devant l'état-major.

Celui de la porte de Ségovie, braqué sur une batterie nordiste, aspira avec une violence effroyable tout ce qui se trouvait devant lui ; jusqu'à six kilomètres, le terrain fut rasé : arbres, canons, gabions, locomotives, — arrachés, déracinés, renversés, — vinrent s'engouffrer avec une centaine de nordistes dans l'intérieur de l'immense tube.

Ce jour-là encore, le correspondant du *Times* faillit périr victime de son devoir de reporter : au moment où l'aspirateur entra en action, il eut l'imprudence de se pencher sur l'immense orifice pour assister de plus près aux péripéties; l'effroyable courant d'air l'enleva comme une plume et l'engloutit instantanément.

Un cri terrible retentit. Officiers et mécaniciens, tout le monde le crut perdu ; heureusement le chef mécanicien put l'extraire de la machine cinq secondes avant l'arrivée des canons et des locomotives aspirés à une lieue de là. Cet accident, néanmoins, eut pour lui des conséquences terribles.

Entré célibataire dans le tube aspirateur, il en sortit marié ! Voici comment : Une dame, miss Barbara Twicklish, rédactrice du journal le *Droit des Femmes* de New-York, attachée à l'état-major de sir Philéas Fogg, se trouvait à côté du correspondant du *Times ;* au moment où celui-ci disparut enlevé par l'aspirateur, elle le saisit par sa redingote et fut entraînée avec lui. Pendant deux secondes, ils tournoyèrent ensemble dans le tube avec une vertigineuse rapidité... Par bonheur, la rotondité de formes de miss Barbara amortit considérablement le choc.



Les lanciers sous-marins.

Dans l'effusion de sa reconnaissance, le correspondant du *Times* fit-il à miss Barbara quelque déclaration brûlante ? on ne sait, toujours est-il que celle-ci, très-pratique, obtint, avant de sortir de la machine, une signature au bas d'une formelle promesse de mariage, inscrite sur son calepin.

Les aspirateurs à longue portée fonctionnèrent avec un tel succès, que les assiégeants se virent contraints de reculer encore leurs lignes. Dans les premiers jours, Philéas captura tout un convoi de chemin de fer, un train de plaisir bondé d'habitants de Caïman-City, la capitale du Nord,



Le câble transatlantique fut pris et repris six fois.

venus pour assister au bombardement de la capitale du Sud.

Les opérations du siége traînant en longueur, le savant allemand, pour entretenir la gaieté des soldats, imagina de faire adapter aux canons des remparts des machines à musique à haute pression. Aux sons de ce puissant orchestre, on dansa chaque soir dans les tranchées couvertes, et les soldats vinrent oublier les fatigues du siége dans les délices d'une rapide polka ou d'une valse langoureuse, à l'abri des bombes chloroformantes. Le savant sudiste et le savant nordiste continuaient à lutter à coups d'inventions plus sublimes les unes que les autres, Fridolin, dans une nuit d'insomnie, crut avoir trouvé une merveille, il lança les boîtes à variole, construites sur le modèle des anciennes boîtes à mitraille, et dégageant, après l'explosion, les miasmes délétères de la petite vérole. Farandoul fit simplement vacciner son armée et riposta par l'invention Bixbyenne de la bombarde à jet continu, marchant à la vapeur et alimentée par un chemin de fer apportant les projectiles.

D'ailleurs, le moment approchait où le fameux plan élaboré par Farandoul et Bixby allait entrer en exécution. Depuis un mois, d'immenses préparatifs se faisaient aussi secrètement que possible, dans une petite baie au nord de Papagayo.

Dédaignant désormais la guerre en chemin de fer et la banale guerre de siége, Farandoul voulait inaugurer la guerre sous-marine!

Les rives poissonneuses du Nicaragua avaient fourni des auxiliaires d'élite, des poissons de la famille des Espadons, poissons légers et rapides, faciles à dompter et qui, une fois pourvus d'un harnachement particulier, devenaient d'excellentes montures pour un corps de cavalerie sous-marine.

Les vieux officiers de cavalerie de l'armée nordiste, devenus capitaines de locomotives blindées, allaient encore une fois changer de destination ; Farandoul, malgré leurs objections primitives, les chargea d'organiser la cavalerie sous-marine, sous la direction suprême du général Mandibul.

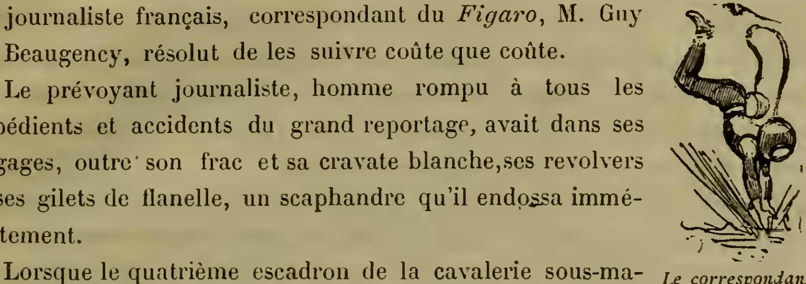
Quand tout fut prêt, une revue générale de ce nouveau corps eut lieu en rade. L'état-major nordiste, les attachés militaires des différentes puissances ainsi que les repórters s'embarquèrent sur un monitor cuirassé et gagnèrent le large.

Ceux qui n'étaient pas dans le secret se creusaient la tête pour deviner le motif de cette promenade en mer, lorsque tout à coup, sur un ordre lancé par un téléphone dont les fils plongeaient à l'arrière, quatre mille scaphandriers, à cheval sur quatre mille espadons, surgirent brusquement des flots sur quatre lignes régulières, composée chacune d'un escadron de mille hommes.

En tête s'avançaient le général Mandibul et ses aides de camp, l'état-major et la musique. Aux accords de l'hymne national, les escadrons, dans un ordre admirable, évoluèrent et défilèrent devant le monitor! Chaque escadron de sous-marins se composait d'une compagnie de sapeurs, armés seulement de haches, et de quatre compagnies de deux cents hommes, pourvus de la redoutable carabine à air comprimé, se chargeant par la culasse.

Après différentes évolutions et une charge en colonne, la cavalerie sous-marine, au lieu de rentrer dans le grand bassin-caserne où elle campait, prit le large et s'enfonça sous les flots.

Personne ne connaissait le plan d'attaque de Farandoul ; mais, pensant bien que les opérations sous-marines allaient immédiatement commencer,

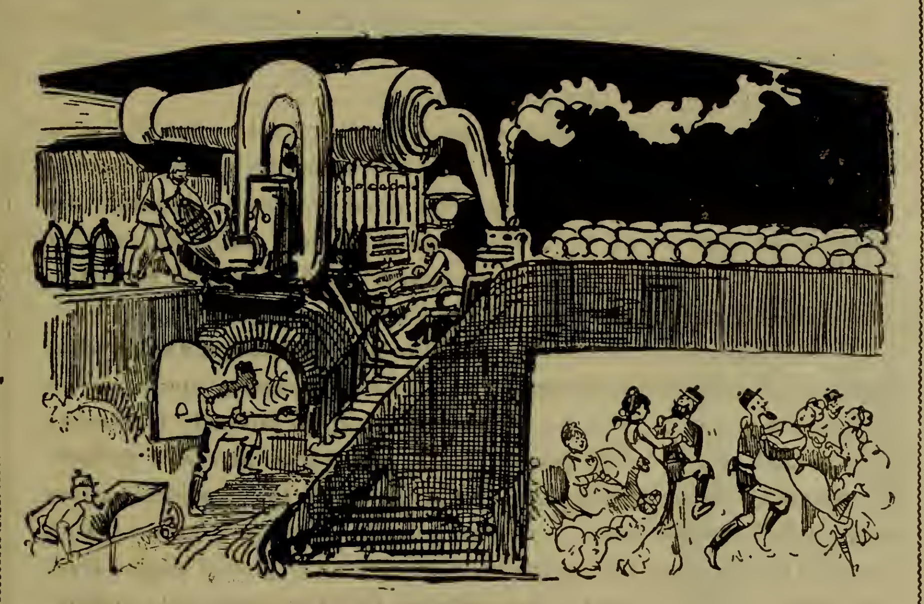


un journaliste français, correspondant du *Figaro*, M. Guy de Beaugency, résolut de les suivre coûte que coûte.

Le prévoyant journaliste, homme rompu à tous les expédients et accidents du grand reportage, avait dans ses bagages, outre son frac et sa cravate blanche, ses revolvers et ses gilets de flanelle, un scaphandre qu'il endossa immédiatement.

Lorsque le quatrième escadron de la cavalerie sous-marine défila devant le monitor, un homme sauta brusquement en croupe d'un officier et disparut avec lui sous les flots. Cet homme, c'était Guy de Beaugency!

Le correspondant disparut sous les flots.



Siége de Papagayo. — La batterie infernale.

La cavalerie sous-marine arriva dans la soirée même en rade de Papagayo; à six mètres au-dessous des vagues, sur les roches mêmes du fort commandant la passe, le régiment s'arrêta pour donner aux hommes et aux espadons quelques heures de repos.

Quelques tacticiens reprochent au général Mandibul d'avoir négligé de faire reconnaître immédiatement le port par un peloton de scaphandriers.

Le reproche est mérité ; sans cette négligence, Papagayo eût peut-être été emporté sans coup férir. Le général Mandibul, dans une brochure, publiée l'année suivante aux États-Unis, répond à ce reproche, qu'il craignit en cette occasion de signaler sa présence avant l'heure de l'attaque et de perdre ainsi le bénéfice d'une surprise nocturne.

Le brave général ignorait que, de leur côté, Philéas et ses savants, avaient songé à la possibilité d'une attaque par mer, et que pour déjouer toute tentative, ils avaient organisé, eux aussi, un corps de cavalerie sous-marine, chargé de surveiller le fond de la baie. Peut-être l'idée leur avait-elle été suggérée par un transfuge nordiste, toujours est-il que les sudistes sous-marins veillaient !

A minuit, heure fixée par ses instructions, Mandibul téléphona ses ordres. Le régiment s'ébranla, sapeurs en tête. Chaque homme, au départ, avait fixé sur la tête de sa monture un petit fanal rouge à réflecteur, portant la lumière à une dizaine de mètres en avant.

On dépassa les forts bordant la passe, et l'on arriva sans accident à l'avant-port proprement dit. Un poste de soldats sudistes fut distinctement aperçu penché sur les embrasures d'un ouvrage avancé ; le bruit des nageoires agissant à cinq ou six mètres de profondeur seulement semblait arriver jusqu'à eux. Mandibul eut un instant l'envie d'enlever ce poste ; néanmoins, il passa outre sans en donner l'ordre.

Ce fut un grand tort, on s'en aperçut trop tard. Au moment d'entrer dans le port, les mugissements terribles d'une trompette d'alarme à vapeur vinrent transformer le profond silence de la baie en un tapage infernal. L'obscurité de la nuit disparut, vingt jets de lumière électrique percèrent de leurs rayonnements l'épaisseur des flots ! Des centaines de torpilles sous-marines éclatèrent. En même temps, les sapeurs de Mandibul se heurtaient à un immense filet tendu en travers du chenal conduisant au port ; l'attaque étant découverte, il fallait briser tous les obstacles ! On se rua sur le filet ; soudain, le reporter du *Figaro* accourut ventre à terre sur la monture de l'officier, enlevé par une torpille ; il apprit à Mandibul qu'un deuxième filet venait de se lever et barrait la sortie à la hauteur du poste sudiste aperçu précédemment. Deux escadrons seuls avaient pénétré dans le chenal et se trouvaient ainsi prisonniers entre les deux filets, lesquels se rapprochant peu à peu ramassaient comme des dragues tout ce qu'ils rencontraient.

— En retraite ! fit téléphoner Mandibul.

Et les sous-marins, se retournant vivement, portèrent tous leurs efforts



sur le second filet. Rassemblés en une masse confuse par le rapprochement continuel des deux dragues, les sous-marins se remuaient difficilement; d'instants en instants, la mêlée devenait plus compacte, et le moment allait venir où les deux escadrons, réunis en un monceau, allaient être pêchés par les dragues.

Enfin, un trou se fit sous les coups de hache des sapeurs dans le fatal filet; on l'agrandit avec fureur; et par ce trou s'échappa un torrent de cavaliers démontés et de montures sans cavaliers! Il était temps; les filets, ramenés par des machines puissantes, se relevaient avec leur proie, deux ou trois cents scaphandriers, pêle-mêle avec quelques blocs de rochers déracinés.

La passe était à peine libre, que deux mille sous-marins sudistes, commandés par Philéas en personne, se ruaient sur les nordistes en retraite. Le choc fut rude. Les deux escadrons intacts de

Rosengarten fit sauter la ville.

Mandibul avaient passé au premier rang et reçurent avec fureur cette horde d'ennemis.

Une lutte épique et grandiose s'engagea devant les forts sudistes : commencé à coups de carabine, le combat prit bientôt le caractère d'une mêlée corps à corps, où le sabre seul avait la parole. — La lumière électrique, à foyer sous-marin, éclairait les combattants ; les sudistes se reconnaissaient à leurs fanaux bleus, tandis que les nordistes portaient, nous l'avons dit, des feux rouges.

Peu à peu les escadrons nordistes reculèrent sous l'effort des sous-marins sudistes. Des batteries sous-marines, ouvrant un feu épouvantable sur leurs flancs, emportaient des files entières, pendant qu'un escadron de lanciers sous-marins sudistes, par une charge terrible, entamaient le flanc gauche des soldats du Nord.

Le général Mandibul sauva son corps d'armée par une manœuvre splendide. Les débris de ses deux escadrons s'étaient reformés en arrière du combat, entre les rochers de la passe et le câble transatlantique. Ayant repris haleine, sur cette forte position, ils tombèrent tout à coup sur les sous-marins sudistes avec une rage effroyable et rétablirent le combat. Par un trait de génie, Mandibul avait téléphoné à ses sapeurs de nouvelles instructions. Ceux-ci portèrent adroitement tous leurs coups sur les réservoirs à air des scaphandriers sudistes.

Cette tactique eut une complète réussite ; bientôt des centaines de sudistes hors de combat abandonnèrent la lutte et remontèrent à la surface pour respirer.

Philéas accomplissait en vain des prodiges de valeur. Le câble transatlantique fut pris et repris six fois. Le reporter du *Figaro*, se cramponnant au câble, résista victorieusement à toutes leurs charges ; ayant adapté au câble un petit appareil de poche, il se mit à télégraphier à son journal des notes rapides indiquant toutes les phases de la lutte.

A la fin, le câble resta en la possession des nordistes, et ceux-ci, recouvrant le terrain perdu, rentrèrent dans l'avant-port à la suite des escadrons sudistes.

Philéas, désespéré, eut un instant la tentation de se pendre avec le câble transatlantique, mais le reporter du *Figaro*, craignant de voir ses communications interrompues, se précipita sur lui le revolver au poing, et l'empêcha de mettre son fatal projet à exécution.

Philéas battit en retraite dans le port; les débris de ses escadrons se

reformèrent un instant à l'endroit où le grand égout collecteur débouche dans le grand bassin et défendirent avec énergie l'entrée du collecteur ; les sous-marins nordistes avançant toujours, un combat acharné se livra bientôt dans les flots noirs et bourbeux du dernier asile des sudistes. Ce fut en ce péril suprême que le ciel vint à leur secours. Depuis quelques heures régnait un violent orage, accompagné d'une pluie véritablement diluvienne ; les ruisseaux de la ville lui versant des torrents furieux, le grand collecteur éprouva une crue subite, et tombant sur les combattants, les balaya brusquement jusque dans le bassin.



Opérations sous-marines. — Le filet.

Philéas seul eut, avec quelques hommes, la chance de prendre pied dans une galerie remontante et de rentrer en ville, où son premier soin fut de prendre toutes ses mesures pour barricader le grand collecteur.

Les nordistes s'étaient ralliés à l'entrée de cet égout pour laisser passer le torrent. Par malheur, quand tout fut écoulé, Mandibul trouva les troupes sudistes fortement barricadées dans le collecteur, et des batteries nombreuses établies dans toutes les galeries qui s'y raccordent.

Dans l'impossibilité de forcer ces positions avec ses sous-marins fatigués, il se contenta de fortifier à la hâte la partie conquise et d'envoyer

quelques estafettes à Farandoul pour réclamer l'envoi immédiat des deuxième et troisième brigades sous-marines, commandées par les généraux Tournesol et Escoubico.

Les estafettes n'eurent pas beaucoup de chemin à faire. Farandoul, à la tête des brigades Tournesol et Escoubico, arrivait à l'entrée de la passe, en même temps que deux gros monitors attaquaient les forts à coups de bombes chloroformantes. Instruit de la situation de Mandibul, il lui fit téléphoner l'ordre de se maintenir dans ses positions.

Le matin était venu; pendant que les sous-marins, descendus de leurs montures, avançaient pas à pas à travers les obstacles jetés dans la rade, emportant une à une les batteries sous-marines des sudistes, les deux monitors, dirigés par le commodore Horatius Bixby, manœuvraient pour éteindre les feux des forts, sans s'approcher assez près pour recevoir les obus de trois cents kilogrammes envoyés par leurs canons monstres.


Philéas Fogg sortant du collecteur.

Déjà les bombes à chloroforme étaient tombées dans ces ouvrages, deux forts s'étaient tus, leurs artilleurs étant endormis pour quarante-huit heures sur leurs pièces.

Dans Papagayo, on se livrait au désespoir ; la chute de la ville n'était que trop certaine, et la population civile suivait avec angoisse les dernières péripéties de la lutte. Le bon Fridolin Rosengarten tenait conseil avec Philéas et les généraux encore valides.

De suprêmes résolutions furent prises. Au fur et à mesure des progrès de l'ennemi, les régiments décimés se replièrent.

Les cours des casernes et les places d'armes se remplirent de soldats auxquels l'intendance distribuait des vivres pour quelques jours ; enfin, des apprêts mystérieux se firent dans le grand arsenal, qu'une population anxieuse entourait sans pouvoir approcher.

Vers midi, lorsque six forts eurent encore été éteints dans la passe par les bombes chloroformantes, comme déjà Mandibul attaquait les batteries du grand collecteur, Philéas et Fridolin Rosengarten arrivèrent à cheval à l'arsenal avec les dernières troupes.

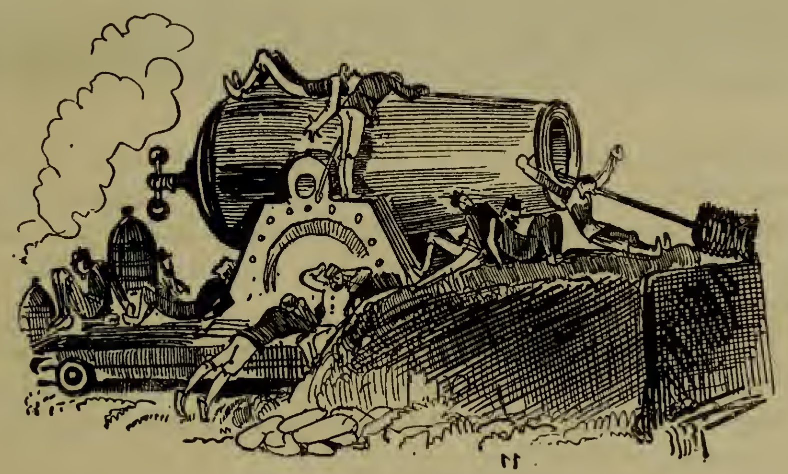
La population, haletante, attendait sans rien comprendre aux préparatifs.

Tout à coup un immense cri s'éleva !

Plusieurs ballons, encore retenus par des câbles, venaient d'apparaître par-dessus les murs de l'arsenal ; ils étaient d'abord peu nombreux, mais,

à chaque instant, quelques autres, s'enlevant subitement, venaient grossir leur nombre. Ces ballons, opérant avec la régularité d'une manœuvre, formèrent bientôt trois groupes, trois flottilles distinctes. L'armée sudiste, pour éviter une reddition imminente, s'évadait par les airs!

Fridolin Rosengarten avait tout prévu, et pour échapper à un désastre possible, il avait dès longtemps préparé, avec le concours des autres savants de la commission, de vastes moyens d'évasion. C'était une véritable révolution dans l'art de la navigation aérienne que Fridolin venait d'opérer, révolution dont les conséquences sur l'avenir du monde sont encore incalculables!



Effet des bombes chloroformantes.

Sans vouloir tenter une description fort au-dessus de notre compétence scientifique, nous pouvons dire que les ballons Rosengarten avaient victorieusement résolu la question de l'application de la vapeur à la navigation aérienne. Une petite machine de force moyenne, placée au sommet du ballon, l'entraînait dans la direction voulue, aussi bien contre le vent que dans le sens des courants atmosphériques.

Ce n'est pas tout. — Ces ballons, construits pour la guerre, étaient cuirassés; un blindage d'acier recouvrait la sphère de gutta-percha, comme une gigantesque marmite renversée. La nacelle aussi, très-grande, était fortement blindée, par ses embrasures sortaient quelques gueules de canons, prêtes à aboyer dans les nuages.

Le premier groupe de ces ballons, tout différent des autres, plus lourd de formes, plus cuirassé, s'il est possible, était composé de vingt-cinq

ballons-canonnières, dits ravageurs, armés de grosses bombardes et d'obusiers. Les ballons du second groupe, plus nombreux et plus légers, étaient encore des ballons de combat; mais le troisième groupe semblait formé surtout de ballons de transport, immenses navires aériens, chargés chacun de deux cents hommes, sans canons.

Lorsque tous les ballons eurent pris leur rang dans la flottille, Rosengarten, qui parcourait les lignes dans un rapide ballon-chaloupe, fit élever le signal du départ, et deux ballons-chaloupes recueillirent à la hâte les derniers soldats sudistes employés à terre aux manœuvres. C'était fini !

Cependant, pour faire cesser les murmures des habitants, le bon Fridolin Rosengarten prit une dernière mesure: avant de rejoindre le gros de la flottille, il se servit encore une fois du fil électrique rattachant sa chaloupe à l'arsenal et fit sauter la ville derrière lui.

. . . .

Comment peindre la rage de Farandoul et des nordistes lorsqu'ils virent Philéas Fogg et les débris de son armée leur échapper de cette manière imprévue ? Farandoul telégraphia vite à ses bombardes pour tenter l'envoi de quelques obus asphyxiants, mais l'explosion de la ville vint enlever cette dernière chance.

La rivière et quelques morceaux de monuments vinrent retomber précisément dans les lignes assiégeantes et gêner par une inondation subite les mouvements de l'artillerie. Quand tout fut écoulé, il était trop tard, la flotte aérienne avait disparu !



Rosengarten prit une dernière mesure.



Apparitions d'astres inconnus dans la nuit.

IX

En l'air!
Apparitions de nouvelles lunes bleues à Caïman-City.
Une évasion dans les nuages; le dernier pigeon des fugitifs.
Dévouement héroïque de Barbara Twicklish.

Caïman-City, capitale des États du Nord, est en fête. On célèbre la grande victoire du généralissime Farandoul et la prise de Papagayo. Les détails manquent encore sur la fin de la lutte.

De tous côtés, des étendards, des lampions, des girandoles, des lanternes vénitiennes; les rues regorgent de monde, toute la population se livre à la joie.

Sur les grandes places, des bals publics se sont improvisés; de plus, les théâtres donnent des représentations de gala.

Après la sortie des théâtres, on profite d'un clair de lune splendide pour continuer la fête, des feux d'artifice sont tirés sur plusieurs points, au milieu des acclamations.

Tout à coup, les dernières fusées éteintes, une infernale apparition dans le ciel vient glacer tous les cœurs! A côté de la lune, deux points bleus viennent de paraître, puis deux autres! puis une série de points grossissant

avec rapidité! Quels sont ces astres nouveaux à la lueur bleue qui viennent bouleverser notre système planétaire? Quels sont ces mondes inconnus, doués d'une aussi vertigineuse rapidité? Personne ne peut répondre, les astronomes de l'Observatoire eux-mêmes ont senti leurs cheveux se hérisser sur leurs têtes à la pensée d'un choc imminent!

Mais des détonations se font entendre, les astres bleus bombardent la ville; des obus asphyxiants viennent de tomber dans les faubourgs. La vérité se fait jour, l'Observatoire a reconnu dans ces astres bleus les fanaux d'une flottille de ballons!

C'était Philéas Fogg! C'étaient les sudistes!

Au même instant, une dépêche de Farandoul, communiquée à la foule, donna le mot de l'énigme :

« Papagayo pris. Ville sautée, a endommagé télégraphe, de là retard. Prenez mesures de défense. L'armée sudiste est partie en ballon pour le Nord. J'envoie général Mandibul pour couvrir Caïman-City.

« Le généralissime : FARANDOUL. »

Immédiatement, tous les ordres furent donnés pour plonger la ville dans l'obscurité, tout fut éteint pour éviter de donner de faciles points de mire aux sudistes. Des bombes et des obus continuèrent, néanmoins, à tomber au hasard, mais sans causer trop de dommages. Le matin arriva trop tôt, hélas ! pour révéler aux sudistes la position de la ville.

Les sudistes, qui s'étaient éloignés, revinrent aussitôt, et tout Caïman-City put voir avec un effroi mortel leurs ballons prendre position à cinq cents mètres au-dessus des maisons. Caïman-City fit bonne contenance; une garde civique s'organisa. Vers midi, quand les sudistes, ayant terminé leurs préparatifs, commencèrent le feu, la garde civique, éparpillée sur les toits et les monuments, ouvrit une fusillade nourrie sur la flotte aérienne.

Le général Mandibul télégraphia son arrivée prochaine sur soixante-quinze locomotives blindées. Caïman-City continua la lutte en attendant. Au soir, vingt-cinq mille habitants, chloroformés ou asphyxiés par la verveine concentrée, gisaient par les rues. Les boîtes à variole tombaient aussi; dans tous les quartiers on se vaccinait à la hâte. Les soixante-quinze ballons allumèrent leurs fanaux et formèrent comme une couronne de petites lunes bleues au-dessus de la ville; c'était féerique, mais horriblement désagréable, car les obus continuaient à pleuvoir.

Par bonheur, le général Mandibul arriva dans la soirée; il passa la nuit à établir en batterie ses soixante-quinze locomotives blindées. Puis, pour



UNE ÉVASION A QUATRE MILLE MÈTRES

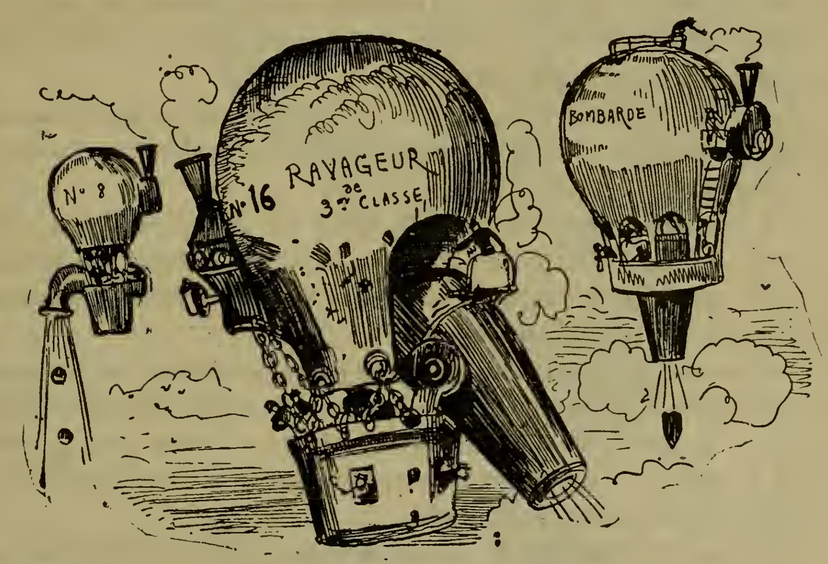


bien jugér les choses, il alla s'installer tout en haut du beffroi de l'hôtel de ville de Caïman-City, à l'endroit le plus exposé.

Toute la nuit, ballons et locomotives firent un feu d'enfer.

Au jour, Philéas changea de manœuvre; ses ballons s'ébranlèrent, descendirent à cent mètres du sol, et laissant traîner leurs grandes ancres coururent des bordées au-dessus de la ville.

Le fracas des écroulements alterna bientôt avec celui des bombardes. Philéas s'était réservé pour point d'attaque l'hôtel de ville, où Mandibul avait porté son quartier général. Plein de fureur contre le général, il lança son aérostat blindé, la *Clarisse Harlowe*, à toute vapeur contre le monument.



Bombardement des villes nordistes.

Un choc terrible ébranla l'hôtel de ville jusque dans ses fondements. O bonheur! et combien les édiles eurent à se féliciter de n'avoir pas lésiné pour sa construction! Le monument résista à deux charges, et l'aérostat sudiste, à la troisième, resta fiché au sommet, empalé par la flèche du beffroi.

Aussitôt, entraînés par le général Mandibul, les soldats nordistes s'élancèrent à l'assaut du ballon.

Le plus étonné de tous les hommes fut le correspondant du *Figaro;* il était juché, une lunette à la main, au dernier étage du beffroi, sous la

girouette, et rédigeait une dépêche à son journal, quand la première secousse imprimée par le ballon le renversa sur le dos. Quand il vit le ballon de Philéas Fogg accroché par la flèche, il comprit bien vite l'importance de la capture et réussit à s'emparer de la grosse ancre du ballon, qu'il fixa solidement dans les poutres. Mandibul et ses soldats le rejoignirent bientôt. Il s'agissait, avec cette corde, d'escalader la nacelle d'où partait une vive fusillade.

Le ballon, cependant, cherchait à se dégager et donnait des secousses terribles à l'hôtel de ville. Rosengarten faisait doubler les feux ; le moment approchait où les nordistes allaient atteindre la nacelle. Soudain, après une formidable secousse, un craquement se fit entendre, le monument sembla se déchirer de haut en bas et les nordistes poussèrent des cris d'inquiétude. Un dernier bond triompha de l'obstacle, l'aérostat s'éleva dans les airs avec un morceau du beffroi décapité !

Le général Mandibul, le reporter Guy de Beaugency et quelques hommes accrochés aux débris du beffroi étaient emportés par la *Clarisse Harlowe*, le ballon cuirassé de Philéas !

Les prisonniers trouvèrent dans le ballon tous les égards dus à leur malheur. Le reporter du *Times*, Philoctète Mortimer, emmené par Philéas avec l'ex-miss Barbara Twicklish, maintenant madame Mortimer, s'employa pour rendre leur situation supportable.

Le reporter du *Figaro*, craignant de ne pouvoir, en ballon, correspondre avec son journal, montra quelque désolation, mais cela se passa vite quand il s'aperçut que son confrère, le correspondant du *Times*, avait à bord deux douzaines de pigeons voyageurs, destinés à porter ses dépêches au télégraphe du Honduras, pays neutre.

Par malheur, les pigeons étaient enfermés dans une cage, dont le reporter du *Times* gardait toujours la clef ; Guy de Beaugency tourna ses batteries du côté de la sensible Barbara Twicklish, la nouvelle épouse de Philoctète Mortimer, et, dans le double but de tirer le plus de renseignements possibles et de trouver le moyen de les faire partir, il tenta d'apprivoiser le cœur de la tendre dame.

Les ballons sudistes, pendant ce temps, avaient quitté le ciel de Caïman-City ; trouvant cette ville bien défendue par les locomotives blindées, ils étaient partis dans deux directions différentes : les uns pour aller ravager les ports de la côte, et les autres avec l'ordre précis de remonter dans le Nord, en brûlant toutes les riches villes de cette région ; en agissant de



cette façon, on était à peu près certain d'avoir une avance sur les locomotives blindées, obligées de courir à droite et à gauche pour les besoins de la défense.

L'aérostat de Philéas, la *Clarisse Harlowe*, nom gracieux donné par le poétique Philéas, filait en avant, entraînant dans son sillage une légère chaloupe aérienne.

Déjà la *Clarisse Harlowe* avait foudroyé deux villes importantes, avec un certain nombre de bourgs, sous une pluie d'obus; présentement, l'aérostat s'en allait, à la tête d'une petite escadre, bombarder un gros port de commerce. Mandibul, furieux, se consumait en projets d'é-

Le ballon de Philéas et l'hôtel de ville de Caïman-City.

vasion, pendant que Guy de Beaugency, pris d'une soif de correspondance impossible à satisfaire, tournait autour des pigeons et de l'épouse du reporter du *Times*.

O douleur! à chaque événement important, Philoctète Mortimer chargeait un de ses volatiles d'une dépêche écrite en caractères microscopiques! Leur nombre diminuait, il fallait agir promptement.

Beaugency était déjà bien vu de la sensible Barbara, qu'il charmait par de longues tirades sur les droits sacrés de la femme; une inspiration lui vint qui précipita les choses.

— Écoutez, lui dit-il un matin qu'ils prenaient le frais sur la dunette supérieure de la *Clarisse Harlowe*, au bruit des bombardes, écoutez, chère Barbara, si vous me permettez de vous appeler de ce doux nom..., il me faut tout vous dire, quoiqu'il m'en coûte de porter une main cruelle sur vos rêves poétiques et de faucher vos illusions dans leur fleur! Mais il le faut! Je dois vous sauver!.... Sachez-le donc! Mortimer, le traître Philoctète, est bigame et peut-être trigame!! Mon ami, le général Mandibul, dit connaître à New-York une madame Mortimer, et je sais qu'il en existe une autre à Paris, où j'ai beaucoup connu Mortimer! O infamie! au lieu d'être l'ange du foyer, l'unique épouse, vous seriez le numéro trois du traître!!!

— Horrible! Horrible! sanglota l'infortunée Barbara.

— Cela ne sera pas! s'écria Beaugency. Fuyez ce misérable. Votre patrie admet le divorce! O ange, déployez vos ailes!.... Et si j'osais espérer qu'un jour...

Barbara tirait déjà son calepin, Beaugency avait réussi, il signa tout ce qu'elle voulut!

— Fuyons! fuyons! s'écriait-il.

Barbara recula, croyant qu'il voulait se précipiter avec elle à travers la couche de quatre mille mètres d'azur qui les séparaient de la terre.

— Ne craignez rien! nous pouvons fuir, mais plus confortablement, ô ma douce amie!

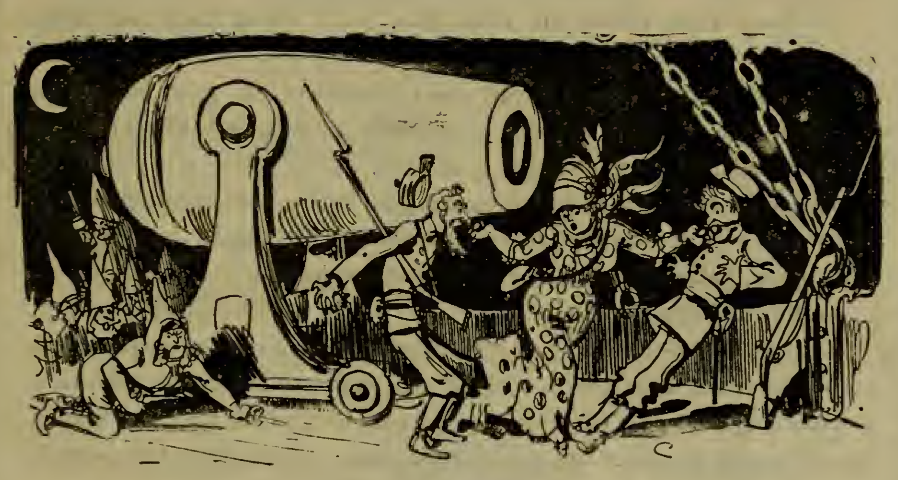
Et Beaugency révéla tout bas à Barbara tous les détails d'un plan d'évasion, élaboré avec le général Mandibul. Barbara consentit à tout; quand le triomphant reporter quitta la dunette avec elle, tout était arrangé, les rôles distribués et l'heure fixée.

Se sauver d'un ballon planant à quatre mille mètres d'altitude n'est, en aucun temps, une chose facile, mais s'évader d'un ballon de guerre, sévèrement gardé par des factionnaires, surveillé par de vigilants officiers, est

une entreprise terriblement dangereuse. Cependant, Mandibul et Beaugency étaient résolus à tout risquer.

Beaugency avait passé la soirée dans la cabine du correspondant du *Times ;* vers minuit, au moment de prendre congé de Mortimer, il lui mit brusquement sous le nez une torpille à chloroforme éventée, mais encore suffisante pour foudroyer à bout portant. Le reporter ne poussa pas un cri, il s'affaissa endormi pour huit jours au moins.

Beaugency endossa le caban de Mortimer, en rabaissa le capuchon sur ses yeux et sortit avec Barbara. L'officier de garde dans le salon le prit pour Mortimer et crut qu'il allait poétiquement contempler les étoiles avec sa douce moitié. Barbara seule gagna la dunette, Beaugency se dirigea vers



Les factionnaires chloroformés.

la cabine des prisonniers, à l'entre-pont. L'homme de garde, sans défiance, le laissa venir. Beaugency renouvela la manœuvre de la torpille, l'homme tomba. Vivement Beaugency ouvrit la porte. Mandibul et ses hommes étaient là. Le factionnaire endormi fut attiré dans la cabine, et l'un des prisonniers prit son caban et sa place. Il s'agissait maintenant de sortir par une étroite meurtrière ouverte sur l'infini et de se hisser à la force du poignet sur la dunette, gardée précédemment par un factionnaire que Barbara devait avoir aussi chloroformé.

Un léger appel de cette dernière fit connaître aux fugitifs qu'elle avait réussi. Le reste n'était plus rien; les huit prisonniers se hissèrent sur la

dunette à la force du poignet; la robuste Barbara était là qui les aidait à franchir le bastingage. Quand les huit hommes furent réunis, on se dirigea en rampant vers le ballon-chaloupe amarré à l'arrière.

Quelques difficultés se présentaient encore, deux hommes veillaient de ce côté. Barbara et Beaugency, devisant bras dessus bras dessous, prirent les devants et vinrent causer deux minutes avec les factionnaires; on leur fit brusquement respirer les torpilles et le passage fut libre.

Avec quel bonheur les prisonniers délivrés s'installèrent dans le petit ballon-chaloupe! Libres! Libres! répétait Mandibul. Il fallait détacher les amarres et s'éloigner rapidement de la *Clarisse Harlowe*. Pendant que les marins sciaient les cordes, Guy de Beaugency s'était précipité vers la cage aux pigeons du correspondant du *Times* et la rapportait triomphalement.

— Vite! vite! s'écria-t-il, démarrons! voilà qu'on vient relever les postes!

Un certain brouhaha s'élevait dans l'intérieur du gros ballon, on venait de découvrir le premier factionnaire chloroformé. Des bruits de pas s'entendaient, on montait sur la dunette.

Le dernier câble fut tranché d'un coup de hache, et le ballon-chaloupe, détaché du gros aérostat qui marchait contre le vent, bondit en arrière. Il était temps, l'alarme sonnait chez les aérostiers sudistes.

— Hurrah! cria Mandibul.

Le petit ballon-chaloupe s'était élevé subitement à trois ou quatre cents mètres au-dessus de la flottille des ballons sudistes; les évadés pouvaient voir toute l'escadre à fanaux bleus défiler sous leurs pieds. Un grand branle-bas se faisait à leur bord, on percevait les notes stridentes des trompettes à vapeur indiquant les manœuvres d'ensemble.

Le ballon-chaloupe, pris par le vent, fut bientôt à sept ou huit kilomètres des sudistes. Par malheur, on vit tout à coup la flotte entière faire volte-face et revenir en arrière.

— Éteignez les fanaux, s'écria Mandibul, disparaissons dans la nuit!

On gagna encore quelques kilomètres grâce à ce stratagème, mais on vit soudain les sudistes fouiller les profondeurs du ciel avec des jets de lumière électrique pour y découvrir les fugitifs.

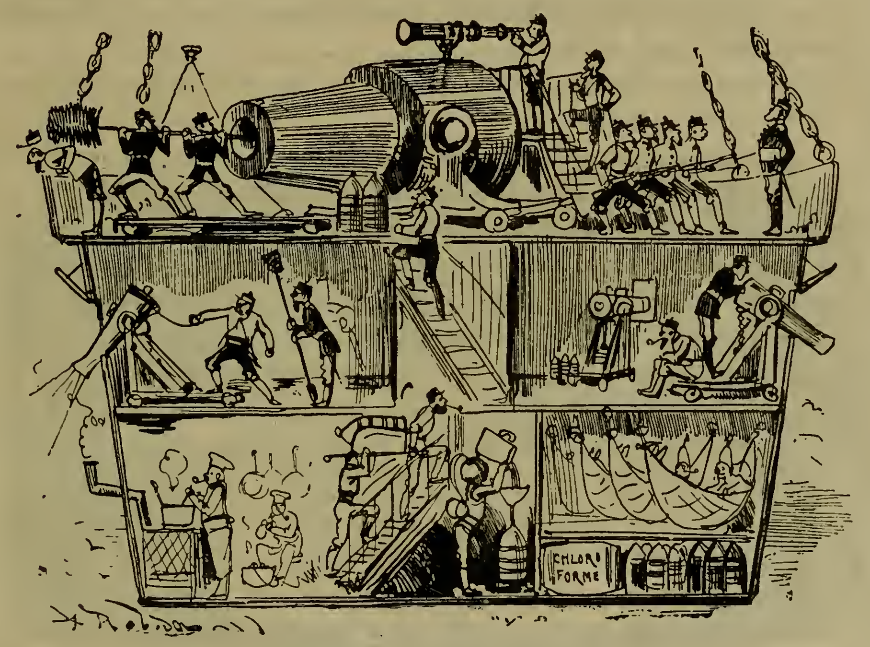
Dès qu'ils eurent été aperçus, la chasse s'organisa.

— Aux machines, hurla Mandibul, et à toute vapeur!

Un cri terrible lui répondit, la soute au charbon était vide. Il fallait lutter sans possibilité de diriger le ballon, contre les rapides aérostats à

vapeur. N'importe ! Mandibul, pour s'élever le plus possible, fit jeter tout le lest. On fit un saut de mille mètres, et les ballons sudistes disparurent.

Pendant ce temps, Guy de Beaugency se hâtait de mettre sa correspondance au courant. Son journal avait été pendant quinze jours sans nouvelles de lui, il fallait tirer ses lecteurs d'inquiétude et reprendre la série de ses émouvantes lettres. Le correspondant du *Times* ne lui avait laissé que neuf pigeons ; déjà Beaugency en avait fait partir quatre avec chacun une page menue sous l'aile. Une cinquième page était prête, lorsqu'un violent « Ventre de phoque ! » de Mandibul lui fit relever la tête.



La nacelle d'un ballon cuirassé sudiste. — Coupe.

— Qu'est-ce ? demanda-t-il.

O rage ! les fanaux bleus reparaissaient dans le lointain, des jets de lumière électrique, comme des chiens sur une piste, cherchaient de nuage en nuage le ballon-chaloupe disparu. Beaugency nota cette reprise de la chasse et fit partir son cinquième pigeon.

Tout ce qui pouvait être jeté par-dessus bord fut sacrifié, le ballon gagna encore cinq cents mètres, mais cinq minutes après reparaissaient les terribles fanaux bleus ! La lumière électrique leur indiqua encore leur proie, vers laquelle ils marchèrent à toute vapeur. L'énorme fanal du ballon

amiral, monté par Philéas, devançait tous les autres, éparpillés comme une constellation de lunes bleues. Bientôt les sudistes se crurent assez rapprochés des fugitifs pour commencer la canonnade.

Les obus sillonnaient l'air à quelque distance du ballon-chaloupe et s'en allaient retomber à terre en décrivant de longues paraboles; de minute en minute, le feu des sudistes devenait plus précis, les obus se rapprochaient.

Beaugency écrivait toujours, heureux d'avoir de si émouvantes nouvelles à transmettre à son journal; un sixième pigeon s'envola tout étourdi de la canonnade.

— Ils arrivent! s'écria Mandibul, allons! flanquons tout ce qui pèse par-dessus bord! Leste, enfants!

La bien portante Barbara eut peur et se jeta dans les bras de Beaugency, qui la rassura.

Les fugitifs lancèrent dans l'espace tous les objets inutiles ou pesants, la machine à vapeur, la soute au charbon, les plaques de blindage; on ne conserva qu'un petit canon en cas de besoin.

Le ballon, par un nouveau bond, se perdit dans l'azur, les fanaux bleus s'éteignirent dans le lointain. Beaugency chargea son septième pigeon de porter la nouvelle de cet heureux changement dans leur situation; l'espoir reparaissait d'autant plus que la brise semblait s'élever.

— Gagnons deux heures, murmura Mandibul, qui, depuis quelques minutes, observait l'état du ciel avec l'expérience d'un vieux marin, et nous sommes sauvés!

On vola pendant une heure encore, tantôt hors de vue et tantôt en vue des infatigables fanaux bleus; à la fin, comme les obus recommençaient à pleuvoir, Mandibul, pour gagner une heure encore, se dépouilla de ses vêtements les moins indispensables, retira ses bottes et jeta le tout dans l'espace. Ses hommes l'imitèrent, huit paires de bottes tournoyèrent dans le ciel, huit cabans, huit vareuses; Barbara sacrifia sa Bible et quelques menus objets de toilette, le bastingage du ballon fut en partie démoli, et l'on fendit l'espace avec une rapidité plus grande.

Hurrah! Justement la tempête tant attendue commençait à s'élever, les fanaux bleus diminuaient... bientôt ils disparurent, pendant que le ballon, de plus en plus rapide, traversait comme un boulet les amoncellements de sombres nuages et de nuées tumultueuses. Beaugency fit partir son huitième et avant-dernier pigeon.

Combien de kilomètres et de myriamètres le ballon-chaloupe fit-il

en cette nuit de chasse terrible ? Personne n'a jamais pu le dire. Au jour, quand la tempête s'apaisa, on aperçut la terre à sept ou huit cents mètres; le matelot Tournesol, un des huit évadés, crut reconnaître les montagnes de Costa-Rica et la baie de Mosquitos ; on pouvait donc prendre terre.

Là était la difficulté; personne parmi les évadés ne savait manœuvrer l'aérostat ; on espéra qu'à force de courir des bordées, on finirait par se rapprocher assez de terre pour pouvoir jeter l'ancre, et, le danger ayant disparu, on songea à réparer par un bon repas les forces dépensées. Barbara, qui se plaignait de tiraillements d'estomac depuis quelques heures, demanda si, enfin, l'heure du déjeuner n'avait pas sonné.



Huit paires de bottes tournoyèrent dans le ciel.

— Voyons la soute aux vivres, dit Mandibul, où est-elle fourrée dans ce maudit ballon ?

O désespoir, le magasin aux vivres était vide ! On n'y avait pas songé en s'embarquant, et voilà que les horreurs de la faim allaient succéder aux périls de la poursuite !

— Damnation ! s'écria Mandibul, nous avions une dizaine de pigeons, et nous les avons lâchés ! Le dernier qui reste est notre suprême ressource !

Un pigeon pour dix personnes! C'était maigre. Beaugency, le sourcil froncé, réfléchissait.

— Tâchons d'aborder, s'écria-t-il, à six cents mètres de nous, des biftecks nous tendent les bras!

— Aborder! c'est bientôt dit, reprit Mandibul, mais le moyen, avec cette chienne damnée de chaloupe aérienne des cinq cent mille diables de malheur! Ventre de phoque!...

Pendant que chacun, penché par-dessus bord, s'ingéniait à trouver un moyen de descente quelconque, Beaugency acheva de tracer fiévreusement quelques lignes.

« A bord de notre ballon-chaloupe, 8 heures.

« La tempête a pris fin, mais un nouveau danger nous menace, danger « terrible! La famine est à bord. Personne ne sait comment faire descendre « notre ballon. Nous sommes dix, tous affamés; je sacrifie notre dernier « pigeon pour vous envoyer cette dernière lettre.

« Adieu à tous!

« GUY DE BEAUGENCY. »

Cette terrible missive partit, emportée par le neuvième pigeon.

Les fugitifs, penchés sur la balustrade du ballon, virent le blanc volatile tournoyer dans l'air et filer comme une flèche dans la direction du nord.

Ils se relevèrent avec un cri terrible!

Le dernier espoir d'un suprême repas venait de s'envoler. L'héroïque journaliste avait raison, la famine était à bord.

Barbara pleurait. On se querella pendant un quart d'heure; puis, comme les récriminations ne servaient à rien, on se reprit à chercher, sans espoir, une chance de salut.

Le soir vint sans que l'on eût rien trouvé. On navigua toujours à des hauteurs variant entre quatre cents et deux mille mètres. Quand on se rapprochait de terre, on faisait des signaux de toutes sortes aux habitants, on tirait des coups de canon, on jetait des petits papiers; mais les habitants se contentaient de lever les bras en l'air, sans pouvoir faire passer aucune nourriture à ce ballon de la *Méduse*.

Une bouteille d'huile à graisser les rouages de la machine, miraculeusement retrouvée par Barbara, fut l'unique nourriture, si cela peut s'appeler de la nourriture, des malheureux fugitifs; on la but à la ronde jusqu'à la dernière goutte.

La nuit se passa sans accident et la seconde journée de famine commença. Cette fois, on fendait l'air à cinq cents mètres au-dessus des flots de la mer.

C'est alors que l'on regretta les paires de bottes sacrifiées dans la fuite, leur cuir eût au moins pu se manger tant bien que mal, tandis que rien de ce qui restait dans le ballon ne pouvait en aucune façon servir de nourriture à l'estomac le moins exigeant.

Si, pourtant! il restait encore quelque chose à manger, et ce quelque chose, ressource terrible, ce n'était rien moins qu'un des passagers du ballon de la faim! Tout le monde en fit la réflexion, et chacun porta sur ses voisins des regards affamés. Les formes plantureuses de la tendre Barbara resplendissaient comme une tentation gas-



La descente sur le Transatlantique.

tronomique ; les yeux des fugitifs se portaient de leur côté avec un frémissement de paupières, indiquant clairement l'idée grandiose que l'on se faisait de leur succulence.

Mandibul, vers midi, heure habituelle de son déjeuner, raconta, dans un long discours, toutes les histoires de radeaux affamés restées dans sa mémoire ; il rappela qu'on avait, dans ces occasions, certaines habitudes de tirage au sort pour savoir qui... qui.... etc., mais que, et ici la voix de Mandibul devint attendrie, l'on avait souvent vu quelque passager plein de cœur et gras à point se sacrifier pour le salut commun !...

Beaugency appuya. Il avait beaucoup étudié l'histoire des naufrages, et toujours il avait vu le passager le plus dodu s'offrir de lui-même.

Personne ne rompant le silence pour faire une proposition de ce genre, Beaugency reprit la parole :

— Puisque personne ne dit mot, reprit-il, c'est moi qui dois parler, écoutez-moi ! Je vais donner une preuve éclatante de la bonté de mon cœur... c'est moi qui vous sauverai, quoique bien maigre encore... Je fais le sacrifice de ce qui m'est le plus cher au monde, de ma chère Barbara... C'est elle qui a commencé l'œuvre de notre salut ! Je suis assez sûr de son cœur pour savoir qu'elle sera heureuse de se dévouer pour l'achever !...

Barbara, sans forces et sans voix, était presque tombée en syncope.

— J'en étais sûr ! continua Beaugency ; voyez, la noble femme acquiesce à notre proposition par son silence.

— Quel cœur ! murmura doucement Mandibul avec une larme dans la paupière ; permettez, madame, à un compagnon d'infortune de vous embrasser respectueusement.

— Et nous aussi ! s'écrièrent tous les fugitifs en pleurant. Et nous aussi !

— Troun de l'air de Capédédious ! hurla Tournesol en éclatant en sanglots. Quelle femme ! qu'elle est grasse !

Tous s'étaient levés pour embrasser la pauvre Barbara suffoquée par l'émotion.

— Navire ! cria soudain Mandibul qui s'était le premier essuyé les yeux, navire !

Une commotion universelle accueillit cette annonce.

A quatre cents mètres de la nacelle, un gros navire à vapeur filait sur la surface de la mer.

Des signaux furent rapidement échangés, le navire stoppa, on resta

ainsi trois quarts d'heure au-dessus du steamer sans pouvoir trouver aucun moyen de descendre.

— Que faire ? Que faire? murmurait Mandibul.

— Le canon, suggéra Barbara, intéressée plus que personne à trouver une solution.

— Imbécile! Je n'y pensais pas! s'écria Mandibul ; attention, attachez bout à bout toutes les cordes, tous les grelins que nous avons à bord ; lançons-leur notre corde avec un boulet et tâchons d'attraper, avec notre obus porte-amarre, un des mâts du navire... mais auparavant. comme il se sauverait au premier coup de canon, immobilisons-le par un obus à chloroforme.



Barbara était tombée en syncope.

— Bravo! s'écria Beaugency.

— Attention ! Y sommes-nous ! chargez ! écouvillonnez !... Feu !

Un obus siffla dans l'air et manqua le bateau, lequel, suivant la prédiction de Mandibul, se remit sous vapeur pour fuir au plus vite ces dangereux aéronautes.

— Encore ! murmura Barbara haletante.

— Feu ! Manqué encore !... rechargez... feu !

— Hurrah ! Touché ! Le troisième obus a touché en plein ! Encore un pour plus de sûreté.

C'était vrai! Le troisième obus à chloroforme avait touché le navire, et celui-ci après quelques soubresauts, tournait sur lui-même au lieu

de marcher. Tout mouvement était suspendu à son bord, on distinguait les passagers étendus sans mouvement sur le pont.

— Maintenant, l'obus porte-amarre, et visons juste! C'est notre dernière carte, s'écria Mandibul.

L'obus porte-amarre siffla.

Victoire! L'obus avait pénétré dans les flancs du bâtiment et retenait solidement attachés l'un à l'autre le navire et le ballon. Mais comment descendre? Haler sur la corde n'était pas prudent. Tournesol se dévoua, il proposa de descendre par la corde et d'amener le ballon avec le cabestan du navire.

Barbara tint à l'embrasser avant qu'il commençât son périlleux voyage.

L'agile marin mit un quart d'heure à la descente, se reposant de temps en temps à quelque nœud de la corde; enfin, il prit pied sur le navire et commença ses opérations.

Elles furent longues... Deux heures, qui parurent deux siècles à Barbara, s'écoulèrent en manœuvres, le ballon descendit, descendit... Enfin, quand il fut à la hauteur du grand mât, les fugitifs se jetèrent dans les huniers et glissèrent, Barbara en tête, par les cordages sur le pont du navire.

— Sauvés! Sauvés!!!

Le navire la *Gironde* était un grand transatlantique en route pour Panama. Ses trois cents passagers et ses soixante matelots gisaient sur le pont. Les deux obus à chloroforme les avaient endormis avec une rapidité foudroyante.

— Deux obus! Ils en ont pour huit jours, s'écria Mandibul, nous allons les ranger et les conduire à Caïman-City pendant leur sommeil... Aux machines, mes enfants, et en route pour le camp nordiste!

Grâce à l'habileté de Mandibul et de ses hommes, *la Gironde*, changée de direction, gagna bientôt le port de Caïman-City. L'équipage et ses passagers dormaient toujours. Mandibul laissa une lettre d'excuses très-polie pour le capitaine et s'en fut au quartier général. Farandoul était là, mettant tous ses soins à la fabrication sur une grande échelle de ballons cuirassés destinés à donner la chasse aux ballons sudistes.



PHILÉAS FAIT SAUTER LA SAINTE-BARBE





A l'abordage!

X

Opérations aériennes. Les torpilles volantes.
Grande bataille à 8,000 mètres.
Fin déplorable de sir Philéas Fogg.

Les choses ont bien changé. Les ballons sudistes ne sillonnent plus les airs avec la même sécurité, portant sans courir de risques le ravage et l'incendie sur tous les points du territoire. Les nordistes aussi possèdent maintenant une flotte aérienne impatiente de se mesurer avec l'ennemi. Déjà plusieurs combats partiels ont eu lieu et la victoire n'est pas toujours restée indécise.

Les aérostats sudistes ont rencontré d'autres difficultés. Bixby a inventé un nouvel engin, la Torpille volante! Au-dessus de toutes les villes du Nord, flottent des centaines de ces torpilles, semblables à de simples cerf-volants; un petit ballonnet au bout d'un fil de huit à neuf cents mètres a emporté la torpille dans les airs et la maintient à la hauteur voulue. Tous les clochers, tous les bâtiments élevés sont garnis de ces engins. Les sudistes n'avancent plus qu'avec prudence, car déjà plusieurs ballons arrivant pendant la nuit au milieu des torpilles ont totalement péri, ou bien, l'explosion les ayant fait chavirer, sont tombés entre les mains des nordistes.

Le généralissime Farandoul, à la tête de la flotte nordiste, cherche par de savantes manœuvres à atteindre l'ennemi pour en finir par une bataille décisive. Le ballon de Farandoul est un gros cuirassé de la force de cinq cents chevaux, il ne porte qu'un seul canon, mais les obus de ce canon monstre percent à huit kilomètres les plus épaisses plaques de blindage.

Quarante hommes déterminés forment l'équipage, ce qui, avec six mécaniciens ou chauffeurs et l'état-major, porte l'effectif à 55 hommes. Farandoul a baptisé ce ballon d'un nom encore cher à son cœur, car il ignore toujours la trahison de l'infâme, il l'a nommé la Lune-qui-se-lève, nom aérien et poétique. L'état-major se compose de Mandibul et de quelques anciens marins de *la Belle-Léocadie*. Les autres sont répartis dans la flotte, Tournesol commande les ballons d'avant-garde avec d'habiles chefs aérostiers sous ses ordres; Escoubico est à la tête d'une division de bombardes, et de légères pompes volantes à chloroforme.

Guy de Beaugency, le correspondant du *Figaro*, attaché spécialement à l'état-major de Farandoul, n'a pas oublié de se munir d'un colombier bien garni; à chaque événement, poursuite ou combat, un pigeon s'envole avec une lettre.

Est-il nécessaire de dire que Barbara Twicklisk ne l'a pas suivi à bord? La pauvre dame, furieuse du rôle que l'on avait voulu lui faire jouer à bord du ballon de la faim, a fait une scène terrible à ses compagnons et leur a déclaré qu'elle allait regagner la flotte sudiste pour implorer la clémence de Philoctète Mortimer et de Philéas Fogg.

Debout sur la dunette, au milieu de son état-major, Farandoul, la lunette à la main, inspecte l'horizon sans y trouver l'ennemi. Voilà deux jours que les aérostats sudistes ont disparu à la faveur des ténèbres; ont-ils réussi à couper une des flottilles des ailes, ou marchent-ils toujours en avant? Là est la question! S'ils marchent en avant, on les rattrapera, car la flotte du Nord est meilleure marcheuse.

Pendant deux heures, les lorgnettes de l'état-major ne cessent de fouiller l'horizon; la cloche du déjeuner venant à sonner, on va quitter la dunette pour la salle à manger, lorsqu'un dernier regard de Farandoul vient de lui faire voir au milieu des cirrhus, légers nuages courant à une très-grande hauteur, un point noir presque imperceptible. Les lorgnettes cherchent ce point dans les nuages et bientôt un cri sort de toutes les poitrines. Un second point vient d'apparaître; plus de doute, c'est la flotte sudiste qui s'est

élevée à près de 8,000 mètres dans l'espoir de laisser passer les nordistes au-dessous d'elle.

Il n'est plus question de déjeuner, Farandoul donne des ordres aux mécaniciens, des signaux sont arborés, la flotte, sifflant et lançant des tourbillons de vapeur, monte avec rapidité.

Si tout marche convenablement, s'il ne survient aucun événement imprévu, les sudistes seront forcés d'accepter la bataille.

Les points noirs aperçus dans les hauteurs du ciel ont considérablement grossi; c'est bien la flotte sudiste tout entière, réduite à soixante-neuf aérostats de toute grosseur. Les forces nordistes se montent à quarante bal-



Les sudistes embusqués derrière les nuages.

lons seulement, mais Farandoul espère voir arriver ses deux autres corps avant douze heures et veut commencer la lutte en attendant.

Les sudistes ont aussi aperçu leurs ennemis; ils ont pris la chasse et filent avec rapidité, mais les aérostats nordistes gagnent sensiblement sur eux. Bientôt les premiers ballons d'avant-garde arrivent à portée de l'arrière-garde sudiste, le feu commence sans grand effet, la vitesse de la course gênant les pointeurs.

Philéas Fogg dédaigne de répondre; il semble avoir une autre idée. A deux ou trois lieues en avant, de lourds nuages, amoncelés comme une chaîne de montagnes, remplissent le ciel de leurs masses moutonneuses; le plan des

sudistes paraît évident, ils veulent gagner cette couche épaisse et s'y perdre au sein d'un océan de brouillards.

Farandoul fait hâter la marche de ses aérostats, mais déjà les ballons sudistes disparaissent dans les profondeurs de ces épais nuages; à peine entrés dans la masse, les ballons, d'abord vagues, s'effacent et deviennent absolument invisibles.

Cependant les aérostats nordistes approchent résolûment des gros nuages et vont s'y enfoncer à leur tour, lorsqu'une épouvantable canonnade éclate sur eux à bout portant. La fuite de Philéas était une feinte. Embusqués derrière les premiers amoncellements, les sudistes invisibles les attendaient!

Cette attaque soudaine jette le désordre dans la flottille d'avant-garde, deux ballons nordistes désemparés par la première bordée tournoient dans les nues. Par bonheur, un gros aérostat se porte à leur secours et parvient à les amarrer solidement.

Le gros des forces nordistes a ouvert un feu violent sur les ballons sudistes à peu près invisibles. C'est un combat dans le brouillard; l'affaire tourne d'abord à l'avantage des sudistes placés dans de bonnes positions, reculant à chaque bordée pour se dissimuler derrière un amas de nuages.

Des deux côtés on se sert d'obus à chloroforme; mais l'effet en est peu sensible par plusieurs raisons : le vent est violent et disperse rapidement les miasmes, et tout coup frappant en dehors du ballon sur la cuirasse est un coup perdu, car pour obtenir un effet appréciable avec le narcotique, il faut envoyer le projectile avec précision sur le pont de la nacelle.

Cependant l'adroit Escoubico pointant lui-même sa bombarde a réussi deux fois; deux des plus gros aérostats sudistes, atteints par ses obus, sont hors de combat. L'équipage est tombé dans un sommeil léthargique, le feu a cessé et les ballons, abandonnés à eux-mêmes, ont été capturés.

La chance semble favoriser les pointeurs de Farandoul, car, en quatre heures, leurs bombes à chloroforme atteignent dix-sept fois l'ennemi, les aérostats sont capturés, leurs équipages endormis sont rangés à fond de cale et remplacés par des artilleurs nordistes.

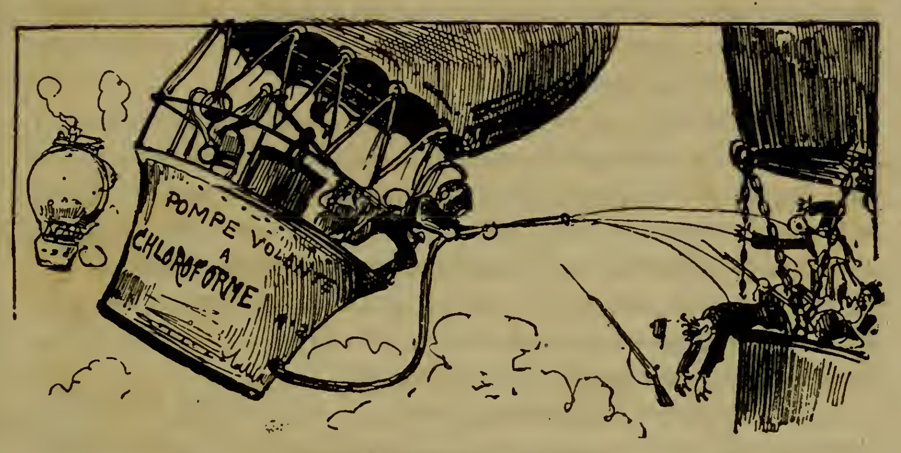
Tout à coup les vigies signalent sur la gauche l'apparition d'une nouvelle flottille. C'est l'aile gauche de Farandoul qui vient prendre part au combat.

La nuit vient. Les obus à chloroforme sillonnent les airs, les nordistes ont quatorze ballons hors de combat pour avaries graves et pour cause de léthargie des équipages, mais les pertes des sudistes sont immenses, de

toute leur flotte huit ballons combattent encore avec le courage du désespoir, le reste est capturé ou perdu. Trente ou trente-cinq ballons atteints par le chloroforme voguent au hasard loin du champ de bataille, avec leurs équipages plongés dans le sommeil le plus profond.

Le ballon amiral monté par Philéas Fogg est criblé de boulets, mais il tient encore, ses artilleurs font des prodiges ; plusieurs fois sommé de se rendre par Farandoul, Philéas a refusé d'amener pavillon.

Les aérostiers nordistes réclament à grands cris l'abordage, mais Farandoul les arrête et se porte lui-même au canon pour essayer encore de chloroformer ces combattants obstinés. Le mot d'ordre est donné, les meilleurs pointeurs concentrent tous leurs coups sur le ballon de Philéas.



Manœuvre des pompes à chloroforme.

Les plaques de blindages sont criblées, mais l'effet des obus est toujours restreint, quelques hommes à peine sont atteints par les miasmes, les autres combattent toujours, excités par Philéas debout sur sa dunette.

Enfin éclate le coup de l'énorme canon longuement pointé par Farandoul...., l'obus siffle et, cette fois, atteint la dunette de Philéas.

Une universelle acclamation accueille ce beau coup.... enfin, le ballon amiral va tomber entre les mains des nordistes.....

Mais Philéas, la rage au cœur, sentant les premières émanations du chloroforme lui faire tourner la tête, réussit par un effort suprême à se tenir debout..... La sainte-barbe du ballon est ouverte, elle est pleine de bombes et de boîtes à chloroforme.... Philéas voit les ballons nordistes se rapprocher, il voit le détesté Farandoul presser ses hommes, la haine lui tord le

cœur, il veut les entraîner avec lui dans la mort et, d'une main ferme, il fait sauter la sainte-barbe ! ! !

. . . .

Une épouvantable conflagration se produit, le ballon de Philéas est en miettes, mais l'immense quantité de chloroforme répandue dans l'atmosphère a renversé soudain les équipages des ballons nordistes les plus rapprochés, Farandoul est tombé de son banc de quart sur Mandibul endormi, Beaugency et ses pigeons sont en léthargie....

Tout est fini. Les derniers ballons sudistes viennent d'amener pavillon. Les nordistes ont fort à faire pour recueillir toutes les prises et pour courir après leurs ballons chloroformés ; ces opérations demandent trois jours. Dans la matinée du troisième jour, les équipages chloroformés commencent à ouvrir les yeux. Farandoul réveillé reprend le commandement et donne l'ordre de rallier la terre au plus vite.

Tout en louvoyant pour chercher un atterrissement commode, on recueille encore par-ci par-là quelques ballonnières flottant désemparées dans l'espace, tristes épaves de cette épouvantable bataille aérienne. Enfin, le lieu de débarquement étant trouvé, à deux kilomètres d'une station de chemin de fer, Farandoul fait tirer un coup de canon comme signal.

Le canon était par hasard encore chargé à boulet, l'obus siffle, éclate à terre, et..... une haute colonne de flamme jaillit du sol !..... C'est une source de pétrole qui vient d'être allumée par l'obus !

Nous ne décrirons pas l'arrivée de Farandoul à Caïman-City à la tête de l'armée victorieuse. La réception fut délirante. Le Nicaragua pacifié tenait à prouver sa reconnaissance à Farandoul, mais notre héros refusa tout : décorations, ministère de la guerre, fauteuil de la présidence, etc., etc.... Il n'accepta qu'une chose, la concession de la source de pétrole par lui découverte.

Un mois après, il l'avait revendue à une société de hauts capitalistes et partageait le prix, une quinzaine de millions, avec ses amis, les marins de la *Belle-Léocadie*. Le premier paquebot en partance pour l'Europe les emporta tous ; un devoir appelait Farandoul à Paris, il tenait à porter lui-même à M. Jules Verne tous les détails de la fin glorieuse mais déplorable de sir Philéas Fogg et à serrer dans ses bras son brave père nourricier le singe de Pomotou, toujours externe au Jardin des Plantes.

— Et maintenant, Afrique, à nous deux ! murmurait Farandoul, penché sur des cartes africaines pendant toute la traversée.

